

BULLETIN
TRIMESTRIEL
DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENCES,
Arts et Belles-Lettres
DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON,
ET DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE ET DE COMMERCE
DU DÉPARTEMENT DU VAR,
SÉANT A DRAGUIGNAN.

SPARSA COLLIGO.

Hic labor ; hinc laudem fortis sperate coloni.
VIRG. GEORG. III.

Première Année.

N° 4.



TOULON,
IMPRIMERIE DE J. M. BAUME,
PLACE D'ARMES.

1833.

TABLE DES MATIÈRES.

SCIENCES MORALES.

Simple note sur le mémoire de M. Julien intitulé : <i>Notice sur le Saint-Simonisme</i> , par M. de Puycousin.	481
De l'influence que peuvent avoir les Guerres, la Misère et la Contagion sur la multiplication de l'Espèce humaine, par M. Bigeon.	487
Idées sur la Providence, par M. Ricard.	505

SCIENCES PHYSIQUES.

Analyse de la Vertu des médicaments, traduit de l'italien par M. Ferrat.	513
Extrait d'un Voyage dans les mers du Sud, années 1831, 1832 et 1833, par M. Pradier.	535

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Le Maléfice, par M. Dozoul.	557
Un Ami comme il s'en trouve, par le même.	565
L'Avenir, par M. Curel.	573
Coup-d'œil philosophique sur les Sciences, l'Industrie et les Arts, par M. Taxil.	581
Une Rose effeuillée, par M. Pradier.	601
Notre-Dame de la Garde, par M. de Puycousin.	603
Le Souvenir, par M. Gourrier.	605
Enigme, par le même.	607
Revue des divers ouvrages dont la Société a reçu l'hommage pendant l'année 1833, par le Comité de Rédaction.	609
Proposition d'accorder aux Dames artistes et littérateurs la faculté de jouir du titre et des priviléges attachés à la qualité de Membre correspondant ou associé de la Société, par M. Curel.	€ 52

SCIENCES MORALES.

SIMPLE NOTE SUR LE MÉMOIRE DE M. JULIEN

INTITULÉ :

Notice sur le Saint-Simonisme

ET SUR SES NOTES ADDITIONNELLES ,

Lue à la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts
du département du Var, dans sa Séance
du 2 septembre 1833

PAR M. EDOUARD DE PUYCOUSIN ,
membre de cette Société.

Messieurs ,

Dans vofre séance du 3 Juin 1833 , M. Julien vous a lu un mémoire intitulé : *Notice sur le Saint-Simonisme*. L'amertume qui règne dans cet écrit aurait fait que je me serais abstenu de vous en entretenir ; mais , depuis cette époque des notes additionnelles suivies à leur tour de sous-notes vous ont été présentées , de sorte que pour peu que cela continue , vous êtes menacés d'un déluge de raisonnemens sur le Saint-Simonisme.

Je crois donc que j'accomplirai une bonne action ,

en opposant dès à présent une digue à l'inondation qui se prépare.

Bien que notre collègue vous ait déjà lu en tout, à peu près 50 pages de manuscrit, je serai bref et ne lui répondrai que peu de mots ; car je crois que la meilleure manière de vous faire apprécier son écrit, n'est pas de vous présenter de longues dissertations ; mais de jeter un coup d'œil sur son système d'attaque, de résumer ses raisonnemens, de vous en montrer la méthode et la portée.

La notice et les notes de notre collègue, se composent de deux choses :

De faits et d'argumens.

Pour les faits, sa méthode consiste à *poursuivre de railleries*; --- à traiter notre RELIGION de secte (page 3 et autres), notre foi, d'*engouement* (page 3); --- à nous représenter comme nous répandant dans les départemens pour *travailler la classe ouvrière* (page 4); --- à nous supposer des noms ridicules, comme par exemple celui de compagnons *de la femme libre* (Nous ne nous sommes jamais appelés que *compagnons de la femme*); --- à oublier même à notre égard les plus simples formes de la politesse en appelant MADAME BAZAR, la *femme dé Bazar* (page 4); --- à nous comparer à des *cyniques* qui veulent avoir leur *Cratès* et leur *Hipparchie* (page 3); --- à nous prêter des actions ridicules, comme celle de *nous agenouiller dans les rues de Constantinople, devant les femmes turques* (page 5); --- à nous donner enfin une hiérarchie encore plus ridicule, en

prétendant que nous nous divisons en *adeptes* et en *néophytes*, en *orateurs* et en *contemplatifs*, (page 6).

Si tout ceci, messieurs, ne manifestait qu'une ignorance excusable, sans doute, de nos personnes et de nos doctrines, je ne l'aurais pas rappelé. Mais au fond de l'historique qui vous a été fait règne une expression générale de mépris qui se reproduit presque à chaque phrase.

Or, messieurs, sauf peut-être quelques hommes qu'excuse leur défaut d'instruction, personne ne croit aujourd'hui que nous soyons des hommes méprisables. C'est pourquoi je ne répondrai à l'exposé des faits -- rien -- PAS UN SEUL MOT.

Je laisse à M. Julien, le REGRET de nous avoir insulté.

Les argumens de notre collègue peuvent se formuler en quatre principaux. Ils consistent :

1° À nier le progrès.

2° À prétendre que notre doctrine est le panthéisme des anciens.

3° À nier que DIEU soit *tout ce qui est*.

4° À prétendre qu'une réforme sociale est inutile attendu *les grands avantages dont nous jouissons déjà*; -- attendu que *l'industrie est protégée, stimulée, et encouragée avec succès*; -- que *dans les malheurs publics le roi citoyen, sa famille, le gouvernement, etc. apportent des secours, subviennent aux besoins pressans et pourvoient même à la subsistance des journaliers*; -- attendu enfin *qu'il y a des caisses d'épargnes dans la plupart des villes commerçantes*.

Il y a bien encore quelques argumens secondaires , je n'en parle pas parce que les précédens les résument. Si cependant M. Julien y tient j'y reviendrai.

Notre collègue nie le progrès. Mais , alors pourquoi écrit-il ? ne sent-il pas , que s'il écrit , c'est parce qu'il croit son raisonnement *en progrès* sur le nôtre , et qu'en écrivant contre nous , il fait sans s'en douter un acte de foi au *progrès*.

Il y a au surplus pour s'assurer de la réalité du *progrès* une réflexion bien simple à faire.

De trois choses l'une : ou , nous sommes stationnaires , ou , nous rétrogradons , ou , nous progressons.

Or , stationnaires , nous ne le sommes pas.

Quelques philosophes ont bien prétendu nier le mouvement. Mais , vous savez tous comment le mouvement se démontre.

Il ne nous reste donc que les deux hypothèses du *progrès* ou de la *rétrogradation*.

Eh bien ! Messieurs , en supposant même que nous rétrogradassions , le *progrès* est tellement dans la force des choses , que cette rétrogradation ne pourrait s'accomplir sans *progrès*.

Rétrograder signifie cheoir d'un point élevé pour tomber dans une position inférieure. Mais pour tomber de cette position supérieure , il faut auparavant s'y être élevé ; -- il faut auparavant avoir *progressé*.

À de certaines époques l'on ne s'aperçoit qu'on est *tombé* , que parce que à d'autres époques on s'est élevé. Si le *progrès* n'existant pas , le mot *ré-*

Progradation n'existerait dans aucune langue , parce qu'on ne s'aperçoit qu'on a marché en *arrière* , que parce que l'on sait qu'on aurait pu marcher en avant.

Je crois que cette simple vue à *priori* doit suffire.

DIEU , d'après M. Julien , ne peut plus être *tout ce qui est*. Alors , si DIEU n'est pas *tout ce qui est* , il n'est *qu'une partie* de tout ce qui est. Or , entre nous qui vous disons : DIEU *est un grand être VIVANT et AIMANT* , formé de l'assemblage de *tout ce qui est* , c'est-à-dire , de tous les autres êtres , et votre collègue qui rejetant cette synthèse a pour foi sans doute , que DIEU n'est *qu'une partie dans le tout* , lequel des deux croirez-vous ?

Quant à l'argument tiré du bonheur que nous goûtons sous le règne du roi citoyen , permis à notre collègue de s'extasier dans la contemplation de la grande prospérité dont jouit en ce moment la France.

Mais permis à nous aussi , quelque grande que soit la bienfaisance du roi et du gouvernement , quelques grandes économies que puissent faire des ouvriers , en versant quelques francs tous les mois dans les caisses d'épargnes , -- permis à nous , dis-je , de réhabiliter la dignité humaine , de faire que personne n'ait plus besoin de recourir pour vivre , à l'humiliation d'une aumône , cette aumône fut-elle même royale , et de chercher à organiser la société de manière qu'insoucieux sur son avenir , parce que son avenir sera assuré , l'homme qu'on nomme aujourd'hui prolétaire , n'ait pas besoin

de s'imposer privation sur privation pour se faire aux caisses d'épargnes un chétif pécule , qui souvent ne le garantira pas de l'hôpital.

J'oubliais un argument de M. Julien celui relatif au panthéisme. Mais , celui-là je ne crois pas que M. Julien ait voulu le faire sérieusement. M. Julien sait très bien que les panthéistes ne croient pas en un dieu VIVANT et AIMANT. Il le croit si peu qu'après avoir commencé par déclarer que notre doctrine était le panthéisme des anciens (pag. 6.), il finit par dire (pag. 7.) que nous sommes un nouveau panthéisme.

Les panthéistes , dit-il , ont rejeté toute volonté explicite. Le nouveau panthéisme admet cependant cette volonté.

Puisque nous admettons ce que les panthéistes ont rejeté , vous voyez donc bien qu'entre les panthéistes et nous , il y a au moins quelque différence.

Messieurs , l'œuvre de notre collègue me paraît celle d'un homme qui a voulu écrire sur nous , absolument pour se donner le petit plaisir d'écrire. Aussi , je n'y attache pas d'importance. Comme cette œuvre a cependant paru dans vos bulletins , votre comité de rédaction ayant fait preuve en cela d'une haute impartialité , je réclame la même impartialité pour ces quelques pages.



DE L'INÉDITANCE

QUE PEUVENT AVOIR

les Guerres , la Misère , les Contagions

SUR LA MULTIPLICATION

DE L'ESPÈCE HUMAINE.

PAR M. BIGEON.

Le Comité de Rédaction a cru devoir à la mémoire de M. Bigeon , qui fut l'un des membres les plus éclairés de la Société ; d'insérer dans son Recueil la Dissertation suivante lue par l'auteur en séance publique ; mais il ne prétend pas assumer la responsabilité morale de quelques propositions.

Un enfant vient d'entrer dans la vie , il est probable qu'il ne verra pas sa vingt-cinquième année ; il y a cinquante à parier contre un que les années qui lui seront accordées s'écouleront dans la gêne ou la pauvreté . D'où vient donc que tous les hommes descendans d'un même père n'ont pas une part égale dans son terrestre héritage ? D'où vient que si près des palais et du luxe des grands se trouvent la chaumière et les privations des petits ? D'où vient donc que le plus grand nombre des hommes qui aspire en vain à une honnête aisance , est si sou-

vent même en proie aux tourmens de la faim ? D'où viennent tant de peines , tant de besoins associés à une telle impuissance d'y satisfaire ? De l'imprudence , du vice et du malheur.

Du malheur , car l'homme est presque sans pouvoir sur une partie de sa destinée ; mais combien peu importante est cette partie en comparaison de celle que flétrit le vice ou que l'imprudence précipite dans un abyme qu'elle-même s'est plus à creuser ?

Dire que la misère des classes pauvres provient de ce que le nombre des individus qui les composent est trop grand relativement à leurs moyens de subsistance , ou en d'autres termes trop considérable relativement à la demande de travail du pays qu'elles occupent ; c'est énoncer un fait si positif , une proposition tellement vraie , qu'elle en est presque triviale ; mais si de ce fait si bien constaté on veut remonter à ses causes , on se trouvera arrêté par une foule de circonstances nécessaires qui n'ont été que bien rarement appréciées à leur véritable valeur. La plupart des économistes modernes admettent comme un principe incontestable que la population tend par sa nature à une extension illimitée , à un accroissement en progression géométrique bien plus considérable que l'accroissement possible de la production des alimens dû à l'extension et au perfectionnement de la culture des terres. Ils prouvent la vérité de cette tendance à l'accroissement par celui qui a lieu dans un grand nombre de circonstances , depuis le doublement du nombre des

hommes en 12 ans , que l'on a constaté dans quelques cantons des Etats-Unis , jusqu'à l'accroissement bien plus lent mais non moins constant que présentent depuis longues années nos pays de la vieille Europe.

Que la race humaine puisse , dans des circonstances favorables , offrir une multiplication rapide de ses individus , c'est ce qui est hors de toute contestation ; qu'elle se propage là où les moyens d'existence sont plus que suffisants à la population présente , c'est ce qui résulte de la propension de l'homme au mariage et des désirs que l'abondance développe toujours à ce sujet ; que cette tendance à l'accroissement ait naturellement lieu chez l'homme à l'état sauvage , c'est un point de ressemblance commun à toutes les espèces d'êtres vivans ; mais que dans l'état de civilisation elle tends constamment et naturellement à s'accroître , et surtout à dépasser la limite des subsistances que peut produire le pays qu'elle habite , c'est ce que je crois pouvoir nier en thèse générale , et j'espère même démontrer que le plus souvent c'est l'imprudence et le malheur , suites ordinaires d'une ignorance trop commune , qui tendent à charger la société d'un excédent de famille , d'une superfluité d'hommes où plutôt d'enfants , qui sont bien loin d'être , comme on le croit trop généralement , une raison de force et de prospérité pour la société à laquelle ils appartiennent , tandis que l'avancement de la civilisation a au contraire pour effet d'arrêter dans sa source cet accroissement désordonné.

On a placé les guerres et les contagions parmi les causes qui retardent ou repoussent la marche de la population ; eh bien ! les guerres et les contagions sont bien souvent la cause de son augmentation démesurée. Cela peut paraître paradoxal , et en y réfléchissant on verra que c'est un principe concevable , et en consultant l'histoire , on trouvera que c'est un fait avéré.

Toute cause active d'une plus grande mortalité parmi les adultes, restreinte toutefois dans certaines limites , appellera à une plus grande aisance et par suite au mariage un grand nombre d'individus qui n'eussent pu y songer sans cela ; il y aura même généralement des unions plus multipliées que dans l'état ordinaire des choses ; les alimens qui suffisaient à la population avant cet accroissement de mortalité deviendront surabondans , et certes on ne me taxera pas d'exagération si j'affirme qu'à chaque place que laisse un homme fait , violemment arraché du banquet de la vie , deux enfans pourront être aisément nourris ; voilà donc une cause rapide de multiplication dans la destruction même , voilà la faulx de la mort n'abattant les tiges de la race humaine que pour les faire multiplier , et taller en quelque sorte comme le blé trop rare fauché par le prudent laboureur , comme ces têtes de l'hydre qui reparaissaient plus nombreuses sous le fer qui les abattait. Mais il faut pourtant aussi le faire observer , cette multiplication des hommes sous l'influence de la guerre et des maladies est subordonnée à certaines conditions ; il faut que le nombre de ceux qui échappent à ces fléaux

soit suffisant pour permettre les mariages que comporte la demande du travail et l'abondance des alimens ; il faut que cette abondance d'alimens existe , c'est-à-dire que la guerre n'ait pas lieu sur le sol même du pays , ou du moins n'agisse pas activement pour détruire l'espérance des récoltes. Et lors même que ces conditions sont remplies , ce n'est pas un avantage pour l'état que cette multiplication de la population totale aux dépens de la population virile ; c'est un grand malheur que ce remplacement des hommes qui font la force des nations par une multitude de femmes et d'enfants , c'est là la cause la plus sûre de la décadence de grands peuples et de la ruine d'empires puissans.

J'ai montré la population croissant , non pas malgré les causes actives d'une plus grande mortalité , mais par suite même de ces causes ; considérons dans l'état de paix ou de salubrité cette population accrue d'un grand nombre d'enfants , marchant rapidement vers l'adolescence et la virilité. D'abord les alimens qui suffisaient à un certain nombre d'hommes suffisent encore à un plus grand nombre , un nombre double ou triple d'individus du premier âge ; mais ces individus arrivés à l'époque de la vie où sont moins grandes les chances de mortalité(8 ou 10 ans) exigent chaque jour une nourriture plus abondante ; à l'âge plus avancé où le plus grand nombre est appelé à se suffire à soi-même , ils feront par leur concurrence baisser le prix du travail , leur multitude obligera à en laisser beaucoup sans emploi ,

les habitudes d'irréflexion dans le mariage , contractées par leurs parens se seront propagées jusqu'à eux , et la misère et le besoin , et une multiplication rapide des misérables , et un accroissement plus rapide encore des besoins et de la misère seront la suite , la conséquence possible de cette réunion de circonstances dont celles que l'on appelle malheureuses ont procuré le plus de bonheur , ont offert le plus de chances pour jouir de l'aisance , des plus douces affections de la nature , et dont celles que l'on qualifie d'heureuses , la paix , le repos , la cessation des maladies pestilentielles ont entraîné la douleur , la misère et les privations.

Un tel état de choses ne peut , au reste , se prolonger long-temps et avoir des résultats bien funestes , que chez un peuple ignorant , agissant sans raisonner et qui souffre des effets sans remonter jamais aux causes. Chez un peuple suffisamment éclairé un accroissement de population peut amener un accroissement de richesses parce que cet accroissement sera toujours réglé sur celui des subsistances , des moyens d'existence de toute espèce , ou sur la demande du travail ; parce que chaque homme aura la prudence nécessaire pour ne se charger d'une famille que quand il se sentira en état de la soutenir ; parce qu'il aimera mieux se priver de quelques jouissances que de les acheter au prix des angoisses de la faim pour lui et les malheureux qu'il aurait fait naître à la vie et aux douleurs.

La misère même , une longue misère chez un

peuple peut être une cause active de multiplication ; l'usage des alimens les plus vils peut permettre la vie à beaucoup d'individus que l'aisance eût empêché de naître , l'habitude même de la misère empêche de consulter la prudence en contractant des mariages ; on ne craint pas de donner la vie à des malheureux quand on ne voit rien au dessous de soi , on n'imagine pas qu'ils puissent être plus à plaindre qu'on ne l'est soi-même ; on ne peut pas tomber quand on est au dernier rang de l'échelle sociale , et cette fierté si naturelle à l'homme qui lui fait redouter de descendre du rang où l'ont placé sa naissance ou les circonstances , ne peut avoir d'action sur celui qui se trouve au point le plus bas. Un peuple que composerait en majeure partie cette classe d'individus , pourrait à superficie égale du sol être bien plus nombreux qu'un voisin riche et industrieux ; mais combien sa population faible , chétive et souffrante n'eût-elle pas plus faible que celle bien moins considérable en apparence de ses riches et prudens voisins ?

Et si de l'exposition de ces principes on passe aux leçons de l'histoire , on en voit la confirmation frappante. Je ne dirai rien des temps anciens qui ne nous ont laissé aucun document statistique sur la marche et les crises de la population ; mais je jetterai un coup d'œil rapide sur les faits de ce genre recueillis depuis peu et authentiquement constatés.

En Norvège , la vie moyenne est de 42 ans , le nombre des mariages annuels est de un sur 140 habitans , et il y a 4 naissances par mariage.

La Suède , qui par son sol et son climat , semble devoir être beaucoup plus saine est pourtant bien moins favorisée , et il paraît vraisemblable que cela tient surtout à ce que le gouvernement y a trop excité la multiplication des hommes , tandis que le contraire avait lieu en Norvège.

Vers 1760 la durée de la vie y était de 30 ans environ , le rapport des mariages annuels de la population de 1 sur 116 , et il y avait 44 naissances pour 10 mariages ; aujourd'hui la vie moyenne y est d'environ 35 ans , il y a seulement 1 mariage sur 128 habitans et 43 naissances pour 10 mariages , d'où résulte une tendance notable vers l'amélioration de son état.

En Russie , des circonstances particulières permettent à la population un accroissement singulièrement rapide ; on ne doit pas être surpris dès lors que les données qu'elle fournit ne soient pas comparables avec celles de la plupart des autres pays ; mais on peut comparer entre elles ses diverses provinces , je me bornerai à deux . Dans les gouvernemens de Pétersbourg et d'Archangel la vie moyenne est de 25 ans , un mariage répond à 4 naissances annuelles et il y en a 1 sur 86 personnes ; dans celui de Veronesh , où la vie est de 53 ans , on compte 1 mariage annuel sur 100 habitans , et 10 répondent à 37 naissances .

Dans le pays de Vaud , d'après M. Muret , la vie est terme moyen de 38 ans , il y a 39 naissances annuelles pour 10 mariages , et 1 mariage sur 140 habitans .

En Angleterre , en 1760 on comptait 1 mariage

sur 116 personnes ; en 1770, 1 sur 118 ; en 1780, 1 sur 123 ; en 1821, 1 sur 134 ; dans le même intervalle la mortalité a diminué dans le rapport de 1/35 à 1/53, et le nombre des naissances annuelles correspondant à 10 mariages s'est trouvé réduit de 36 à 34.

Voulez-vous maintenant juger de l'effet des contagions ? en 1709 et 1710 la peste dévora, en Prusse et en Lithuanie, près du tiers de la population. Vous croyez voir peut-être après la cessation de ce fléau un peuple dans le deuil et la tristesse songeant bien plus à pleurer tous les liens brisés si subitement par la mort qu'à se livrer à la joie de nouvelles noces ? détrompez-vous : dans les années qui précédèrent la peste, le nombre moyen des mariages fut de 6,082 et en 1711, année qui la suivit, de 12,028 le double précisément ; les naissances avant la peste étaient au nombre de 26,900, on en compta 32,500 en 1711, c'est-à-dire 6,000 de plus, qu'on ne peut pourtant attribuer qu'en partie aux nouveaux époux de l'année, quelque bonne volonté qu'ils y missent.

Voulez-vous apprécier l'effet des guerres ? nous n'avons pas besoin de sortir des temps contemporains.

La population de l'Angleterre, au temps d'Édouard III, était évaluée à 2,092,000 âmes ; à 4,600,000 sous Élisabeth ; à 6,500,000 en 1688 malgré les guerres civiles et extérieures ; en 1801 et 1811 des dénombremens officiels la portèrent à 9,168,000 et 10,488,000, enfin en 1821 elle dépassait 12,000,000 et on voit que l'accroissement le plus

rapide répond à un intervalle qui comprend les guerres de l'indépendance d'Amérique , de la révolution et de l'empire.

On a estimé , d'après des données assez vraisemblables , la population de l'Espagne en 1768 à 9,300,000 ; en 1787 à 10,400,000 ; en 1797 à 10 500,000 ; en 1807 à 10,560,000 ; en 1817 à 11,100,000 , et les épôques de la plus rapide augmentation sont celles qui comprennent la guerre que l'Espagne fit de concert avec la France pour l'indépendance des Etats-Unis et les temps désastreux de son occupation militaire sous l'empire et de sa résistance désespérée contre les Français.

Et si laissant de côté tous ces exemples de peuples étrangers nous considérons notre belle France , nous y verrons dans des temps voisins de nous , aujourd'hui même , une série analogue de maux et de biens , une suite semblable de causes et d'effets. Les guerres si longues et si sanglantes de la révolution nous ont laissé en 1815 avec une population plus considérable de 5 millions d'hommes qu'elle ne l'était en 89 ; et aujourd'hui , après 15 ans de paix , nous entendons des plaintes universelles sur l'excédant des bras et sur le manque d'emploi , sur l'offre du travail , sur l'absence de la demande ; les mariages , proportion gardée avec la population , deviennent de moins en moins nombreux , et s'il est quelque chose à désirer , à mon avis , c'est qu'ils deviennent moins nombreux encore , ou du moins qu'ayant lieu à un âge plus avancé surtout , pour les femmes , ils aient moins de chances d'offrir une fécondité ruineuse. C'est le devoir d'un honnête homme de

ne pas prendre l'engagement d'élever une famille quand il ne peut le faire convenablement. Celui qui contracte une union imprudente commet un acte essentiellement immoral , et la justice éternelle qui a presque toujours associé le châtiment à la faute lui prépare à lui et à sa famille tous les tourmens de la misère avec les ennuis , les discordes , les souffrances qu'elle entraîne. Les classes élevées raisonnent et souvent même portent trop loin peut-être cette prudence si désirable pour l'amélioration des classes inférieures ; pour la faire naître chez celles-ci il faut les instruire ; une instruction convenable répandue dans tout le peuple et dirigée en partie vers ce but si moral , ferai peut-être ce qu'il est possible de faire pour le plus grand bonheur du genre humain. Il est bon d'apprendre aux hommes de fortune médiocre que c'est seulement à force de travail et d'économie qu'ils peuvent légitimement aspirer au bonheur de ce lien, source de tant de maux quand il a été formé dans les transports déréglés d'une passion sans contrôle. Il est bon de savoir que la nature fait presque toujours acheter à l'homme ses plus douces jouissances , et celui qui n'a pas attendu pour se charger d'une famille l'époque où il pourra la soutenir , verra ses besoins croître plus vite que ses ressources et ne connaîtra jamais , dans toute sa plénitude , ce bonheur du retour dans une famille heureuse à l'heure marquée par l'interruption des travaux , cette expression ineffable de plaisir qui se peint sur les traits d'une épouse entourée d'enfants joyeux accourant au devant d'un mari , d'un

père bien aimé , ce délicieux épanouissement du cœur d'un père qui presse dans ses bras tous ces êtres chéris , absorbé tout entier dans le sentiment de leur félicité commune. Tous ces sentiments seraient empoisonnés s'il avait à craindre de les voir en proie aux besoins , s'il sentait que c'est une conséquence de son état de fortune , une suite nécessaire du nombre de ceux qu'il doit nourrir , comparé à la modicité de ses revenus. La vie de chacun des êtres qui lui sont liés est alors une cause de souffrance pour tous , et lui-même ne peut que se reprocher sans cesse d'avoir acheté une jouissance bien courte , bien légère , au prix du malheur de tant de personnes ; heureux , cent fois heureux encore si la paix du ménage n'est pas troublée par le besoin comme celle de son cœur , et si la froideur , les reproches , les querelles ne viennent pas ulcérer les plaies d'une âme déjà profondément blessée par le sentiment de la faute qui a produit toutes ses infortunes.

C'est peut-être là un des plus grands malheurs des guerres et de la destruction d'hommes qu'elles ont entraîné , qu'elles ont habitué la classe moyenne à une facilité imprudente à contracter des mariages précoces ou disproportionnés , et que ces habitudes font pour beaucoup de personnes de la paix même un fléau , par suite des privations qu'elle impose. Etrange destinée de la nature humaine , que de ses plus grands maux puissent naître de grands biens , et que les biens les plus souhaités soient presque toujours la source de grands maux. Combien d'hommes qui n'auraient jamais connu

le bonheur du nœud conjugal, les douceurs de la paternité, les ont dus à ces combats sanglans qui ont fait prendre le deuil à tant de mères? Que de fausses idées leur ont dû naissance et ne seront déracinées qu'à grand peine? J'ai souvent ouï dire, et c'est un proverbe populaire, qu'une nombreuse famille est la ruine du riche et la richesse du pauvre. Que le grand nombre d'enfants appauvrisse le riche, j'en conviendrai, mais c'est à bien plus juste titre la ruine et le fléau du pauvre. Et que résulte-t-il pour le pauvre de ces rejetons nombreux, fruits ordinaires de mariages précoces? La fatigue, les privations, les maladies en emportent le plus grand nombre dans un âge encore tendre, et toutes les dépenses de leur première éducation sont perdues pour leurs parens, tandis qu'un mariage plus tardif eût produit moins d'enfants et permis peut-être d'en conserver, à moindre frais, un plus grand nombre. Les parens et l'état y eussent également gagné. Et je ne tiens pas compte de toutes ces affections morales qu'éveille si douloureusement la perte de ceux qui vous sont liés; plus la mortalité est grande, plus la vie moyenne est courte, et plus souvent sont brisés les liens qui attachent l'homme à l'homme, plus souvent sont déchirés les cœurs des amis, des mères et des enfants, plus souvent est perdue pour la société l'expérience des hommes faits qu'elle a si grand intérêt à conserver.

Ce serait peut-être une cause active de bonheur et de longévité qu'un obstacle à la précocité des mariages. Si les femmes ne se mariaient avant 25

ans et les hommes avant 30 ans, chaque mariage serait moins fécond et ils auraient lieu dès lors en plus grand nombre, chaque individu serait moins exposé à terminer sa vie dans la solitude et l'abandon du célibat, et celui qui se marierait, ayant presque toujours, un état assuré courrait bien moins de chances de se voir plongé dans la misère par les suites d'une imprudente union. Mais toute mesure législative à cet égard serait une violation des droits les plus sacrés de l'homme, et on ne peut guère attendre légitimement un pareil effet que des mœurs et de l'instruction.

En estimant à 26 millions la population de la France en 1780, ce qui ne doit pas s'éloigner considérablement de la vérité, cela donnerait d'après les documents recueillis à cette époque 1 mariage par an pour 121 habitans et 44 naissances pour 10 mariages, la vie moyenne était alors bornée à 30 ans environ. Aujourd'hui elle s'élève à près de 36 ans et on compte seulement 1 mariage sur 133 habitans et 42 naissances pour 10 mariages. Ainsi le nombre et la fécondité des mariages ont décrû avec l'accroissement de la population, de la richesse et de la durée de la vie. Si à l'époque actuelle on considère ses divers départemens, ses diverses communes, chaque lieu en particulier présentera des faits analogues ; dans l'Orne où la vie moyenne est de 46 ans 172 on compte seulement un mariage sur 149 individus et 36 naissances pour 10 mariages ; dans le Finistère où la vie est bornée à 29 ans, il y a un mariage sur 116 individus et 43 naissances pour 10 mariages. Et si on voulait prendre des

exemples tout à fait locaux, dans le département, dans l'arrondissement même de Toulon on trouverait les mêmes résultats, toujours des mariages plus nombreux, plus féconds et par suite probablement plus précoces paraissent circonscrire la vie dans des limites plus étroites ; des mariages moins nombreux, moins féconds s'associent à une plus longue durée de l'existence.

Je m'abstiendrai d'en citer toutes les communes pour éviter des répétitions fastidieuses ; en voici quelques unes des plus importantes, soit par leur population, soit par la longévité de leurs habitans. En les plaçant dans l'ordre de la durée moyenne de la vie qu'on y observe, cette durée est à Solliès-Farlède de 50 ans pour les hommes et 56 pour les femmes ; au Beausset de 41 et 44 ans ; à la Garde et Saint-Nazaire de 38 et 44 ans ; à Sixfours de 38 et 43 ; à la Seyne de 34 et 36 ; à Toulon de 29 et 32 ; à Hyères de 28 et 32 ; à Carnoules de 27 1/2 et 29. Pour donner un mariage annuel il faut dans la première de ces communes 153 personnes ; 146 au Beausset ; 140 à Sixfours, la Garde et Saint-Nazaire ; 133 à la Seyne ; 118 à Toulon ; 124 à Hyères ; 122 à Carnoules. La série n'est interrompue que par Toulon où les mariages sont un peu plus nombreux toute proportion gardée que ne semble le comporter la durée correspondante de la vie ; cela peut tenir au grand nombre d'ouvriers mâles des communes voisines qu'y attirent les travaux de la marine, et qui peuvent d'autant plus être portés à y contracter des alliances que la population femelle de cette ville excède la population

mâle dans un beaucoup plus grand rapport que celle des autres communes de l'arrondissement (1/14^e à Toulon , 1/100^e dans le reste de l'arrondissement.) (1)

Et les naissances correspondantes à 10 mariages sont à Solliès-Farlède au nombre de 29, de 36 au Beausset, de 37 à Sixfours, la Garde , etc , de 41 à Toulon , de 44 à Hyères et Carnoules.

Tous ces faits me semblent porter à l'évidence les principes que j'avais taché d'établir d'abord par de simples raisonnements.

On voit combien sont fondés en raison et en droit , les principes de l'Evangile et de St.-Paul en particulier relativement au mariage ; on peut apprécier le mérite de ces doctrines que de prétendus philosophes ont traitées d'anti-sociales parce qu'elles conseillent la continence et le célibat.

Si je ne craignais pas d'abuser de votre patience et de vos instans je pourrais parler maintenant du vice comme cause prochaine ou permanente de pauvreté ; je pourrais le montrer gangrénant

(1) Le nombre des femmes a d'ailleurs une influence directe sur le nombre des mariages ; à Saint-Pétersbourg , où la vie est bornée à 25 ans , il y a seulement 1 mariage sur 140 habitans ; mais aussi le nombre des hommes était , en 1784 , de 126,827 et celui des femmes de 65,600 seulement , presque moitié moindre. A Paris , où le nombre des femmes est au contraire plus considérable et où la proportion est à peu près la même qu'à Toulon , la vie moyenne est de 31 ans et le nombre des mariages de 1 sur 118 comme dans cette dernière ville.

peu à peu les membres de la société qu'il attaque , se développant progressivement dans des cœurs qui semblaient formés pour de meilleures destinées et où l'imprudence ou le malheur en ont porté les premiers germes , enfin amenant dans la société les plus grands maux comme les moins susceptibles de remède. Plus la civilisation marchera , plus les lumières se propageront , et moins on aura à déplorer ses tristes effets , plus se resserreront les limites de son action délétère , et nous ne pouvons que hâter de nos vœux et de nos efforts l'époque marquée par la loi de perfectibilité de la race humaine où il cessera de flétrir les sources de la vie et du bonheur. Je crois , je crois fermement que nous avançons sans cesse vers ce but si désirable , mais je ne puis en disconvenir , hélas ! il ne se montre à nous jusqu'à ce jour que dans un avenir encore bien éloigné , comme un point dont la civilisation dans sa marche asymptotique s'approchera toujours , mais sans l'atteindre jamais.

Je ne terminerai pas sans dire un mot sur les sources auxquelles j'ai puisé les documens que j'ai employés. Les ouvrages de Sussmisch , Malthus , Say , Godwin , Hermann , Took , Necker , les statistiques des divers états , les annuaires du bureau des longitudes , m'en ont fourni une partie , et je dois à l'obligeance de monsieur le sous-préfet de Toulon , ceux qui sont relatifs à son arrondissement.



PHILOSOPHIE.



SUR LA PROVIDENCE

ET SUR LE PLAN

DE L'UNIVERS.

PAR M. RICARD,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE ,

Ancien professeur de philosophie au collége royal de Limoges ,

Professeur de philosophie au Collège de Toulon ,

Et vice-secrétaire de la Société des Sciences ,

Belles - Lettres et Arts du département du Var.

I.

Quelques philosophes confondent avec la divine Providence les attributs de bonté qui veut créer , de puissance qui crée , de sagesse qui maintient. Il me semble que c'est faire de la Providence une sorte de nom collectif , plutôt qu'un attribut caractéristique de la divinité. Nous croyons être plus près de la vérité en placant le principe de la Providence dans l'intelligence divine elle-même pour qui tous les temps sont présens dans un seul instant , et qui voit par conséquent , comme d'un seul coup d'œil , les évolutions diverses des êtres et toute la suite de leurs

destinées. Ces évolutions diverses et ces destinées procèdent de Dieu, puisqu'il est la cause absolue qui ne peut pas ne pas produire, dans toute la fécondité de sa nature. La Providence de Dieu est donc la pensée de Dieu même, c'est-à-dire, son intelligence et sa volonté accompagnant son œuvre et continuant la création sur tous les points de l'espace et du temps. C'est à la fois l'œil qui suit le monde et le bras qui pousse chacune de ses parties au terme de toutes les existences. Et ce terme n'est pas une cessation complète d'existence, mais une transformation, et comme une transfiguration de l'image divine dans ce monde.

Au nombre de ces transformations, la plus importante, puisqu'elle touche notre propre personne, est celle qu'on appelle la *mort*. Les anciens n'en avaient pas banni la pensée du nombre des pensées philosophiques, et Cicéron avait été jusqu'à dire *philosophi vita commentatio mortis est*. La philosophie de notre âge, fille de la philosophie rieuse et sceptique du dix-huitième siècle, a paru dédaigneuse des graves enseignemens que la mort nous donne. Serait-ce que dans sa force nouvelle et dans le grand développement d'énergie et de vitalité qui la caractérise, elle aurait perdu de vue cet instant suprême qui éteignant le flambeau de la vie physique, semble, d'un même souffle, éteindre aussi pour elle la lumière de la vie morale, la loi de la perfectibilité? Serait-ce que craignant de perdre terre dès que cette heure aura sonné, elle préfère se cramponner toute entière aux réalités de l'existence actuelle?

Au surplus , c'est par un effet de sa providence elle-même , que Dieu s'est réservé à lui seul le droit de fixer et de connaître l'époque de cette transformation. L'idée seule du moment précis où elle doit s'opérer , suffirait pour désenchanter notre vie. Jusqu'au moment donc arrêté dans ses décrets , la Providence entoure notre corps de tant de soins , qu'ils suffiraient le plus souvent pour nous maintenir à l'abri des maladies , si notre irréflexion et nos propres fautes ne nous les attiraient. Dieu nous conserve donc notre corps comme providence , après l'avoir créé comme cause première et absolue de toutes choses. Et non seulement il nous le conserve , mais il veut encore que nous le conservions. Aussi la pensée de la mort n'est-elle vraiment philosophique qu'à lorsqu'elle nous apprend à bien vivre , comme la vie elle-même , n'est vraiment sage et bien ordonnée , que lorsqu'elle nous prépare à bien mourir.

II.

Si dès cette grande transformation qui attend la plus parfaite , et , pour ainsi dire , la plus divine des créatures , dans ce qu'elle a de matériel et de physique , nous passons au monde qui nous entoure , nous trouvons des lois générales , universelles , qui président à la formation et à la conservation de tous les corps organiques et inorganiques. Tout ici encore se transforme et rien ne périt. Les grands agens de la nature , tels que l'air , le feu , ont-ils exercé sur un corps toute leur puissance : ce corps n'est pas annihilé ; il

tombe seulement dans de nouvelles conditions d'existence. C'est surtout sur les ouvrages que la main de l'homme a ajoutés à ceux de la nature, après en avoir tiré la matière première de son sein fécond, que s'exerce ce que nous appelons la main du temps, et ce qui n'est en réalité que le principe de dissolution que révèle la nature elle-même. Les effets de cette destruction sont d'autant plus pénibles pour les regards de l'homme, qu'il s'est, pour ainsi dire, identifié avec les œuvres de ses mains, et que, après son semblable, rien ne lui retrace mieux l'humanité que les ouvrages de l'art. La pensée de la Providence suffit pour qu'à ce pénible sentiment succède un sentiment de résignation et d'espérance. L'esprit créateur n'abandonne jamais son œuvre. Il ne l'a livrée un instant à des causes de destruction, que pour en faire sortir des réalités nouvelles qui deviendront plus tard, dans le mouvement des siècles et de la civilisation, d'inépuisables matériaux entre les mains de l'industrie. C'est la grande loi de la Providence, dans le plan de cet univers qui nous entoure comme dans celui des êtres moraux, que le bien sorte du mal même, que le désordre enfante l'ordre, que de la mort naisse la vie.

De tous les caractères de la divine Providence, aucun n'est plus profond, et, pour ainsi dire, plus divin. Aucun ne révèle mieux et la puissance infinie et l'infinie bonté. Une raison divine peut seule tirer les contraires des contraires, et les conduire comme parallèlement à leurs fins dernières.

Dans les plans de l'éternel géomètre , dans les constructions de cet architecte universel , de ce poète pour qui l'alliance de l'idéal et du réel , vain fantôme que poursuit l'intelligence humaine , est une nécessité de nature , les règles du beau ne subissent pas à travers les siècles ces déviations qu'impriment aux œuvres de l'art , nos goûts changeans et nos imaginations capricieuses. Ce n'est pas sans raison qu'Aristote et avec lui l'antiquité toute entière avait posé comme précepte suprême du beau , dans les arts , l'*imitation de la nature* : c'était leur donner une base immuable , c'était remonter aussi bien que Platon jusqu'aux idées divines dont la nature n'est que la représentation.

S'il est une question où l'on sente les rapports intimes de la philosophie avec toutes les autres sciences , c'est bien celle-ci. En effet , les lois générales de la gravitation , les lois du mouvement , les lois de la chaleur et de l'électricité , les lois qui président à la formation des êtres organiques et inorganiques et à leurs différents modes d'agrégation , bien connues en elles-mêmes et dans leur harmonie , peuvent seules nous révéler le plan de cet univers , et l'action de la Providence créant sans cesse sur ce plan sublime tous les êtres qui se succèdent sur la surface du globe , créant peut-être aussi au dessus de nos têtes des corps lumineux pareils à ceux que nous contemplons.

Il n'est pas jusqu'aux déviations mêmes de ces lois , qui soumises à l'observation et au calcul ne

rentrent elles-mêmes dans des lois plus hautes , et ne justifient la souveraine intelligence qui a tout disposé avec *nombre, poids et mesure*. Dans le plan de l'univers , la plus grande variété règne à côté de la plus stricte unité. Ainsi , tous les corps sont en mouvement : mais combien diffèrent leurs mouvemens respectifs en vitesse comme en direction ? Tous les êtres vivans absorbent pour se nourrir les mêmes élémens : mais combien sont différens les composés qu'ils en forment ? Et cette confraternité du monde et de l'homme , de la nature et de la pensée , confraternité en vertu de laquelle ils s'aident de plus en plus à se perfectionner et à s'embellir , quel est le métaphysicien ou le poète qui nous les décrira ?

III.

Mais c'est dans l'homme considéré comme être moral , c'est dans les sociétés humaines que la Providence apparaît avec bien plus de majesté . Quant aux individus , c'est elle qui après avoir placé en eux ces hautes facultés par lesquelles ils peuvent atteindre jusqu'aux sources du beau et du vrai , accompagne ces facultés dans leur essor , maintenant toujours la force interne qui les pousse à se produire. Auprès d'eux , elle place l'occasion , dont les anciens avaient fait une divinité , et dans laquelle la philosophie ne saurait méconnaître un regard de la Providence aidant de sa toute-puissance le jeu de nos facultés , faisant avec nous ce que nous ne pourrions faire sans elle ; ménageant dans un habile équilibre les

revers et les succès , les épreuves et les consolations ; nous aidant assez pour ne pas nous livrer au sentiment de notre faiblesse , trop peu pour nous ôter le sentiment de notre personnalité et de notre valeur propre.

Quant aux sociétés humaines , ces civilisations si variées qui s'éloignent ou qui se donnent au prix des révolutions , au milieu de la lutte acharnée de tous les principes , sans que jamais le mal puisse prévaloir sur le bien , sont autant d'idées que la Providence a conçues au sein de son éternité et qu'elle réalise dans le temps , *image mobile de cette éternité immobile*. N'est-ce pas de la Providence que Bossuet , son plus grand historien , a dit : « Quelle se vante de faire la loi aux rois et de leur donner , quand il lui plait , de grandes et de terribles leçons ; qu'elle élève les trônes et qu'elle les abaisse ; que tantôt elle communique sa puissance aux princes , tantôt la leur retire pour ne leur laisser que leur propre faiblesse ? »



SCIENCES PHYSIQUES.



DE LA VERTU

DES MÉDICAMENS

OU

EXAMEN CRITIQUE

DES PROPRIÉTÉS ATTRIBUÉES PAR LES MÉDECINS AUX
SUBSTANCES QU'ILS ONT COUTUME D'EMPLOYER
POUR COMBATTRE LES MALADIES.

Par le docteur JOSEPH DE MATTHÆIS,
Professeur de médecine à l'archigymnase de Rome.

Traduit de l'italien par M. FERRAT,
Membre de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres
du département du Var.

PREMIÈRE PARTIE:

CHAPITRE I.

*Sur l'origine et les progrès de l'usage des
médicamens.*

La médecine est sans doute moins ancienne que les remèdes , d'où elle tire sa première origine et ses premiers élémens. Si on a trouvé quelque peuple qui ne connut pas cette science, on n'en a trouvé aucun sans médicamens. Les Babyloniens ,

les Chaldéens, les Egyptiens, les Hébreux, les Gaulois et tous les peuples les plus anciens , de même que les Américains , les Chinois , les Japonais , et les peuples des contrées les plus éloignées , tous ont fait connaître qu'ils n'ignoraient point l'usage des remèdes. Les fables qui semblent inévitables lorsque , voulant découvrir l'origine très obscure des choses , nous sommes obligés de remonter à des époques assez reculées , les fables se sont accumulées sur l'enfance de la médecine , et surtout sur les premières découvertes des secours médicaux. Elles nous apprennent que les Dieux et les animaux ont enseigné une foule de remèdes aux hommes , qui d'ailleurs paraissent les avoir reçus sans orgueil des premiers et sans honte dès seconds. Minerve a fait connaître les vertus admirables de l'argemone et celles de la matricaire (1) ; Mercure l'usage et les propriétés de la mercuriale qui tire son nom de lui (2). Ce fut ce même Dieu qui enseigna à Ulysse le *moly* comme l'antidote des breuvages enchantés de Circé (3). Divers remèdes furent trouvés par Esculape , et parmi les différentes plantes *panacées* , il y en a une appelée *Asclepias* de son nom , découverte vraiment digne de celui qui , étant en même temps médecin et Dieu , devait se distinguer des autres en faisant connaître un remède contre toutes les maladies (4). D'un autre côté l'homme a appris de l'hippopotame l'heureuse

(1) PLINE. — *Histoire naturelle* ; liv. 24 , chap. 19.

(2) *Id.* *id.* liv. 25 , chap. 5.

(3) HOMÈRE — *Odyss.* liv. 10.

(4) PLINE — liv. 25 , chap. 4.

pratique de la saignée (1); l'ibis, avec son long bec lui fit connaître l'usage vraiment nécessaire des clystères (2), et le pasteur Mélampus fut instruit par les chèvres des vertus médicinales de l'hellébore (3). Suivant une ancienne tradition ce sont les lions qui ont enseigné aux habitans du nouveau monde l'usage du quinquina. On raconte que ces fiers animaux, atteints fréquemment de fièvres périodiques, comme pour dompter leur naturel féroce, mangent par instinct de cette écorce et sont guéris (4). Si on devait ajouter foi à ces absurdités, il faudrait en conclure que les hommes ont reçu de meilleures ou du moins de plus vraisemblables instructions des bêtes que des Dieux. Mais, mettant les fables de côté, la vraie expérience et la droite raison nous enseignent que nous ne devons qu'au hasard et à l'instinct l'origine incertaine d'un petit nombre de remèdes, et que leur immense multiplication est presque entièrement due à l'illusion des médecins, à l'enthousiasme des malades et aux faux raisonnemens des uns et des autres.

Ainsi que les alimens, les remèdes donnés à l'homme furent d'abord pris dans le règne végétal, et ensuite dans le règne animal. Quoiqu'en disent les fables du fer préparé par Mélampus pour le stérile Iphicle, ou de la lance merveilleuse d'A-

(1) PLINE. liv. 8, chap. 26.

(2) *Id.* liv. 8, chap. 25.

(3) PLINE — liv. 25, chapitre 5.

(4) DE LA CONDAMINE. — Mémoire de l'acad. des sciences, 1738.

chille qui blessait de sa pointe et guérissait avec sa rouille , les remèdes minéraux ne furent introduits en médecine qu'après les végétaux et les animaux , et leur usage fut pendant long-temps borné à l'extérieur. Il y a encore une autre espèce de remèdes qui n'appartient à aucun des trois règnes naturels et dont l'antiquité est peut-être plus grande que celle de tous les autres. Ce sont les *paroles magiques* et les *vers d'enchantement* , remèdes d'une très haute antiquité sans doute et d'une grande réputation. Leur origine n'est pas facile à fixer avec précision. Dans les temps les plus reculés , les sublimes qualités de médecin , de prêtre et de poète se réunissaient toutes et se confondaient en une seule personne qui exerçait indistinctement les fonctions correspondantes à de si nobles titres. Les mêmes individus calmaient la colère des Dieux, chassaient les maladies et instruisaient le peuple (1) , et tant de fonctions si grandes et si variées ne s'exerçaient que par la vertu des paroles , quelquefois en simple prose , et d'autres fois en vers , mais toujours obscures , barbares , et mystérieuses (2). Les prodiges mêmes et les événemens

(1) *Avertit morbos , metuenda pericula pellit ,
Impetrat et pacem et locupletem frugibus annum.
Carmine Dii superi placantur , carmine manes.*
(Hor. ep. 3 , lib. 2).

(2) *Neque est facile dictu externa verba atque ineffabilia
derohent , fidem validius , an latina inopinata , et quæ ridicula
videri cogit aminus , semper aliquid immensum expectant ac
dignum Deo movendo imo vero quod numini imperet. — PLIN.
lib. 38 , cap. 2.*

les plus extraordinaires et les plus merveilleux étaient obtenus avec ces mêmes paroles, d'autant plus efficaces qu'elles étaient moins intelligibles, et la guérison des maladies n'était certainement pas la plus grande vertu qu'on leur attribuait (1). Quelquefois on ajoutait l'usage des remèdes matériels à celui des vers que l'on prononçait en même temps, et c'est de là qu'on croit devoir tirer l'origine très-ancienne des remèdes dits *carminatifs*, limités maintenant à une seule classe et qui étaient si étendus autrefois; et de là encore la propriété des amulettes, puisqu'on supposait que la vertu des *vers et paroles d'enchantement* opérait même sans qu'on les prononçât, étant seulement écrits et appliqués ou suspendus à quelque partie du corps.

Une si grande erreur n'a pas déshonoré le berceau de la médecine seulement, elle ne s'est pas bornée aux premiers âges de la matière médicale; mais, selon la diversité des temps et des lieux, et toujours conformément aux progrès et aux lumières de l'esprit humain, la médecine en fut tantôt plus, tantôt moins souillée, ainsi que par toute autre espèce de basse crédulité et de folle superstition. Comme tous les autres arts et toutes les autres sciences, elle n'a pas été assez heureuse pour faire toujours des progrès; si, à certaines époques, elle a avancé, dans d'autres elle a ou reculé ou décliné, et quelquefois elle est restée stationnaire.

(1) *Carmina vel cælo possunt deducere lunam,*
Carminibus Circe socios mutavit Ulissis
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis...
 (VIRG. eclog. octav.)

Ce qui doit particulièrement fixer notre attention, c'est que ses progrès ont toujours été en raison inverse de ceux de la matière médicale. L'une était d'autant plus cultivée et florissait d'autant plus que l'autre s'abaissait et faisait moins de progrès. Enfin la pharmacie a toujours langui dans la misère et dans le mépris, toutes les fois que la médecine a été exercée avec le plus de bon sens et qu'un plus vif éclat l'a environnée ; et ce fut au contraire au sein de la plus riche abondance et de la plus grande splendeur de la matière médicale que la saine médecine languit et fut dégradée, et que ceux qui la cultivèrent, indignes du crédit qu'ils acquéraient, nuisirent plus à l'humanité qu'ils ne lui aidèrent. Pour mettre dans tout son jour une si grande vérité, il faut distinguer trois diverses périodes dans l'histoire de cette science, comme dans celle de toutes les autres : la période de l'ignorance, celle de la science et celle de l'erreur. Quoiqu'il soit impossible qu'aucune d'elles ne participe plus ou moins des autres, toutefois leur différence est telle qu'on aurait de la peine à les confondre. Dans l'une on ne sait rien, c'est le caractère propre de l'ignorance ; dans l'autre on sait ce qui est vrai, c'est le véritable caractère de la science ; dans la troisième enfin on sait ce qui est faux, c'est ce qui constitue l'erreur, pire que l'ignorance. Les périodes de ces trois divers états de l'esprit humain, considérées en masse, n'observent aucun ordre fixe et constant dans leur succession ; la première et la plus ancienne est sans contredit celle de l'ignorance,

mais c'est de celle-là que l'on part et à laquelle on retourne , en parcourant irrégulièrement les deux autres , parce que les extrémités de chacune se touchent alternativement. En outre, aucune de ces périodes ne s'est jamais montrée en même temps et généralement sur une grande étendue de pays. Les peuples divers et les différentes régions de la terre se trouvent à la même époque , les uns dans la période de l'ignorance , les autres dans celle de l'erreur ou dans celle de la science , et cela , à mesure que les lumières ou les ténèbres , qui se répandent , en même temps , sur différentes parties de la terre , portent le jour dans l'une et l'obscurité dans l'autre. L'histoire des nations nous fournit des exemples multipliés de cette vérité , et pour ce qui touche la médecine , nous fixerons particulièrement nos regards sur les deux peuples les plus illustres du monde , les Grecs et les Romains. Les étranges vicissitudes auxquelles a été assujetti , chez ces deux nations , l'exercice de cet art salutaire , prouvent merveilleusement notre assertion. Chez l'une , comme chez l'autre , la période de l'ignorance où elles sont demeurées pendant tant de siècles , a précédé celle où l'on a cultivé la vraie médecine , qui a prospéré pendant un temps , et qui dans la suite a été dégradée et avilie par les erreurs les plus grandes et les impostures les plus grossières (1). Mais ces périodes ,

(1) Toutes les fois qu'on parle de la médecine romaine , on veut entendre celle qui était exercée dans Rome , soit par des Grecs , soit par des Romains. On n'ignore pas que

comme il a déjà été dit , n'existaient pas en même temps chez ces deux nations ; tandis que l'une était éclairée par la lumière d'une saine médecine , l'autre croupissait dans les ténèbres de l'ignorance qui la dominaient , et lorsque celle-là était dans la période de l'erreur , celle-ci était dans la plus belle période de la science. Outre cela on n'a jamais vu , ni chez l'une ni chez l'autre de ces deux nations , l'exercice d'une saine médecine , accompagner les richesses et la splendeur de la matière médicale. Leurs périodes prospères se sont toujours exclues tour-à-tour : l'une a suivi l'autre , sans jamais marcher avec elle , parce que la vérité ne peut jamais aller avec l'erreur. Commençons par les Grecs.

Chacun sait qu'un siècle et demi avant la naissance d'Hippocrate , la Grèce , sortie de l'état d'enfance et de barbarie , dans lequel elle était restée si long-temps plongée , fut illustrée par un assez grand nombre d'hommes estimables dont la renommée est venue jusqu'à nous. Le médecin de Cos ne fut certainement pas le premier homme savant et instruit de la Grèce ; beaucoup d'autres Grecs avant lui s'étaient déjà acquis une réputation méritée par leur connaissance des choses naturelles. Outre ses poètes et ses artistes , la

le plus grand nombre des médecins de Rome étaient grecs ; mais ceux-ci , soit dans leurs préceptes , soit dans leur pratique suivaient presque tous le goût principal qui existait alors à Rome , et ils différaient tellement de ceux qui exerçaient en Grèce qu'ils semblaient n'avoir de commun que l'origine.

Grèce possérait déjà un nombre considérable de savans plus appliqués à l'étude de la physique qu'à celle de la morale ; et on sait que, jusqu'à l'époque de Socrate, contemporain d'Hippocrate, la philosophie des Grecs était plus dirigée vers les objets matériels et physiques, que vers les objets métaphysiques et moraux (1). Ce célèbre martyr de la philosophie se dévoua entièrement à l'étude morale de l'homme, laissant de côté toutes les autres études naturelles, comme s'il les trouvait indignes d'occuper l'esprit humain. Malgré sa fin malheureuse, l'exemple qu'il avait donné ne manqua pas d'être suivi, et les études physiques délaissées par lui et à cause de lui, attendirent le temps d'Aristote pour se relever avec plus de splendeur. Mais les anciens sages qui l'avaient précédé et qui par conséquent étaient antérieurs à Hippocrate, avaient suivi un autre chemin, ne s'occupant que d'objets visibles et matériels, et dirigeant principalement leurs études vers la conservation de l'homme. Pour eux la médecine était une partie inséparable de la philosophie ; on ne savait pas cultiver l'une sans s'occuper de l'autre (2). Enfin le philosophe devait être médecin ; il devait connaître les substances qui guérissaient, quoique leur médecine fût plus préservative et diététique que curative et pharmaceutique. Tels se montrèrent les anciens

(1) Diog. LAERT. *in Proem.*

(2) *Primoque medendi scientia sapientiae pars habebatur, ut et morborum curatio, et rerum natura contemplatio sub iisdem auctoriibus nata sit* (CELS. *in præf, lib. 1*)

savans de la Grèce et spécialement ceux de l'école d'Ionie, jusqu'à Archélaüs, surnommé le physicien, parce qu'en lui finit, ainsi que l'atteste Diogène Laërce (1), l'étude de la philosophie naturelle, à laquelle son disciple Socrate substitua celle de la morale. Il est vrai que dans ces temps reculés, l'école d'Italie se distinguait peut-être plus que l'école grecque dans la culture de la physique et de la morale. Outre l'exemple de son propre fondateur Pythagore, nous en avons un plus certain dans la personne d'Empedocle, son disciple, qui peut être regardé comme la malheureuse victime de la physique, de même que Socrate l'a été de la morale. Mais déjà les philosophes d'Italie n'étaient pas étrangers à la Grèce où ils avaient puisé leurs premières connaissances, ils la visitaient souvent, et ils entretenaient continuellement avec elle des relations et un commerce de lumières. Enfin tout, dans la Grèce, tendait à accroître les progrès de la philosophie et par conséquent ceux de la médecine qui en formait une partie essentielle. Mais quelques sages se faisaient déjà distinguer par une étude plus particulière de la médecine qu'ils exerçaient avec une grande réputation. Ceux-ci étaient médecins de profession et leur seule occupation était de conserver la santé ou de dissiper les maladies. Si le philosophe faisait servir la philosophie à la médecine, de son côté le médecin rendait la

(1) *Primus ex Ionia physicam philosophiam Athenas inventit, et appellatus est physicus quod in eum philosophia desierit naturalis, Socrate moralem introducente.* DIOG. LAER. *De Archel.*

médecine utile à la philosophie. Par là l'étude de cet art saluaire acquérait tous les jours une nouvelle augmentation et une nouvelle splendeur , et c'est ainsi que s'élevèrent à une grande réputation les écoles de médecine de Rhodes , de Gnide et de Cos , qui tiraient leur origine des descendans d'Esculape. A peu près dans le même temps , l'école Cyrénaique était dans un état très florissant en Lybie ; et dans la grande Grèce , celle de Crotone jouissait à juste titre de la réputation la plus étendue. Les plus anciens médecins qui nous sont connus sortirent presque tous de ces écoles , et ils exerçaient spécialement leur art dans la Grèce avec beaucoup de crédit et de grands succès. Tels furent Démocède, Alcméon , Apollonide, Antigone , Pausanias , Euriphonte , Erodius , etc. , tous antérieurs à Hippocrate.

Mais enfin parut ce médecin si célèbre dans la quatre-vingtième olympiade , quatre cent-soixante ans avant l'ère vulgaire , et personne n'hésitera à fixer à cette époque la période de la vraie science médicale pour la Grèce. Hippocrate doué d'une grande pénétration d'esprit et d'une ardeur insatiable pour observer et pour réfléchir , fit tout ce qu'on peut attendre des facultés et des efforts d'un homme pour reculer les confins de cet art saluaire. Il voyagea , il interrogea , il lut et il transcrivit tout ce qu'il avait lu ou observé ; il examina attentivement les opinions et les coutumes de tous les philosophes et de tous les médecins qui l'avaient précédé ou qui étaient ses contemporains. Il envoya , pour obtenir des lumières et des connais-

sances , son fils aîné Thessalus en Thessalie , son autre fils Dracon dans l'Hellespont , et Polybe son gendre dans d'autres contrées. Il eut le bonheur de vivre long-temps , et , selon quelques uns , plus d'un siècle , comme pour attester la réalité de son véritable savoir en médecine. Mais malgré cela sa matière médicale fut très bornée , quoiqu'il ne lui ait manqué ni le temps , ni les moyens de la multiplier au dernier point. Il connut parfaitement et par expérience tout ce qui peut avoir rapport avec l'art qu'il professait ; ainsi se renfermant dans le petit nombre des choses utiles et vraies , il méprisa ce qui était vain et superflu , quoique à cette époque le superflu surabondât ; et par là , mettant en crédit et enseignant qu'il fallait plus observer qu'opérer , il ne se dissimula pas à lui-même et il ne dissimula pas aux autres les difficultés de l'art et les dangers de l'expérience (1). Il possédait toutes les connaissances naturelles et médicales de ces temps qui n'étaient pas aussi bornées qu'on le croit généralement (2) ; et s'il donna peu de crédit à la matière médicale , tant par son exemple que par ses préceptes , c'est qu'il l'avait trouvée pauvre de vertus et non de matériaux. Les philosophes et les médecins qui l'avaient précédé , ainsi que ceux qui , bien que ses contemporains ,

(1) *Aphor.* 1 , sect. 1.

(2) *Neque adeo infantem tum medicinam fuisse credat , cum vel eo tempore in sectas eam divisam , scriptis evulgatam , atque ad finium disciplinarum auxilio promotam fuisse ex historia notum est.* BOERHAEVE *de stud. Hippoc.*

n'eurent pas le bonheur de penser comme lui , se croyaient si riches en médicamens qu'ils en ordonnaient copieusement dans toute sorte de maladies , les tirant des trois règnes de la nature , les préparant de différentes manières , les employant avec hardiesse et confiance dans tous les cas où ils les croyaient convenables. Il suffit de dire que Démosthène , quoiqu'il ne fût pas médecin de profession , en possédait de tels et de tant de sortes qu'il se vantait (1) d'en avoir pour faire engendrer de bons et de beaux enfans , et jusque pour ressusciter des morts. Selon Laërce , Empédocle connaissait une infinité de remèdes tant simples que composés , et qui avaient tous les vertus les plus inerveilleuses. Pythagore lui-même , maître d'Empédocle , avait écrit un traité sur la vertu des plantes (2) , et il s'était particulièrement occupé de la scille et du chou (3). Les histoires fabuleuses qui ont toujours quelque rapport avec la vérité , en parlant de la botanique , ne citent pas seulement Chiron et Achille , mais encore Médée et Circé ; et elles nous apprennent par là que , dans les temps les plus reculés , les connaissances sur les médicamens étaient nombreuses et communes , et que les femmes même n'y étaient pas étrangères. On doit aussi se rappeler que l'usage des remèdes magiques et supers-

(1) *Nam quæ apud cundem Democritum invenitur compositione medicamenti , quo pulchri bonique , et fortunati gignantur liberi , cur numquam persarum regi talcs dedit ?* PLIN. lib. 26 c. 4 , lib. 7 c. 4 et lib. 25 c. 2.

(2) PLIN. liv. 25 c. 2.

(3) PLIN. liv. 19 c. 5 et liv. 20 c. 9.

titieux était accrédité depuis les temps les plus reculés et qu'il n'était pas abandonné à l'époque même où vivait Hippocrate. Néanmoins dans aucun ouvrage de ce sage médecin , on ne trouve rien qui puisse faire connaître qu'il en ait jamais usé. D'ailleurs , en admettant même que du temps d'Hippocrate , les connaissances naturelles fussent très bornées , suivant l'opinion vulgaire , on ne pourrait en conclure que la matière médicale fût pauvre et mesquine. Même sans connaître les produits rares et exotiques de la nature , sans posséder ceux que l'art parvient à composer à force de travail , on peut avoir une nombreuse collection de remèdes , et les anciens la possédaient réellement. Nous sommes accoutumés à attribuer les vertus les plus grandes aux substances étrangères , rares et peu connues. Dans d'autres temps c'était les plus vulgaires et les plus communes qui jouissaient du plus grand crédit et qui étaient le plus en usage. Les excrémens des animaux les plus connus , sans en excepter ceux-même de l'homme , n'ont-ils pas formé eux seuls peut-être une grande partie de la matière médicale ? Rappelons-nous enfin que Hippocrate ne fut ni le premier , ni le second mais le dix-huitième des Asclépiades ou des descendants d'Esculape. D'où il faut conclure que , de son temps et avant lui , on avait découvert un grand nombre de remèdes et qu'il devait les connaître tous , parce qu'il était plus que tout autre savant et érudit. Il serait même difficile de dire si la matière médicale d'alors était moins riche que celle des

temps postérieurs (1). La diversité doit consister moins dans la quantité que dans la qualité des matières , beaucoup de nos remèdes n'étaient certainement pas connus alors , et nous ignorons beaucoup de ceux dont on usait dans ces temps reculés ; mais malgré cela , on sait qu'à cette époque , la matière médicale était extraordinairement riche et abondante quoique pauvre de vertus , comme celle de tous les temps.

La cause du peu d'estime qu'avait pour elle Hippocrate , et de la sobriété avec laquelle il en usait ne provenait ni de son ignorance , ni du manque réel de matériaux , mais c'était un effet de sa sagacité et de son discernement. C'est pour cette raison seule que nous trouvons si rarement les remèdes cités dans toute l'étendue de ses propres ouvrages (2) ; se fiant presque entièrement

(1) Ces premiers médecins ont connu ce qu'il y a presque de plus essentiel dans la médecine. Ils ont pratiqué presque tous les remèdes fondamentaux et ceux sur lesquels on compte le plus. Enfin il est vraisemblable qu'ils possédaient plusieurs remèdes spécifiques et peut-être plus que nous , leur principale étude ayant été tournée de ce côté... DE LECLERE
Hist. de la médecine.

(2) Un auteur s'est donné la peine de compter les diverses substances médicinales citées par Hippocrate dans tous les ouvrages qu'on donne sous son nom et leur nombre s'est élevé à quatre cents. Mais si on en retranchait tous ceux qui ne sont pas de lui , ce nombre serait bien diminué , puisqu'il est hors de doute qu'il y a très peu de remèdes cités dans les ouvrages non apocryphes d'Hippocrate , du nom duquel on a trop abusé. Il n'a pas manqué d'imposteurs qui lui ont même attribué des antidotes qui sont en opposition avec le

dans les forces salutaires de la nature , sa pratique devait être et fut en effet plus diététique que pharmaceutique. Suivant cette maxime , il a enseigné que souvent les meilleurs remèdes étaient les alimens(1) ; qu'il fallait , surtout dans les maladies aiguës , user des remèdes avec beaucoup de circonspection et de parcimonie (2) ; que les grands remèdes convenaient seulement aux grandes maladies (3) ; que le meilleur remède est quelquefois de n'en faire aucun (4) ; qu'il y a des maladies qui ordinairement empirent et tuent plutôt avec les médicaments (5) ; et qu'il est souvent périlleux d'agiter beaucoup et subitement le corps des malades de quelque manière que ce soit (6). Voilà pourquoi on trouve si peu de médicaments cités dans ses ouvrages , et pourquoi encore , il se fait si peu à leur action. Un tel caractère est si propre à la véritable doctrine d'Hippocrate et la distingue , si bien que ceux qui la connaissent profondément l'ont pris pour la mesure de la légitimité

génie de sa pratique et son caractère. Tel est celui employé par Attuarius, qui était un amas de différentes substances aromatiques , vanté contre diverses maladies , sans en excepter même les enchantemens , et pour lequel les Athéniens lui décernèrent une couronne. Un autre est rapporté par Mirepsus qui le disait bon *contrx omnia mala* , quoiqu'il fût composé d'un moindre nombre d'ingrédients. Parmi tant d'ouvrages avec lesquels on n'a pas craint de déshonorer Hippocrate , on en trouve même un d'Astrologie.

(1) *De alim.* c. 1.

(2) *Aphor.* 24 s. 1. (3) *Aphor.* 6 s. 1.

(4) *Aphor.* 38 s. 1. (5) *Aphor.* 51 s. 2.

(6) *Aphor.* 29 s. 2 et *Aphor.* 85 s. 7.

de ses ouvrages ; ce qui en forme sans doute le plus précieux ornement (1).

Les médecins qui le suivirent immédiatement, ses fils, son gendre, ses disciples restèrent inviolablement attachés à l'esprit de sa pratique, et la matière médicale continua à languir dans le mépris et dans l'oubli, lorsque la médecine jouissait de l'état le plus florissant. Si la passion pour les théories commença sous ces médecins, la pratique n'en fut pas altérée (2). Bref la période de la vraie science médicale pour la Grèce doit être fixée à cette époque qui ne dura guère plus d'un siècle. Aucune autre époque de l'histoire de la médecine, dans ce pays, ne peut être comparé à celle-là pour la vérité et la simplicité qui caractérisèrent la culture et l'exercice de cette science.

Ce fut peu de temps après que parut l'époque de l'erreur et que l'on vit en même temps se relever la matière médicale plus abondante en moyens et plus riche de réputation. Il faut croire qu'une destinée, comme envieuse des progrès de l'esprit humain, préside au cours de ses connaissances, et qu'elle en fixe inexorablement les bornes au delà desquelles il n'est pas permis de passer sans rencontrer l'erreur. Les vicissitudes de la médecine grecque en sont un exemple assez frappant, puisqu'elle commença à dégénérer et à

(1) Haller, *in artis medicæ principes. De Hippocr.*

(2) *Hippocratis discipuli acutos morbos imprimis diætâ, diuturnos medicamentis curabant, sed medicamenta simplicia cli-gebant, parùm composita mixtave.* Ackermann Inst., hist. med. page 85.

se corrompre, du moment où enrichie par de nouveaux matériaux, elle voulut trop se fier à ses propres forces, et entreprendre beaucoup plus qu'elle n'avait pu jusqu'alors. Ayant mis de côté la simplicité et la modestie qu'Hippocrate avait inspirées, on la vit riche de fumée et d'arrogance, délivrer au milieu des illusions d'une fausse sagesse. Aux yeux des moins clairvoyans elle parut s'être accrue et avoir fait des progrès, mais dans le vrai elle ne fit plus que perdre et décliner. Une étude mal entendue des choses naturelles, qui prévalut de nouveau en philosophie, et l'aveugle empirisme qui commença à avoir du crédit et à être suivi en médecine, contribuèrent beaucoup, quoique par des voies opposées, à la dégradation de l'art, et à l'accroissement de la matière médicale. On connut un plus grand nombre de remèdes simples par les conquêtes d'Alexandre dans l'intérieur de l'Asie, dans l'Arabie, les Indes, l'Afrique, etc. d'où on tira plusieurs nouvelles substances médicinales ; et dans le même temps on multiplia les remèdes composés, oubliant les règles salutaires de la saine médecine que l'on pratiquait depuis Hippocrate (1). Alors l'antique philosophie reprenant son génie, les produits de la nature furent examinés avec une attention particulière et on croyait se borner à une curiosité vaine et superflue, si on ne tirait de ses études quelque chose d'utile et d'applicable à la médecine. Les

(1) *Nova sane part Alexan̄di tempora et theoricæ et practicæ medicinæ facies est.* Ackermann Inst. hist. med.

médecins au contraire croyant que les remèdes simples et naturels étaient trop faibles et insuffisants, se flattait d'en accroître la force en les unissant et en les préparant de différentes manières et sous des formes variées. Les empiriques se distinguèrent plus que tous les autres dans cette façon d'agir, et, quoique ennemis de tout raisonnement, ils furent les premiers à discuter sur cette matière.

On dispute encore pour savoir quel a été en médecine le premier fondateur de la secte empirique, par laquelle l'art, ayant été soustrait à l'empire de la raison fut renfermé dans les limites de l'expérience seule. L'empirisme est né avec la médecine, et les premiers médecins ne purent être qu'empiriques ; mais cet empirisme originel et nécessaire est bien différent de celui dont il s'agit ici. Si le premier doit son origine au peu de raisonnement qu'on pouvait faire ; le second au contraire la doit à l'abondance et à l'excès de ces mêmes raisonnemens. On commença à être dégoûtés par la variété des hypothèses, l'incertitude des théories, l'extravagance des idées que les médecins et les philosophes produisaient de tant de manières, et en si grande abondance : *Quia non intersit quid morbum faciat sed quid tollat, et morbi non eloquentiā sed remediis curantur* (1), comme dit Celse, en portant un jugement judicieux sur la différence qui existe entre les médecins raisonneurs et les empiriques. Mais les hommes n'évitent ordinairement

(1) *In præf. prim. lib.*

un inconvenient que pour se precipiter dans un autre ; si , en abusant du raisonnement on a porté préjudice à la médecine , avec l'abus de l'expérience , on n'a pas été exposé à de moins dres dangers. Cependant il paraît assez vraisemblable que les premiers germes du second empirisme sont dûs à Hérophile (1), et qu'ils furent ensuite cultivés par ses disciples Philinus de Cos , et Sérapion , d'Alexandrie , qui passent communément pour les premiers fondateurs de la secte empirique. En effet , en examinant l'esprit de la médecine d'Hérophile , on y trouve les deux caractères distinctifs de l'empirisme , parcimonie de raisonnemens , et grand abus des médicamens (2). D'un autre côté il semble qu'il ne fallait pas moins que le génie , les lumières et la réputation d'un médecin tel qu'Hérophile , pour donner naissance à une innovation si notable dans cette science. Profondément versé dans les parties auxiliaires de la médecine , telle que l'anatomie et la physique , il en recula à tel point les bornes que ce fut de son temps et principalement par ses travaux , qu'il fallut la diviser en trois parties distinctes : la diététique , la chirurgicale et la pharmaceutique (3).

(1) *Empiricœ sectæ præfuit Philinus Cosas qui primus eam a rationali separavii , occasione ab Herophilo suo preceptore acceptā. GALEN. cap. 4 qui trium sect. principes extiterint ?*

(2) *Medicamentis multum antiqui tribuere , præcipue tamen Herophilus; deducti que ab illo viri , ita ut nullum morbi genus sine his curarent. CELS. lib. 5. §. 1. Obscura , difficulti , et brevi dictione usus est Herophilus. PLIN. lib. 26. c. 2*

(3) *Iisdem que temporibus in tres partes medecina diducta est,*

Cette dernière qui est précisément celle qui guérit par le moyen des remèdes, fut tellement et si considérablement augmentée par lui, que la pratique semblait toute consister en elle seule; il usait peu de la chirurgie, quoiqu'il fut bon anatomiste, et méprisait la diète comme une chose insuffisante. Pline assure qu'il estimait beaucoup les plantes, jusqu'à dire qu'on pourrait tout en médecine si on connaissait les vertus de toutes ces productions (1); et qu'il comparait l'hellébore à un très fort capitaine à cause de sa grande efficacité (2). Mais Celse et Galien disent qu'il usait beaucoup des remèdes composés, et ce dernier assure que, autant qu'il pouvait s'en rappeler, le premier de tous qui avait écrit sur la composition des remèdes était Mauzia, disciple d'Hérophile (3). C'est pourquoi on ne peut douter que le grand usage des remèdes composés ne doive être fixé à l'époque d'Hérophile, dont les disciples le mirent en crédit par leur exemple et par leurs préceptes, en même temps qu'ils propageaient l'empirisme. On ne croira pas pour cela qu'avant cette époque, on n'usât d'aucun remède composé, puisqu'on a déjà prouvé que, même avant Hippocrate, ils étaient connus et mis en pratique; on veut dire seulement qu'on n'en avait pas encore autant étendu l'usage et le crédit, et qu'aucun écrivain n'en avait traité en particulier avant les.

ut una esset quæ victu altera quæ medicamentis, tertia quæ manu mederetur. CELS. in proem. s. l.

(1) *Lib 25. cap. 2.* — (2) *Ibid. cap. 5.* — (3) *De MED. comp.*

disciples d'Hérophile. Envain Erasistrate, son contemporain et médecin lui-même d'une grande réputation, désapprouvait-il les innovations et les abus qu'il voyait s'introduire dans la médecine, envain recommandait-il la sobriété dans l'usage des remèdes (1); et finalement envain criait-il contre les compositions *royales*, et contre les antido-tes que les sectateurs d'Hérophile appelaient avec pompe *les mains de Dieu* (2). Malgré ses efforts le système contraire prédomina et la matière mé-dicale s'accrut dans toutes ses parties, non sans un grand danger pour la médecine et pour l'hu-manité.

(1) *Medicamentis usus est non validis neque moventibus aut alvum & chementer ducentibus, ex plantis potissimum. Gal. de purg. med. facil.*

(2) *ERASISTRATUS quidem stultitiam, et supervacaneam dam-nat diligentiam eorum, qui fossilia, herbas, à feris, à terrâ, et mari déprompta confundunt remedia; censet que expedire ut stis omissis, in ptisana, cucurbitâ et oleo aqua temperato me-dicina relinquatur. PLUTARC. sympos.*

(La suite à un prochain numéro.).

VOYAGES.

EXTRAIT D'UN VOYAGE

LANS. LES

MERS DU SUD

ANNÉES 1831, 1832, 1833.

Lu à la Société des Sciences du département du Var, séant à Toulon,

PAR M. PRADIER,

Officier de marine et membre de cette Société.

MERS DU SUD.

Les rives des mers du Sud, comprises entre Valparaiso et Lima, présentent une étendue de côtes de plus de cinq cents lieues, et ce n'est que depuis quelques années seulement que les bâtimens marchands européens peuvent y trouver pour le commerce un débouché avantageux. Les soieries anglaises et françaises, nos vins et notre quincaillerie, tous les objets de luxe et de mode sont les articles recherchés par ces peuples lointains qui croupissent encore dans la plus lâche ignorance. Quelques ports mauvais et peu sûrs se rencontrent le long de la côte et appartiennent aux diverses puissances, jadis sous la domination espagnole et nouvellement érigées en républiques.

Je ne m'attacherai dans cet extrait de mon voyage, messieurs, qu'aux points les plus remarquables et les moins connus de nos jours. La distance énorme qui nous sépare de ces lieux , l'égoïsme de beaucoup de navigateurs qui se contentent de voir pour eux seuls , la négligence de beaucoup d'autres qui ne se donnent pas la peine de voir , l'ignorance de ceux qui ne le peuvent pas du tout , et enfin la date toute nouvelle encore de ces établissemens , font qu'ils sont des pays nouveaux pour nous et qu'on chercherait même en vain sur la plupart de nos meilleures cartes de géographie.

Je commencerai par le petit port de Cobija , le seul que possède la république de Bolivie sur toute l'étendue de ses côtes et le seul qu'elle puisse jamais posséder,

COBIJA.

Le brig français l'*Endymion* fut le premier qui vint lever le plan de ce port. Il donna même son nom à la rade où vont mouiller les bâtimens de guerre. Le mouillage est assez bon. Une langue de terre avancée dans la mer et couverte de rochers taillés à pic , forme une espèce de darse dont le fond est une vase dure et compacte , mêlée de coquillages. Pour toucher terre , les embarcations sont obligées de passer au milieu de rochers à fleur d'eau sur lesquels la mer brise fortement. Il n'y a ni jetée , ni mole , et pendant les coups de vent

qui règnent parfois sur la côte , il est impossible de débarquer.

Il ne peut exister au monde de pays plus affreux , plus triste , plus stérile que Cobija. Trois palmiers chétifs et rabougris sont les seuls arbres qu'on puisse rencontrer à dix lieues de tour au moins. Des montagnes arides , presque perpendiculaires au sol , s'élèvent comme une barrière insurmontable à un quart de lieue du rivage et suivent tous les contours de la côte. Leur sommet élevé arrête les nuages qui viennent du Nord , les condense et provoque ainsi une rosée assez abondante , et qui dégénère parfois en pluie extrêmement fine... mais là seulement , car il ne pleut jamais dans la plaine.

Il y a cinq ans que Cobija ne comptait que huit ou dix cahutes tout au plus. Maintenant une cinquantaine de maisons en bois ou en terre composent la ville. Plusieurs négocians français y sont établis cependant , mais le commerce se fait avec l'intérieur. Presque tous les habitans sont Chiliens , Péruviens , Indiens ou Européens ; car les enfants nés à Cobija même sont au plus âgés de trois ou quatre ans.

Il est impossible que ce port devienne jamais remarquable et que la ville s'agrandisse encore beaucoup. Il n'y a aucune rivière à plus de quinze lieues à la ronde , et c'est avec des peines infinies qu'on est parvenu à creuser quelques fontaines qui fournissent en peu d'abondance une eau saumâtre et de mauvais goût. Ces fontaines mêmes ne sont construites que depuis peu de temps , et il s'est trouvé plusieurs circonstances où la bouteille

d'eau coûtait deux réaux (24 sols) à Cobija. Maintenant l'eau est à discrédition , mais cependant les fontaines sont fermées pendant le jour. Chaque matin les particuliers viennent avec des tonneaux faire leur provision pour la journée , et la nécessité les rendant sobres , ils ont assez de bon sens pour ne prendre jamais que le nécessaire.

J'ai goûté cette eau plusieurs fois et je ne conçois pas comment les habitans peuvent la boire. L'habitude cependant la leur fait trouver excellente , et , au bout de quelque temps , ils ne peuvent plus supporter l'eau très douce et très bonne conservée dans les caisses en tôle de nos bâtimens de guerre.. Ils la trouvent fade et sans aucune saveur..

Toute la plaine , avant d'arriver aux montagnes , est un sable fin mêlé de coquillages brisés , de cailloux polis par la mer et quelquefois d'argile dur , compacte et d'un goût salin. Les sources peu abondantes qui fournissent l'eau à la ville descendent sous terre des montagnes , dont le sommet , comme je l'ai dit déjà , est presque constamment rafraîchi par une abondante rosée. Cette eau donc , parcourant une distance de plus d'une lieue dans un terrain qui paraît avoir jadis appartenu à la mer , doit nécessairement être imprégnée de sel , et c'est à cela que j'ai attribué le goût saumâtre et désagréable qu'on lui trouve. De jour en jour cependant elle perd de son amertume , disent les habitans , et cela doit être , car si ces sources ont un cours constant et toujours le même , le terrain sur lequel l'eau s'écoule doit évidemment perdre à chaque instant le goût salin dont il est imprégné.

Le manque d'eau douce est donc l'une des puissantes raisons pour lesquelles Cobija ne deviendra jamais florissant. Si la population doublait, les fontaines ne pourraient plus suffire. Ensuite le pays ne produit ni bleds, ni fruits, ni légumes. Tous les vivres sont apportés de Valparaiso et des environs. Il y a trois ans que le brig français le *Nisus* fut obligé de délivrer au consul une grande partie de la farine qu'il avait à son bord pour empêcher la famine dans le pays. Il existe maintenant des magasins, car le moindre retard qu'éprouvait un navire, chargé de vivres, pouvait occasionner les plus affreux accidens.

Cette pénurie d'eau douce dans le pays donna lieu, dans les premières années de l'établissement à un fait assez singulier et qui mérite attention de la part des naturalistes. Les habitans relégués sur cette côte avaient tous un assez grand nombre de chiens pour garder les quelques bœufs qui erraient sur le sommet des montagnes, pour chasser les veaux marins, et peut-être afin d'augmenter leur société même. Ces misérables animaux, mourant de chaleur et de soif, essayèrent en vain de s'habituer à l'eau salée. Des bains fréquens qu'ils prenaient rafraîchissaient un peu leur sang, mais n'étanchaient pas leur soif, et leurs maîtres qui craignaient souvent d'éprouver les mêmes tourmens, étaient avares du peu d'eau qu'ils possédaient.

Ces chiens, mus par un instinct particulier, se réunissaient tous les vendredis soir au coucher du soleil; ils attendaient là, comme les hirondelles sur les tours d'un gothique château, puis, une fois

tous rassemblés , ils partaient ensemble pour ne reparaître à Cobija que le lundi matin au point du jour.

Ils faisaient ainsi , au milieu des sables brûlans , et une fois par semaine , un trajet de quinze lieues afin de se rendre à une petite rivière qui vient de l'intérieur et se jette dans la mer vers les confins des provinces chiliennes. Ce fait public , bien connu , bien prouvé , arrive du reste fréquemment encore pendant les étés un peu chauds où les fontaines tarissent.

Bolivar qui sentait la nécessité d'avoir un port de mer pour commercer avec l'Europe n'avait guère à choisir sur la côte pour en établir un , et qu'on juge de l'espace de 80 lieues de rivage par la description de Cobija , choisi comme le meilleur endroit pour établir un port de commerce. Toutes les marchandises européennes paient un droit excessivement modéré à Cobija , et c'est le seul de toutes les mers du Sud.

A notre arrivée sur la *Bonite* , le gouvernement péruvien était sur le point de déclarer la guerre à la Bolivie (septembre 1832). Il paraissait certain que les Péruviens devaient venir s'emparer de Cobija , brûler ou abattre les maisons , combler les fontaines et s'en retourner ensuite. Sept pièces de canon , assez mal montées et plus mal servies encore par 21 soldats tout-à-fait conscrits , défendent la ville et la rade . On sent que ce n'est pas un obstacle bien difficile à renverser.

Aussi reproche-t-on à Santa-Cruz de négliger Cobija et de ne pas suivre le plan formé par Bolivar.

En effet, au Pérou, au Chili, et dans tous les autres ports de la côte enfin, les marchandises européennes paient des droits exorbitans. Le vin, par exemple, paie à Arica et Islay, 80 pour 100 de droit d'entrée. Ces denrées ne parviennent en Bolivie qu'après avoir payé ces droits énormes et se vendent par conséquent à des prix immodérés, lorsqu'on y joint les frais de transport et le gain que doit faire le négociant. Mais lorsque Cobija vint offrir un nouveau débouché, lorsque l'on sut que les droits dans ce port étaient même moindres qu'en France, nos armateurs firent plusieurs envois et tous les objets qui ne parvenaient d'abord en Bolivie qu'après avoir traversé le Pérou ou le Chili, s'y vendirent alors à des prix excessivement modiques, comparés à ceux auxquels ils étaient en premier lieu.

Les montagnes de Capiga sont un composé de pierres schilleuses et de sable fin et brillant. Ce n'est que vers le sommet qu'on aperçoit quelques traces de végétation. Des cactus d'une grosseur énorme y viennent en abondance. Une plante rampante et grasse, assez semblable à notre cresson d'eau, que les habitans mangent en salade, puis une troisième ayant la même forme et la même acidité que l'oseille. On en remarque encore quelques autres mais presque entièrement desséchées par le soleil. Je suis cependant parvenu à en conserver quelques unes encore inconnues, je crois, en Europe. J'aurais vainement désiré m'en procurer plusieurs qui ne viennent, dit-on, que sur les sommets les plus élevés, mais plusieurs tentatives

faites devant moi pour gravir ces montagnes élevées n'ayant pu réussir, j'abandonnai mon projet. Au bord de la mer, on remarque parfois quelques espèces de *salines* et *grasses*, telles que la *salsola* et la *salicornie*, la *scilla maritima*, et bien rarement quelques branches de *pancrais maritime*. Il y aussi plusieurs espèces de goëmons. Le goëmon géant, dont les ramifications étendues arrêtent une embarcation dans sa course et qui recèle dans les cavités de ses branches une coquille particulière de la famille des patelles. Dans des rochers un peu baignés par la mer, j'ai rencontré une ou deux fois le *saccharum cylindricum*, et plus rarement encore l'*agrostio pungens*.

« D'après la description que je viens de faire de ce pays, on voit qu'il ne doit pas être très riche en histoire naturelle. On n'y trouve qu'un seul quadrupède, nommé *chinchilla*, si renommé par ses belles fourrures. Il habite les montagnes, ne sort que la nuit, et tient pour la forme et les habitudes, le milieu entre notre rat et notre lapin d'Europe. M. Durand, notre commandant est le premier qui soit parvenu à forces de soins et de patience à en transporter de vivans en France. Ils sont maintenant à Paris, au cabinet d'histoire naturelle. L'un d'eux, né en mer, pendant notre traversée est mort en arrivant à Toulon et donné au musée de l'hôpital de la marine où il est à présent très bien empaillé, et placé surtout dans une position tout-à-fait naturelle à l'animal. Les indigènes le prennent au lacet pour ne pas abîmer sa fourrure, c'était il y a quelques années un com-

mercé assez lucratif pour le pays. Maintenant il est beaucoup tombé, tant à cause de la difficulté qu'éprouvaient les commerçans à rapporter en France les peaux saines et sauvées, que parce que la mode en est presque totalement passée en Europe. »

J'ai vu seulement trois espèces d'oiseaux de l'espèce des gralivores, mais j'ignore de quelles graines ils peuvent se nourrir, n'ayant rencontré aucune plante qui pût leur en fournir. Une tourterelle, grosse comme un moineau, s'y voit quelques fois, lorsqu'elle voyage de l'intérieur pour passer au Pérou. Les oiseaux de mer sont excessivement nombreux, mais pas un seul d'entre eux ne peut offrir au gourmet une chair agréable comme ceux que nous avons en Europe. Les plus remarquables sont les pélicans, les pingouins grands et petits, les fous, et une grande variété de goëlands. Les loups de mer viennent en foule dormir sur la côte, et la peau de ces animaux sert aux indiens à faire le toit de leurs cahutes, et de matelas pour reposer. Ils s'en servent encore d'une manière assez ingénieuse pour en faire une espèce d'embarcation, nommée dans le pays *balse* ou *valse*. Ce sont quatre peaux bien tannées, cousues solidement ensemble et enduites d'une matière grasse, reposant sur un quarré de bois léger. Ces peaux sont soufflées par un trou qui s'ouvre et se ferme au gré du navigateur. Un peu de goëmon placé sur l'une des extrémités sert de siège, et au moyen d'une pagaye double, cette légère embarcation glisse sur la mer la plus houleuse.

rapidement et sans le moindre bruit. C'est le seul moyen du reste pour débarquer dans plusieurs endroits de la côte où la mer briserait nos plus fortes embarcations ; ce qui permet de tromper souvent les douaniers et de frauder presque toujours les droits d'entrée des marchandises européennes.

La mer dans ces parages fourmille de baleines de plusieurs espèces, de requins, d'espadons, morses et autres. On rencontre souvent par là les baleiniers du Havre et de l'Amérique du nord.

Quant à l'entomologie, toutes mes recherches ont été vaines et je n'ai pu rencontrer un seul insecte. Je crois, du reste qu'ils doivent y être fort rares.

Au dessus des montagnes planent presque toujours des vautours de plusieurs espèces, le petit aigle brun de Buffon et des condors énormes, qui font leur proie des oiseaux de mer, des veaux marins, des baleines qui s'échouent quelquefois sur la côte et des bestiaux morts dans le pays. Il existe au musée royal de Paris un condor, mais il est loin d'avoir la taille de ceux que l'on voit journallement en Amérique. Ces terribles oiseaux, doués d'une force extraordinaire, attaquent quelquefois l'homme même et ne sont pas toujours les vaincus. J'en ai vu plusieurs dont l'envergure dépassait 11 pieds et ils n'étaient pas des plus grands.

A trois lieues de Cobija, existe une excellente mine de cuivre, très abondante et rapportant jusqu'à 75 pour cent. Depuis un an seulement un établissement venait d'être établi sur la côte pour la fonte du minerais; cent hommes y travaillaient

lors de notre arrivée , presque tous indiens. Il y avait cependant aussi quelques européens parmi lesquels se trouvaient deux Français. L'eau douce leur est fournie par l'établissement ; quatre bouteilles par jour pour leur cuisine et le reste. Les Indiens , quoique l'eau soit déjà bien saumâtre , comme je l'ai dit , ajoutent encore un tiers d'eau de mer à leur ration.

Cette mine vient d'être abandonnée malgré la bonté du minerais. Le manque total de bois dans le pays occasionnait des frais qui pouvaient à peine couvrir les deux tiers de ceux occasionnés par les ouvriers et l'exportation du minerais de la mine à l'établissement. Le charbon de terre employé arrivait de la Conception , mais quoique d'une nature excellente , il contenait en lui-même des matières ou gazes inflammables qui se dégageaient par l'exportation et occasionnaient souvent de grands accidens pendant les traversées. Plusieurs fois déjà les bâtimens qui en étaient chargés avaient été sur le point de brûler en mer.

Les villes les plus voisines de Cobija, situées dans l'intérieur sont *Chouquisaca* et *Potosi*; elles sont à quatre-vingt lieues et sont cependant les seules avec lesquelles le commerce soit suivi. Le chemin est un désert affreux de sable fin et brûlant au milieu de montagnes arides qui font partie des Cordillères ou qui vont s'y joindre. Les courriers cependant font ce trajet dans douze jours et quelquefois moins. Le transport des marchandises se fait à dos de mules , d'ânes et de chevaux quelquefois , mais ces derniers ne supportent pas

aussi bien la fatigue. Une partie de ces animaux porte les marchandises , l'autre est chargée de vivres et d'eau pour eux et les conducteurs. On voit souvent arriver à Cobija des centaines de mûles , venant de Potossi , et chargées de lingots d'or et d'argent , provenant des mines abondantes de ce pays. Trois ou quatre hommes , quelquefois moins suffisent pour conduire au milieu du désert ces immenses trésors. On ne cite qu'un seul exemple de vol fait dans le pays , chose étrange quand il semble y avoir là tant de moyens , tant de facilités , pour se procurer tout-à-coup une fortune colossale.

Malheureusement ce vol fut commis par des aventuriers français. Les voleurs ont été découverts et les lingots , enfouis dans le sable , retrouvés totalement à de longs intervalles de temps.

La réputation des Français a un peu souffert dans le pays de cet acte inoui jusqu'alors , mais toutefois les négocians ne prennent pas des mesures plus sévères et continuent à faire voyager leurs trésors comme autrefois. La plupart de ces lingots d'or sont expédiés pour l'Angleterre et très peu pour la France. Depuis quelque temps cependant , il paraît que nous partageons avec les Anglais le minerais extrait des mines de Potossi.

On trouve à Arica , Copija , Titiqué , Islay et tout le long de la côte enfin des Indiens de sang pur , qui bien que vivans quelquefois près des villes et avec les Européens ne veulent nullement en prendre les usages,

Ils sont en général petits , mais forts , la poi-

trine et les épaules très larges , les membres gros et bien musclés. Il est unique de voir la ressemblance qui existe entre les habitans d'une même horde , composée quelquefois d'un grand nombre d'individus. Je crois même qu'il serait assez difficile de les reconnaître. Les femmes en général sont laides et sales et jouissent de la plus grande liberté. On ne leur connaît aucune religion dans le pays ; ils n'ont du moins aucun signe extérieur qui le prouve , et le soleil , leur ancien Dieu , n'a plus d'autels sur la côte.

Quant à cette ressemblance vraiment étonnante dont j'ai parlé plus haut , j'en eus l'explication en visitant les mines de cuivre de Cobija , et quelques cahutes indiennes situées sur le bord de la mer. Je sus là , qu'il était permis chez eux au fils d'épouser sa sœur , au fils d'épouser sa mère , à la fille d'épouser son père. M. Carron , français et directeur de la mine , voulut lui-même nous conduire à une misérable cahute de Bambous , dans laquelle vivait un Indien d'une soixantaine d'années. Cet homme était fort encore et bien portant. Il y avait près de la porte une jeune fille de 14 ans , que ce vieillard avait eu de sa mère et qui dans le moment même était enceinte de son père. Il nous raconta tous ces détails lui-même et s'étonnait du dégoût qu'il nous inspirait.

« Voici la construction de leurs cahutes : Elles sont ordinairement sur le bord de la mer , abritées par des rochers , parfois dans le creux des rochers même , quelques côtes de baleines , blanchies par la mer ou des roseaux plantés en terre forment les

murs. Le tout est recouvert de peaux de loups marins qui infectent le plus souvent. La plus grande de ces cabanes n'a pas plus de 8 pieds carrés sur 6 d'élévation. Dans une de ces cahutes , j'ai vu , chose incroyable , onze individus des deux sexes endormis et couchés les uns sur les autres comme des chiens dans un chenil.

Leur principale nourriture est le poisson qui est excessivement abondant sur la côte , et qu'ils vont pécher sur les balses que j'ai décrit plus haut. Ils ne mangent jamais de pain qu'ils connaissent à peine , mais quelquefois des haricots qu'ils se procurent dans les petits ports où un membre de la horde se rend quelquefois pour les besoins de tous. Ils sont à peine vêtus et très taciturnes , surtout avec les étrangers qu'ils ont l'air ne pas aimer. Ils habitent rarement long-temps le même endroit. Ils changent suivant les saisons , la quantité de poissons qu'ils prennent , et surtout par le plaisir seul de changer.

Deux choses principales et particulières à eux seulement , forment encore la base de leur nourriture.

Ce sont la *youtpa* et la *coja*.

La *coja* est la feuille d'un arbuste de l'intérieur que je n'ai pu voir, ni désigner. Cette feuille prise en infusion comme le thé est , dit-on , excellente pour les maux d'estomac.

La *youtpa* est un gâteau fait avec la cendre d'un arbre particulier de l'intérieur que je n'ai pu voir, et dont je n'ai pu même savoir le nom indien , du sucre et de la gomme. Ces gâteaux de forme ovale

sont séchés au soleil et ne manquent jamais dans les cahutes indiennes.

Je ne puis apprécier assez savamment toutes les qualités de la youpta et de la coja pour vous en instruire ici, messieurs. Ce qu'il y a de bien positif, c'est que les Indiens entreprennent de longs voyages de trois, quatre jours et plus au milieu des déserts de sables brûlans sans autre provion que quelques gâteaux de youpta et quelques poignées de feuilles de coja.

Lorsqu'ils sont tourmentés par la soif, ils mâchent une pincée de coja et leur soif est étanchée. Quant à la faim, ils ne ressentent nullement tant qu'ils peuvent mettre dans la bouche un morceau de youpta qu'ils y laissent fondre, comme les chi-queurs gardent le tabac sans le mâcher.

Le résultat produit par ces feuilles est trop public, trop connu, trop souvent employé et depuis trop long-temps surtout pour que ce soit du charlatanisme. Un Indien qui n'a vécu que de youpta et de coja pendant quatre jours entiers, n'a pas perdu de ses forces et porte les mêmes fardeaux qu'il portait précédemment.

J'aurais bien voulu pouvoir connaître les arbres ou arbustes qui produisent ces feuilles ; mais au dire même des Indiens, ils ne viennent que tout-à-fait dans l'intérieur à une grande distance et ne viennent même que là.

J'ai cru vous faire plaisir, messieurs, en vous mettant sous vos yeux un gâteau de youpta, rapporté par moi du pays même, ainsi que quelques feuilles de coja, avec lesquelles, messieurs les

médecins, nos collègues, pourront essayer quelques expériences et peut-être obtenir d'heureux résultats.

Ici finissent les remarques faites sur Cobija. Dans une autre séance, messieurs, je vous ferai part de quelques autres observations sur des ports de la mer presqu'aussi peu connus.

ARICA.

On compte de quatre-vingt à quatre-vingt-cinq lieues de Cobija à Arica. Ce trajet se fait très promptement, parce que pendant toute l'année les vents conservent une direction constante du nord au sud. On conçoit bien aisément alors que le retour par mer d'Arica à Cobija est très long et quelquefois difficile...

Arica appartient au Pérou. Situé sur la côte, cette petite ville, un peu moins affreuse que Cobija, a du moins quelque verdure. Une longue zone longitudinale, suivant le contour de la côte est assez bien cultivée; puis des plaines et des montagnes de sahle sec et aride s'étendent aux environs. Dans le terrain cultivé, on peut se procurer des légumes de toute espèce; mais extrêmement chers. On y trouve aussi des cannes à sucre et le cotonnier arbre (*gossipium arboreum*). D'après les notions données par les naturalistes sur ce cotonnier, je croyais réellement que le nom d'arbre qu'on lui donnait était trop pompeux pour lui, puisque d'après eux, sa hauteur n'ex-

cédait pas celle de nos lilas d'Europe. Je me suis facilement convaincu du contraire. Le cotonnier de Cobija est de la hauteur et de la grosseur de nos tilleuls de France. Son fruit beaucoup plus doux et beaucoup plus gros que celui du cotonnier plante (*gossypium herbaceum*) offrirait, je crois, pour le commerce de plus grands avantages.

J'ai cru que l'erreur commise par les naturalistes pouvait provenir de ce qu'ils avaient confondu le cotonnier d'Arica avec le *gossypium religiosum*, qui, effectivement, n'est qu'un frêle arbuste.

Quoiqu'il en soit, les habitans de Cobija ne récoltent pas les fruits du cotonnier et les flocons épanouis tombent et pourrissent sous les arbres.

Après un désert de sable de deux lieues environ entouré de montagnes de la plus affreuse stérilité, s'étend une vaste plaine dont la riche verdure contraste d'une manière agréable avec le sol brûlé qui l'entoure.

Là sont établies des maisons de campagne, de belles plantations d'oliviers, de citronniers, d'orangers. Là du moins sont des troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas. Mais les habitans ne connaissent nullement la culture de la terre; car cet endroit pourrait fournir du grain en abondance.

Une petite rivière, qui le plus souvent n'est qu'un bien humble ruisseau, traverse la plaine et vient se perdre dans la mer dans la ville même d'Arica. Ces eaux descendent d'une haute chaîne de montagnes qui fait, je crois, partie des Cor-

dillières , et qui sont constamment couvertes de neige.

Il se passe souvent plusieurs années desuite sans qu'on aperçoive la rivière , et alors toute la plaine souffre de cette horrible sécheresse. Puis quand la fonte des neiges est abondante dans l'intérieur , elle se fraie un nouveau lit dans la plaine et reprend son cours.

Ce jour là est un grand jour de fête pour les habitans d'Arica , et fournit aux étrangers un spectacle vraiment curieux.

Rien de plus original , en effet , que de voir toute une population endimanchée faire quatre à cinq lieues au milieu des sable brûlans pour voir arriver une rivière , comme nous , nous allons voir arriver un prince de la famille royale.

Encore , peut-être , sont-ils en cela beaucoup plus sages que nous , car l'arrivée de la rivière chez eux , leur assure pour l'année une récolte certaine et abondante , tandis que la présence inaccoutumée d'un prince dans nos villes est un impôt de plus imposé au peuple ; car la rivière arrive et voyage seule et sans frais , tandis qu'il n'en est pas de même des princes.

Il est vrai de dire que quelquefois la fonte des neiges , continuant plus long-temps que de coutume , alors la rivière s'agrandit , s'étend , inonde la plaine , se répand dans Arica même , entraîne les frêles maisons de roseaux et de boue , et laisse en se retirant des bourbiers infects dans tous les environs , ce qui occasionne des fièvres presque impossibles à guérir , quand on ne quitte pas le pays.

On conçoit aisément que ces eaux stagnantes, toujours chauffées par un soleil ardent, doivent exhaler des miasmes putrides qui doivent influer sur la santé des habitans.

La rade est ouverte, mais le mouillage en est bon. La mer cependant est presque constamment houleuse sur la côte et se brise sur des rochers qui ne s'aperçoivent qu'à marée basse. Il y a près de la ville un petit débarcadère en bois pour faciliter le transport des marchandises.

Au milieu des brisans est une très petite île de sable et de rochers, d'un abord difficile, sur laquelle viennent dormir les veaux marins. Cette île produit en abondance une grande quantité d'une coquille de la famille des vis, et qui, dit-on, lui est particulière.

Derrière une vaste montagne qui domine Arica est une plaine de sable de la même nature que celui des environs, mais très curieuse en ceci qu'elle renferme un grand nombre de tombeaux des anciens Indiens. Depuis plusieurs années on y fait chaque jour des fouilles qui presque jamais ne sont infructueuses. On y trouve des momies assez bien conservées, des vases de terre, des vases en bois et quelques fétiches en or ou en argent.

Ceux en or sont creux le plus souvent, et ceux en argent, massifs, ce qui prouverait assez que, même dans ce temps-là, l'or chez les Incas avait une valeur beaucoup plus considérable que celle de l'argent. Ce n'est pas cependant ce qu'on trouve dans les relations des voyageurs du temps, qui prétendent, au contraire, que les naturels de l'A-

mérique ne faisaient entre ces métaux aucune distinction , et ne servaient que comme ornement.

Non loin de la côte , entre Arica et Gobija , se trouve une montagne d'une nature toute particulière. C'est la seule de ce genre connue dans le nouveau monde , et les opinions des naturalistes ne sont nullement d'accord sur sa nature.

C'est un immense cône tronqué , d'une pente assez rapide du côté de la mer , et environné de sable stérile à une très grande distance. La montagne seule est formée d'une espèce de terre blanchâtre , compacte , grasse et d'une odeur fétide presqu'insupportable.'

On ignore encore si c'est de la terre ou de la fiente d'oiseaux , dont le nombre est presque au dessus de toute pensée humaine , dans ce pays.

Du reste , ce qui a donné lieu à cette dernière assertion , c'est que de temps à autre , on rencontre des couches horizontales de plumes d'oiseaux de près d'un pouce d'épaisseur.

Ayant étudié pendant quelque temps en Bretagne , les antiquités nombreuses qu'on y rencontre partout , je sais que près des Dolmen , des Menhir , des Tumulus ; et de presque tous les anciens monumens druidiques , en un mot , on rencontre fréquemment des puits d'une profondeur extraordinaire et remplis de la cendre qui résultait des nombreux sacrifices qu'on faisait dans les environs , cendre sacrée , qui devait être enfouie et cachée à tous les yeux.

Et plusieurs propriétaires se servent actuellement de cette cendre pour l'engrais de leurs pro-

priétés et en retirent des résultats fort avantageux.

Or , cette terre du nouveau monde , est ainsi que notre marne d'Europe , employée aussi à l'engrais de la terre , parce qu'elle lui conserve long-temps son humidité productrice.

Ne serait-ce pas aussi le résultat des sacrifices des Incas , sacrifices nombreux , comme on le sait , et beaux d'une magnificence pleine d'horreur. On peut objecter à cela qu'en admettant ce que je viens d'avancer , peut-être un peu légèrement , on trouverait ailleurs d'autres traces semblables.

Mais le nouveau monde est-il donc connu. La partie explorée par les voyageurs est comme le tiers de la Provence à la France entière.

Et jamais personne n'a mis le pied encore dans ces terres vierges , et qui sait si jamais personne y parviendra.

Les cruautés des Espagnols , les auto-dafé du quinzième siècle sur ces rives si belles ont jeté dans le cœur des naturels , une horreur profonde qui s'est perpétuée de génération en génération , et qui ne pent diminuer sous le régime tout monacal qui gouverne les diverses provinces des mers du sud.

Impossible actuellement de pénétrer dans l'intérieur... ou si l'on y parvient , l'on n'en revient plus.

Ils savent , ces malheureux , les maux que leur ont causés les trésors qu'ils possédaient et ils ne veulent pas qu'un voyageur vienne dire aux peuples civilisés de l'Europe...

Là encore , il y a beaucoup d'or. Ils ne le veu-

lent pas, parce qu'on leur arracherait et richesse et patrie, parce qu'on viendrait peut-être au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde brûler leurs temples, leur arracher leurs femmes ou leur voler leur liberté.

Aussi ne connaissons-nous qu'une lisière bien étroite de ce pays si beau de tout ce que la nature peut produire, si riche en histoire naturelle, si fécond en prodiges physiques, et surtout si neuf enceore de civilisation.

Le gouvernement Péruvien s'est réservé le monopole de cette terre dont j'ai parlé plus haut.

Ce commerce ne peut-être fait que par les bâtimens du pays, sans que les étrangers puissent y participer en rien.

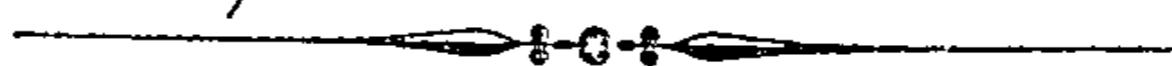
Les Péruviens nomment cette terre *Guano* et les bâtimens qui en font le commerce prennent alors le nom de Guaneros.

Ils répandent au loin une odeur infecte et sont presque toujours mal équipés et mal tenus,

D'où est venu dans le pays ce dicton populaire en parlant d'un bâtiment mal tenu.

--- C'est un Guanero.

Ici, messieurs, finissent mes notes sur Arica et ses environs. Plus tard, je vous donnerai sur un autre port de la même côte les observations que j'aurai pu prendre.



LITTÉRATURE FRANÇAISE.

LE MALÉFICE.

Ego non credulus illis.

VIRGILE.

.... Allons , calmez-vous mamie ! fit la vieille d'une voix piteuse ; calmez-vous, mon enfant. Vous allez casser ma table , mes chaises.... Ça vous fera mal!-- Oh ! voyez , misé⁽¹⁾ Babé ! si ce n'était pas pour un Dieu , je crois que je l'aurais défiguré... et elle secouait avec force un siège vermoulu victime innocente de sa colère.... Me dire qu'il va dans son pays chercher les pièces nécessaires , et je le surprends qui en embrasse une autre !... Et puis se figurer qu'il y a trois mois que ce train là dure ! car j'ai tout su : le fourbe ! il se jouait de moi , il me faisait mille protestations , serment sur serment ; il mettait tout en œuvre pour me séduire.... Lorque enfin attendrie , entraînée , vaincue , je lui sacrifie tout , il m'abandonne.... il vient même insulter à mon malheur par un ironique adieu !... Et vous voulez que je le prenne de sang froid ! vous voulez que je me laisse ainsi baffquer par un être infâme. Déjà il s'est vanté quelque part de

(1) Terme d'appellation vulgaire qui s'adresse aux personnes du sexe , déjà d'un certain âge ; qu'elles soient mariées ou non. *Babé* pour Elisabeth. *Lali* pour Eulalie.

m'avoir amusée , et je le laisserais jouir tranquillement de son ignoble triomphe ? Ah ! non , non ! dussé-je y périr ! j'ai bien assez fait de ne pas le déchirer moi-même sur le coup.... mais vous , bonne misé Babé , vous me vengerez , n'est-ce pas ? Vous me ferez quelque maléfice qui purgera la terre d'un monstre.... et vite , sans délai , à présent même ; justement aujourd'hui la lune est nouvelle ainsi dépêchons.

-- Mais je ne suis pas une fée , dit la vieille d'un ton trâinard ; je ne puis pas dire de la part de ma baguette....

-- Qu'alliez-vous chanter là ? vous seriez vraiment une jolie fée !... voyez ! faisons tôt : voilà de l'argent.... Oh ! je suis sur les épines !

-- Sainte vierge ! un peu de patience , ma chère Lali. Attendez.... elle pose l'index sur son front ridé et ajoute ensuite à voix basse , en regardant autour d'elle , -- Nous lui ferons les treize lunes et dans treize jours.... vous comprenez ! Mais il me faut une marmite neuve , un mou de veau , treize épingle s , de l'eau prise à la fontaine voisine : le reste je l'ai ici.

-- Bon ! j'y cours.

En dix minutes Lali revient... On réveille le feu mourant de l'être : la marmite neuve est appendue à la noire cremaillère ; l'on y verse l'eau pure de la fontaine susdite. La flamme activée par le souffle pressé de l'impatiente Lali ne tarde pas à chauffer le vase d'argile : le calorique se propage rapidement ; les gaz se dégagent en vapeur légère , et le liquide prélude à ses fureurs accoutumées par un bruissement sourd.

Alors la vicille dit à la jeune fille de prendre le le mou de veau , et de le picoter avec les treize épingle s , tout en récitant *un pater* et *un ave*. Elle cependant , debout ou plutôt courbée devant le foyer , grommelait , grommelait... bref , elle cracha trois fois dans la marmite et à chaque fois elle fit le signe de croix , la dévote sorcière ! Elle prit ensuite le mou picoté des mains de Lali , lui fit treize autres piqûres , et grommelant de nouveau elle le plongea avec les épingle s dans l'eau bouillante.

L'implacable Lali suivait muette , attentive et secrètement joyeuse , les moindres mouvements de la maléfici ère . Elle ordinairement si délicate , si coquette , si pimpante , elle était indifférente à tout ce que ce réduit de la misère avait de sale et de dégoûtant. Elle avait bravé les exhalaisons malsaines d'une ruelle obscure , que lui faisait l'aspect désagréable de ce triste asile de l'indigence ? Que dis-je ? ce lieu était devenu pour elle un paradis du moment qu'elle avait cru y trouver de quoi assouvir sa soif de vengeance.

--Voyez ! voyez ! que c'est joli , crio la vicille avec un affreux ricanement. Comme ça bout vite... ah ! ah ! monsieur le trompeur de filles , vous y voilà : vous croyiez que la pauvre créature serait trop honorée de vos outrages ; mais , dieu merci ! nous avons du cœur , nous vous apprendrons qu'on ne nous humilie pas impunément. Aussi bouillante est l'eau qui gronde dans ce vase , aussi brûlante est la fièvre dont tu vas être pincé , fripon ! et sainte vierge ! il faudrait être plus dur que le fer pour résister à un feu si dévorant ,

-- Bien sûr au moins ? murmura la jeune assistante.

Tiens ! sûr ! est-ce que *misé Babé* a jamais trompé les gens ?.... A présent vous n'avez plus qu'à dire treize *pater* et treize *ave* avant de vous mettre au lit , et quand minuit sonnera....

-- Ce n'est donc pas fini ?

-- Oh ! non , il faut que je laisse bouillir jusqu'à minuit : car autrement tout serait inutile. A minuit je n'aurai qu'à dépendre la marmite , dire dessus quelques paroles , mettre dedans une feuille d'absinthe avec des poils de loup.... et c'est fait.

-- Alors je vous quitte , il se fait tard ! bonsoir *misé Babé*.

-- Bonne nuit mamour et prenez garde à l'esca-lier rompu.

- L'aimable petite , dit-elle en se retournant , les yeux attachés sur une pièce d'argent qui brillait sur la table ; le bon Dieu ait pitié de ses chagrins : car vraiment , si jeûne ! c'est dommage !...

Cependant la jeune fille , satisfaite d'avoir assuré sa vengeance , gagne sa demeure d'un pas rapide. Quoique moins vive , son émotion est loin d'être calmée : haletante , les joues rouges , les yeux enflammés , elle pressent les d'où vient ? les pourquoi ? dont on va l'assaillir , et comme à dix-huit ans on n'est plus assez naïve pour dire certaines vérités , elle prépare quelque ingénieux mensonge pour donner le change à ses bons parens... Et en effet les bons parens s'y laissèrent prendre ; et la fillette garda son secret.

Mais ce n'est pas peu de chose qu'un secret qui

intéresse le cœur. Confident importun, il se dresse sans cesse devant vous, il vous enlace, vous taquine, comme pour vous punir de votre silence discret. Notre héroïne l'éprouva : languissamment étendue sur sa couche virginal, elle revit la maléficière avec ses yeux creux, son visage ridé, sa physionomie semi-diabolique et son affreux ricanement : elle en eut peur... elle se détourna... la vicille posait encore devant elle ; mais elle opérait, elle maudissait un perfide, elle le vouait à la mort... Lali s'accoutuma à ces traits étranges... puis surgit l'image de Victor suppliant... arrière ingrat ! j'ai juré de t'oublier. L'illusion s'effaçait pour apparaître plus éclatante à la jeune fille quand ses yeux appesantis céderent au sommeil... Ce fut alors tout un drame incohérent dans son imagination vagabonde : tantôt sympathie, tantôt haine, puis des prières, des reproches, des menaces, du sang, la mort... des regrets, de la joie, des pleurs, tout cela se mêla, se croisa, se confondit et bouleversa étrangement la trop impressionnable songeuse.

Le lendemain elle était pâle, fatiguée, mélancolique. On ne hait pas subitement quand on a beaucoup aimé... Bien qu'elle eût vu Victor folâtrer avec une autre fillette et même l'embrasser, un je ne sais quoi lui faisait presque regretter la démarche de la veille. Si le maléfice réussissait !... Eh bien ! qu'importe après tout ? il a bien eu le courage de tuer sa réputation à elle... pourtant... Ainsi, en proie aux sentiments les plus opposés, elle traîna une journée pénible, suivie d'une autre non moins fatigante.

Douze jours passèrent de la sorte dans les plus tristes angoisses. Une de ses compagnes qui n'attribuait son inquiétude qu'à la crainte exagérée d'avoir perdu l'amour de Victor, lui insinua pour la consoler que peut-être son amant lui était toujours fidèle... Qui sait si la personne avec qui tu l'as vu n'était pas un parent résidant depuis peu dans la ville ? D'ailleurs celle qui t'a donné tous ces renseignemens est-elle bien vérifique ? Tu me permettras d'en douter...

--- Mon Dieu ! mon Dieu ! si tu disais vrai !...

--- Espérons-le Lali ! espérons-le ma chère !

--- Cruelle espérance ! tu me fais trembler... et son regard suppliant se levait vers le ciel... --- Mais qu'as-tu Lali ? explique-toi !... Elle avait joint les mains et restait immobile.

--- Lali, mamie, réponds-moi ! aurais-tu quelque secret ? Pourquoi m'en faire un mystère ? Allons ! je le vois , tu as quelque chose sur le cœur qui t'étouffe. Parle , ma chère ! épanche ton cœur dans le mien : moi aussi je sais pleurer : je pleurerai avec toi.

Lali embrasse , en pleurant , sa généreuse amie ; puis quand ses larmes ont bien coulé , elle confesse sa trop facile tendresse , sa jalousie , sa colère , sa fureur de se voir abandonnée , et la vengeance qu'elle a voulu tirer du coupable. --- Conçois-tu maintenant mes terreurs ? si comme tu le dis (et je te crois) , si Victor est innocent , qu'ai-je fait ? malheureuse ! Je suis peut-être cause de sa mort... nous voici vers la fin du treizième jour... Bon Dieu ! bonne mère ! ayez pitié de moi ! s'il en est temps encore sauvez-le !

A peine elle achevait, un léger coup est frappé à la porte qui lentement tourne sur ses gonds. Scudain Lali jette un cri perçant, indéfinissable et tombe évanouie dans les bras de la personne qui entre... c'était son Victor... son Victor toujours fidèle, et qui plus est sain et gaillard.

Apparemment que le compère était plus dur que le fer, pour parler comme la maléficière, vu que son individu physique n'avait pas éprouvé la moindre altération durant les treize jours d'anathème :

Ou peut-être aussi que le maléfice était chimère bien plus effrayante que réellement nuisible.

Entre ces deux versions c'est au bon sens à prononcer.

PAR M. DOZOUL,
membre de cette Société des Sciences:

UN AMI COMME IL S'EN TROUV

Je déteste à l'égal des portes de Pluton,
L'hypocrite qui parle autrement qu'il ne pense.
HOMÈRE.

..... Mollement étendu sur une ottomane, M. Laville écoutait avec indifférence l'aventure d'Alfred. Que lui importait qu'on eût escroqué deux cents francs au trop confiant jeune homme ? ce n'était pas à lui !... Alfred, prenant son silence pour de l'attention, continua, en achevant d'arranger sa cravate devant une Psyché :

-- Je vous le demande, M. Laville, n'est-ce pas affreux de trahir si indignement la confiance d'un ex-condisciple ? -- Vous avez raison, Alfred ; à mon avis il n'y a rien de pire. -- Si encore je lui avais donné sujet de douter de la franchise de mes sentimens !... Mais je le sens aujourd'hui plus que jamais, les vrais amis sont rares ! Heureux ceux qui, comme moi, peuvent rencontrer pour ami un M. Laville !... Oui, mon cher Mentor, poursuivit Alfred en s'asseyant près du cauteleux célibataire ; oui, bien peu vous ressemblent, et en dépit de votre petit air boudeur, je vous dirai que je n'ai trouvé qu'en vous cette généreuse bienveillance, cette modestie digne compagne du mérite, cette belle abnégation d'amour-propre que vous possédez à un si haut degré,

-- Mon bon ami ! dit M. Laville avec un ton de candeur admirable, vous me jugez trop favorablement. Laissons des éloges qui vous seraient bien

mieux acquis , mais que je ne vous donnerai pas pour vous punir de votre compliment exagéré... Eh! comment vont les affaires du cœur ? -- Mais assez bien ! La charmante Louise est toujours douce , toujours bonne et tendre pour son Alfred. Ses parents ne cessent de me témoigner de l'intérêt : cependant j'ai cru remarquer quelque peu de froideur ; et cela m'inquiète , car je ne sache pas avoir rien fait ni rien dit... -- Bah ! vous en êtes surpris ? Le père est à moitié fou , et la mère... Hum ! Elle est encore assez gentille pour son âge ? -- Comment ! M. Laville ! s'écria Alfred en le regardant fixement.

-- Vous ne m'avez pas compris : elle est jalouse des hommages que l'on rend à sa fille. Croyez-moi : si vous voulez réussir , tâchez de gagner ses bonnes grâces. D'ailleurs , je suis très lié avec papa Hyacinthe. À la première occasion je lui parlerai de vous , et j'espère qu'avec moi il ne reculera pas.

— Que de bonté ! excellent ami , recevez d'avance mes bien sincères remerciemens !... A propos ! je joue de bonheur , je crois ! on m'a fait pressentir que je l'emporterai sur mes rivaux. Je ne vous le cache pas ; je tiens beaucoup à obtenir cette place pour donner un agréable démenti à ma famille qui ne me croit bon qu'à dépenser de l'argent. Et puis aussi , quand on est jeune , un uniforme fait toujours plaisir . -- Ah ! tant mieux ! vous ne pouviez me donner une meilleure nouvelle : il me tarde de vous féliciter. Que ce sera bien ! avec votre taille svelte , vos belles formes , vos manières distinguées , l'uniforme vous ira à merveille. Gare aux amantes du beau ! Mais n'est-ce pas l'heure de votre dîner ? Al-

fred! Ne vous gênez point, je vous prie. — Tiens ! c'est vrai : cinq heures déjà : à demain donc !... — À demain ! répète Laville avec un de ces souris équivoques où perce toujours une vague ironie. Alfred n'y prend pas garde, et gagne à la hâte sa demeure, enivré des plus flatteuses espérances.

Après son dîner, qui fut, on le pense bien, délicieux, il se rendit chez M. Hyacinthe, mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, il se sentit une faiblesse subite ; quelque chose de sinistre traversa sa pensée.... Il s'appuya un instant contre le mur. Enfin de sa poitrine oppressée s'échappe un long et pénible soupir ; sa vigueur se réveille : il s'élance vers le bienheureux salon ; il entra.

Point d'étranger ; et cependant on l'accueille avec une froide politesse. Il avait cru entendre une conversation animée ; on ne la renoue point. On ne s'entretient guère que de choses banales pour avoir au moins l'air de ne pas s'ennuyer ; et quand Alfred essaie d'entamer une de ces causeries de famille si pleines de charmes par l'abandon qu'elles amènent, on ne répond que par des monosyllabes. Louise est à l'écart, rouge, embarrassée ; de temps en temps elle porte des regards inquiets sur sa mère, et ne tourne qu'à la dérobée les yeux vers son jeune ami.

Que veut dire tout ceci, pense Alfred étonné ? d'où vient cette étrange conduite ? Au bout de dix minutes, le père sort en saluant sèchement ; la maman le suit, apparemment pour lui faire une confidence et revient de suite. Mais Louise a eu

le temps de dire tout bas à Alfred : Désiez-vous de M. Laville ! -- Comment ! -- Chut ! Voilà maman qui rentre. -- Serait-ce lui la cause ?... Ces mots expirent sur ses lèvres ; mais ils sont compris de la jeune fille qui y répond par une légère inclination de tête et avec un regard mélancolique.

Quelle affirmation accablante !... M. Laville qui s'intéressait si vivement à tout ce qui le touchait !... Louise serait incapable de lui en imposer... peut-être est-elle mal informée... peut-être... Mais son bon cœur cherchait vainement des palliatifs : la cruelle incertitude dominait toujours ses plus belles suppositions. Las enfin de courir de conjecture en conjecture, (car depuis un long moment il ne fait que songer), il prétexte un rendez-vous important, et va se promener sans trop savoir où, désirant et craignant à la fois d'éclaircir un doute inconcevable.

Tandis qu'il marche à pas lents, la tête baissée, on le frappe familièrement sur l'épaule : nous sommes bien triste ce soir, M. Alfred ? -- Eh ! n'ai-je pas raison de l'être ? Quand je croyais... -- Ah ! oui : au fait, je sens que c'est fâcheux, du moins, ce qui doit te consoler, c'est qu'il en a été pour ses pas. -- Que veux-tu dire ? Théodore ! -- Tu ne sais pas ! Je me suis donc mépris sur le sujet de ta tristesse ! -- Laisse là ma tristesse, et dis-moi vite ce que tu sais. -- Eh bien ! le voici : Adolphe a obtenu la place que tu briguais, non pas à cause de son plus de mérite (le pauvre ! l'esprit ne l'étouffe pas !), mais en raison de sa moralité. Un nouveau prétendant a fait sur ta conduite je ne

sais quels rapports si défavorables qu'on a préféré le niaud d'Adolphe. — Et tu ne connais pas le délateur? Son nom? — Attends : on m'a dit M. La... M. Laville. — Merci Théodore! et il serre avec force la main de son ami , merci; il est tard : je te quitte.

Alfred tremblait de tous ses membres : son sang bouillonnait : il fit encore quelques tours de promenade , seul , loin des importuns ; puis il rentra chez lui , mais il ne put fermer l'œil. Une idée poignante l'obsédait : — O misérable! s'écriait-il parfois en froissant avec transport son drap de lit , toi que je regardais comme mon ami le plus cher, le plus dévoué , tu me trahissais , tu osais me noircir ! que t'ai-je fait? malheureux ! trop de bien , n'est-ce pas ? La reconnaissance te pesait ; âme vile ! Mais non ! je n'en voulais pas de ta reconnaissance : je t'aimais ! Que ne me disais-tu j'ambitionne ce poste? Je me retirai ; je sacrifiai mes désirs aux tiens , trop heureux de pouvoir te plaire... Et non seulement tu m'humilie's en me fésant rougir de-toi ; mais tu me déchires , tu me calomnies.... Horreur !!...

Brisé par cette vive secousse , le jeune homme fut obligé de garder le lit : une fièvre violente s'étais allumée dans ses veines ; elle ne s'éteignit qu'après six jours de soins assidus.

Ses connaissances s'empressèrent de le visiter, voire M. Laville , qui vint lui témoigner avec une béate effusion de cœur combien il était sensible à sa fâcheuse indisposition. Il se contenta de lui jeter un merci méprisant. On lui avait confirmé ce que

déjà il savait ; et on lui avait appris , comme corollaire , une infinité de petitesses , d'infâmes , dont son excellent ami l'avait honoré à son insu. Ses yeux alors s'étaient complètement dessillés. En jetant un regard sur le passé ; il n'avait plus trouvé que de l'hypocrisie dans le langage mielleux de cet homme à double face ; il avait vu à nu sa sotte suffisance , sa soif ardente de réputation et d'honneurs , assez mal déguisées sous les dehors équivoques d'une feinte bonhomie. Ces réflexions lui apportèrent de la joie , mais une joie de haine légitime qu'il résumentait dans ces mots : Je le connais !

Avec cette pensée s'apaisa sa colère. L'image de Louise surgit plus belle , plus enivrante dans son imagination ; et renversé dans son fauteuil , il rêvait à la jeune fille... Bientôt , quoiqu'il arrive , il va la revoir , lui renouveler ses sermens , la presser de hâter son bonheur... Mais ses parens... d'où vient leur froideur... Elle me dit , je m'en souviens : Défiez-vous de M. Laville ! Aurait-il là aussi semé ses paroles menteuses ? Malheur à lui s'il a fait couler une larme dans cette maison !

On l'interrompt dans sa rêverie pour lui remettre une lettre dont la suscription lui est bien connue. Il l'ouvre à la hâte et lit ce qui suit :

Cher Alfred , pourquoi me laisses-tu seule sans défense ? On m'entouré , on m'obsède , on veut que je renonce à toi , que je ne t'aime plus... Non , non , jamais ! à toi pour toujours !... Que dis-je ? je m'égare... Mon père et ma mère ont commandé. Que puis-je ? pauvre fille ! me résigner et me taire... On me condamne à épouser Laville... Le

cœur me faillit... Adieu, cher Alfred, adieu.
LOUISE.

Il fut anéanti ! immobile, les yeux fixes sans voir, il semblait lire encore... et il n'entendit pas entrer Théodore qui le contemplait en silence. Tout à coup sa figure se colore, s'anime ; ses yeux étincellent ; il se lève ou plutôt il bondit du fauteuil. Tiens ! te voilà, Théodore ! fort bien ! tu seras mon témoin ! -- Quoi donc ? -- Tu le sauras, viens !... et il l'entraîne avec lui..

Deux heures plus tard, Laville provoqué par le bouillant Alfred, avait payé de son sang ses lâches calomnies..

Atteint d'une blessure grave sans être mortelle, le fourbe put à loisir voir dévoiler toutes ses turpitudes, et dévorer sa rage impuissante en apprenant l'hymen de Louise et d'Alfred.

PAR M. DOZOUL,
Membre de la Société des Sciences, etc.

SAVANTINE.

PAR M. CUREL,

Chef d'institution à Toulon,

Membre de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres
du département du Var.

1^{er} mars 1833.

Le rêve du bonheur est un bonheur réel.

(DE FONTANES.)

Autrefois sous le beau ciel de notre Provence , au milieu des forêts dont notre sol était couvert , vivaient des peuplades aussi sauvages que le pays même. Elles ne savaient que poursuivre les daims et les cerfs , attaquer les bêtes féroces , et faire la guerre à leurs voisins. Le malheureux voyageur que la tempête avait jeté sur ces côtes , le guerrier dont la fortune avait trahi le courage , tombaient sous le couteau sacré d'un druide , et les témoins de ces horribles sacrifices léchaient avec volupté l'autel sanglant du Dieu de la terreur. Nulle part une barbarie plus atroce n'affligeait l'humanité.

Je suppose qu'au milieu d'une de ces nuits religieuses , où nos sauvages ancêtres se réunissaient dans le bois sacré pour écouter les oracles de leurs Dieux , une voix prophétique eût fait entendre ces paroles :

« Peuples qui tremblez devant des Dieux de sang et de boue , une immense révolution s'opérera dans vos croyances , dans vos mœurs , dans vos lois.

« Sur les côtes incultes où vous errez maintenant , s'élèveront des villes populeuses et florissantes. Vos mains qui ne savent manier que l'arc et le javelot , apprendront à conduire la charrue , à tracer des routes , à creuser des canaux. La terre aujourd'hui cachée sous les ronces , se couvrira , fécondée par votre travail , de fleurs , de fruits , de riches moissons , et dans son sein , vous trouverez d'inépuisables trésors.

« La mer qui baigne le pied de vos cabanes , sera sillonnée par d'innombrables vaisseaux qui vous apporteront , en échange de vos productions , les productions des contrées les plus éloignées.

« Le marbre , sous votre habile ciseau , revêtira des formes humaines , et il ajoutera à la magnificence de vos monumens. La toile s'animerà sous vos pinceaux.

« A votre dur croassement succèdera un langage doux comme le gazouillement d'un ruisseau , mélodieux comme le chant du rossignol ; et vibrant sous vos doigts , les cordes de vos lyres rendront des accords capables d'enchanter même les immortels.

« Votre œil mesurera la distance des astres ; il les suivra dans leurs révolutions périodiques ; il saura lire dans le grand livre de la nature ; il percera le secret des lois qui régissent le monde ; et tous les élémens vous seront tributaires.

« Soumis peut-être à de nouveaux besoins , vous goûterez aussi des plaisirs qui vous sont inconnus , plaisirs ineffables , dont la source est dans la vertu , la gloire , le génie »

Qui de nous , se plaçant par la pensée au nombre de ces sauvages ignorans et cruels , eût ajouté foi à ces magnifiques prédictions ? Qui les eût comprises ? Cependant tous ces prodiges se sont opérés. Nous les voyons , nous les touchons , nous en jouissons , et il se trouve encore parmi nous des hommes qui doutent de la puissance de l'esprit humain , qui n'osent espérer une amélioration progressive que le passé justifie , et que nous appelons de tous nos vœux !

Oh , ils sont malheureux ceux qui , ne voyant dans leurs semblables que des êtres vicieux et mal-faisans , accusent jusqu'à leurs bienfaits , et qui , sous les caractères brillans de la civilisation , ne trouvent que les symptômes de la maladie qui gangrène les peuples ; et les fait retomber dans leur première barbarie !

Prophètes du malheur , ils s'écrient que nous sommes arrivés à notre apogée de force et de prospérité ; qu'au delà du présent est un abîme ; et qu'il ne nous reste plus qu'à subir avec résignation , les lois immuables de la fatalité qui ordonne aux grandes nations de décroître , vieillir et se dissoudre.

« Les descendans abrutis de Thémistocle et de Platon , disent-ils , bâtissent leurs misérables cabanes de pêcheur , avec les superbes débris des monumens d'Athènes. Les neveux dégénérés des conquérans du monde , couverts de scapulaires et de haillons , foulent avec indifférence les ruines de la ville éternelle ; et le pâtre en sifflant fait brouter ses chèvres dans les lieux où s'élevaient jadis les capitales des empires les plus florissans. »

Il est vrai , si nous regardons en arrière , nos yeux ne rencontrent que destruction et que néant ; mais aussi si nous ouvrons les fastes des nations qui ne sont plus , nous y lirons écrites en lettres de sang les causes de leur décadence et de toutes leurs catastrophes ; et ces causes , je les vois successivement disparaître du milieu de nous.

Le temps détruit , mais aussi il perfectionne : et si d'une main il a promené la faulx sur les empires , de l'autre , en éclairant la raison des peuples , il a effacé les préjugés et les abus qui avaient préparé leur chute.

L'esclavage , l'abrutissement , la tyrannie , la corruption , et à la tête de ce hideux cortège , la guerre , la guerre détruisant en un jour l'ouvrage de plusieurs siècles , et couvrant le monde de funérailles et de ruines ; tel est le dégoûtant tableau que nous offre l'histoire. C'est toujours le triomphe de la barbarie sur la civilisation , de la violence sur la justice , de la force brutale sur l'intelligence. Or , qui oserait soutenir que ces grandes causes de dissolution exercent encore la même influence sur nous ?

Quel homme oserait dire à un autre homme : « Un palais fut mon berceau , et le hasard t'a fait naître dans une chaumière. Tu n'es plus libre : désormais ma volonté sera ta loi. »

Cependant il n'y a pas un demi-siècle , du haut de son antique donjon , l'insolente féodalité proclamait encore à des serfs tremblans et abrutis , ses ordres souverains ; et dans leurs riches abbayes , au sein des plaisirs et du luxe , de pieux fainéans ,

liés par des vœux d'abstinence et de pauvreté , imposaient au peuple des corvées et des tributs.

Le flambeau de la raison a fait évanouir ces fantômes grandis par l'ignorance et par la peur. Jamais l'homme n'eût à un plus haut degré , le sentiment de sa dignité et de son indépendance. L'intolérance , fille de la superstition et du fanatisme , a honte de montrer sa tête décrépite. La pensée s'affranchit ; et le vice conspué , se déguise , chaque jour éclaire une amélioration sur le naufrage d'un abus ou d'un préjugé.

N'y aurait-il pas de la démence à ne voir dans dans ce rapide progrès , dans cette vie pleine de force et de puissance , qu'une cause de dissolution et de mort.

Il est curieux d'observer la marche à travers les siècles , de cette grande intelligence qui travaille aujourd'hui avec tant de succès à l'émancipation des peuples , parcourant tour-à-tour , sous la figure de l'art , de la philosophie ou de la religion , les diverses régions du globe , comme pour explorer les lieux où plus tard elle devait régner en souveraine , laissant partout des traces ineffaçables de son passage , et le germe de cette auguste morale , par laquelle elle devait un jour régénérer la race humaine.

Quand le temps est arrivé d'opérer le grand-œuvre , elle est venue parmi nous allumer un vaste foyer de lumières. A sa voix , les chaînes féodales se sont rompues ; le vieil édifice social s'est écroulé , et devant son sceptre populaire , les rois de la terre ont incliné leurs fronts. Désormais une bar-

rière insurmontable sépare le passé de l'avenir. Une ère nouvelle, une ère d'intelligence et de liberté s'ouvre devant nous.

In sensés ceux qui, séduits par de funestes illusions, croient pouvoir encore ressouler la civilisation en arrière, et qui pour y parvenir, s'efforcent de jeter la peur dans les esprits timides, en leur faisant voir un avenir gros de tempêtes, et tout couvert de deuil et de désolation.

In sensés ceux qui s'alarment des vaines résistances que les lumières et la liberté éprouvent encore sur divers points de l'Europe, et qui s'épouvantent à la vue des nombreuses armées qui, la pique en ayant, semblent n'attendre qu'un signal pour frapper.

La guerre, le seul abus qui paraisse encore redoutable aujourd'hui, a perdu dans le despotisme, son plus ferme soutien. Elle a subi elle-même l'ascendant de la raison. Humble et timide, elle n'ose plus se montrer aux yeux des peuples que sous la livrée de la paix. Et si dans un moment d'entraînement, elle a tonné devant Anvers, elle se hâte de battre en retraite, sans planter son drapeau, comme honteuse de ce qu'elle a fait.

Ainsi s'affaiblissent insensiblement et se dissipent devant les progrès de la raison éternelle, tous les éléments de trouble et de souffrance. Ainsi s'achèvera sans bouleversement, cette immense révolution qui aura créé une société nouvelle et impérissable, sur les débris politiques des générations passées.

Alors , graces à la régénération des mœurs opérée par l'instruction publique et par la philosophie religieuse , l'égalité nivellera , non les fortunes , mais les droits ; et l'intelligence aujourd'hui bannie de nos lois comme immonde , marchera la première parmi les capacités politiques.

Nos codes ne seront plus des arsenaux monstrueux où la force trouve toujours des armes pour opprimer la faiblesse. La justice sera absolue et non pas relative : son glaive sera brisé ; et la violence ne viendra plus prostituer son nom , ni pervertir les mœurs populaires par l'horrible spectacle de têtes humaines roulant sur le pavé. Devant la raison publique , s'éteindront les passions subversives de la morale , de l'ordre et de la paix.

La religion , cette source sublime de toute perfection , établira parmi les hommes éclairés de nouveaux rapports de bienfaisance. Elle sera pour eux ce qu'elle devrait être pour nous , le plus beau de tous les codes de morale , le complément indispensable de la conscience universelle.

Alors la terre ne sera plus ravagée par le démon de la domination et des conquêtes. Dédaignant une gloire souillée de sang ; le génie s'appliquera exclusivement aux arts qui protègent et qui embellissent la vie ; à l'agriculture , cette nourricière féconde , et aux découvertes qui peuvent ajouter aux richesses et au bonheur de la société.

Et les nations soumises aux mêmes lois , liées par les mêmes principes et les mêmes intérêts , goûteront les fruits d'une paix inaltérable et travailleront de concert à la prospérité commune.

Animée des plus généreux sentimens , étincelante de lumières et de courage , la jeunesse qui nous pousse , voudrait précipiter ce nouvel ordre de choses , impatiente qu'elle est de jouir de ses bienfaits. Mais la civilisation ne suppose pas le temps comme nous : ses heures sont des années , ses jours , des générations.

A nous qui avons acquis l'expérience des événemens et dont le cœur encore chaleureux palpite pour le bonheur des hommes , à nous il appartient de hâter l'émancipation intellectuelle des uns , de modérer l'impétuosité des autres , de donner à tous des leçons et des exemples de philanthropie et de vertu. Pleins de foi dans le progrès , convaincus que les peuples accompliront leurs belles destinées , nous devons réunir nos vœux et nos efforts pour conjurer les orages passagers que les passions pourraient encore soulever au sein de la société ; car la marche de la civilisation sera d'autant plus rapide , qu'elle éprouvera moins de violence et de contrainte. Et plus favorisés que nos pères , avant de descendre dans la tombe , nous aurons vu poindre sur l'horizon du monde , l'aurore d'un heureux avenir.



COUP-D'OEIL PHILOSOPHIQUE
SUR
LES SCIENCES,
L'INDUSTRIE ET LES ARTS (1).

PAR Le Docteur TAXIL,

Membre de plusieurs Sociétés Littéraires et Savantes.

Les Sciences , l'Industrie et les Arts constituent le système vital du monde ; les premières sont à l'intelligence, ce que l'Industrie ou la pratique, est à la matière ; et les Arts, qu'on peut considérer comme les échos de leur amoureuse alliance , doivent continuellement en peindre les effets , par une interprétation fidèle des sympathies et des antipathies humaines ; ils sont la poésie de la vie , leur élévation et leur décadence se mesurent toujours à l'éclat et à l'obscurité de leurs causes ; leurs aberrations signalent un état de malaise , de souffrance , ou une tendance aux progrès ; c'est ainsi que d'une âme abrutie , d'un cœur dépravé ne pourront s'élever que des sentimens bas et vils , et que la folie , que nous considérons comme une maladie , ne doit être aux yeux du philosophe , qu'un dérangement des fonctions intellectuelles déterminé , presqu'e toujours , par des vices inhé-

(1) Lu en séance publique le 23 juin 1833.

rents à nos institutions civiles, politiques, ou religieuses.

Si tout, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, s'unît, se marie, se confond; si l'intelligence donne la main à la matière, et si ces deux puissances règlent, de concert, les élans de leur manière de s'exprimer, il sera aisé de comprendre toute l'importance de leur union et les funestes effets de leur dissociation.

De ce point de vue élevé, considérons maintenant l'état de ces diverses conditions, bases éternnelles du monde social.

Les efforts toujours progressifs de l'entendement humain, les travaux multipliés des savans ont immensément agrandi la sphère des sciences. On se plaint à opposer à l'obscurité du moyen-âge, à l'obscurité de cette période d'*assollement* de l'esprit de l'homme, qu'avait précédé une brillante époque, les lumières vives, éclatantes de nos découvertes scientifiques modernes; tout marche, tout se perfectionne aujourd'hui; les sciences progressent à pas de géants; mais leurs bases sont-elles bien solides? Leurs pas sont-ils bien certains? Le lien encyclopédique, qui les enchaîne, est-il tellement fort qu'il puisse résister à tous les orages? Les sciences, l'industrie et les arts, si propres par leur groupement à l'essor de l'activité sentimentale de l'homme, forment-ils un tout homogène, que rien ne peut détruire?

Les modes qui servent à la manifestation de la vie sont multiples, mais celle-ci est *une*, aussi ses lois d'expression doivent-elles, sans cesse,

s'accorder, se régulariser dans une telle harmonie qu'elles tendent toujours vers l'unité qu'elles représentent. L'oubli de cette coordination n'amènera que divisions, que désordres, tandis que l'heureux accord des actes vitaux renferme, dans son sein inépuisable, les germes de ces sentiments religieux qui élèvent tant l'être social au dessus de la brute, et que dans lui réside la source des lois politiques les plus sages et les plus favorables à la félicité des peuples.

La distance, qui existe entre ce qui est et ce qui devrait être, vous fait pressentir que je chercherais inutilement ces rapports, cette liaison que réclament si instamment l'accomplissement des destinées futures. Abordons cependant le sujet : Deux classes d'hommes se partagent l'exploitation des champs de la science ; l'une très nombreuse, trouvant dans l'application de ses principes les moyens de subvenir à ses besoins, nourrit son intelligence des produits de l'autre, qui beaucoup moins considérable, mais dominée uniquement par l'idée de perfectibilité et désirant imprimer à la science une marche, toujours active, recourt à l'expérience, soumet tout au creuset de l'analyse, entasse des faits sur des faits, qui isolés, dé-sunis ne sont souvent en définitive que des matériaux stériles. Quelques uns de ces derniers savans suivent une autre voie, ils s'élancent dans le dédale de la métaphysique la plus abstraite, comme on le faisait généralement avant la renaissance des lettres, ne s'aident que du raisonnement pour l'explication des faits généraux et n'enfantent

ordinairement que de futiles hypothèses ; on les a comparé à d'antiques hermès qui , placés dans l'embranchement de plusieurs chemins paraîtraient les indiquer tous et n'en indiqueraient aucun. Bacon les assimile à l'alouette, qui s'élève jusqu'aux cieux , d'un vol hardi et redescend sans rien rapporter de sa course ; tandis que celui que guide l'observation est semblable , suivant cet expérimentateur , au faucon , qui s'élève aussi haut , mais revient avec sa proie.

Examinant ici sous leur aspect critique ces deux méthodes, qui se disputent la culture des sciences, nous pourrions établir un parallèle entre la voie expérimentale et celle dite spéculative ; mais la brièveté de cet aperçu s'y oppose. Nous nous bornerons à dire que la dialectique comportant une application soutenue , est propre aux génies contemplateurs et qu'elle mène plutôt à la découverte des théories générales : voyez les beaux travaux des naturalistes de la studieuse Allemagne , qui peut offrir , avec orgueil , en faveur de ses succès dans les points de détail , la poudre , l'imprimerie , la lithographie , etc.

L'expérimentation si vantée au commencement du seizième siècle se nourrissant de faits détachés , fait une ample collection de découvertes scientifiques qui mal liées, mal coordonnées entr'elles l'exposent au grave danger de ne rien fournir d'achevé. Les divisions introduites dans l'étude des sciences, sont favorables sans contredit à l'instruction. Mais une méthode synthétique que guide une sage philosophie s'emparant de tous les produits épars de

l'analyse , ne doit-elle pas les lier , les harmoniser entr'eux pour leur faire atteindre un but identique ; aussi que ces deux classes se rapprochent et s'entendent ; que le physicien philosophe ne dédaigne pas l'expérience ; que les observateurs profonds ne se refusent pas aux résultats possibles des hautes contemplations et de cette concordance de direction , de cette simultanéité de volonté naîtront les succès les plus brillans , les plus avérés.

Après avoir entrevu , en courant , les traces divergentes des adeptes de la science , considérons leur manière de l'envisager : L'histoire naturelle , cet unique foyer de toutes nos connaissances , asservie pendant vingt siècles aux entraves que lui avait imposées le génie d'Aristote , souffrait de son état d'abandon ; ses pas entâchés de faiblesses étaient lents parce qu'ils étaient privés de leurs vrais élémens de force , du concours simultané de toutes les branches ; ce n'est que lorsque la philosophie a daigné nous favoriser de quelques uns de ses regards , qu'apprécient mieux l'analogie qu'ont entr'eux quelques rameaux des sciences naturelles , on les a agglomérés et on a découvert dans leurs heureux rapports certains principes organiques du monde.

La grande attraction *neutonienne* est venue nous éclairer sur le système planétaire , elle nous a démontré comment ces masses aériennes pouvaient rester suspendues sur nos têtes ; mais a-t-on cru qu'il existât entre cette force , qui préside aux mouvemens célestes et celle analogue , qui remue les plus petits atomes de notre planète la moindre

relation ? A-t-on pris la peine d'observer avec soin les résultats de ces ébranlemens partiels , de tous ces frottemens quelques légers qu'ils soient dont l'existence se lie à l'économie harmonique du globe ? Sait-on ce que signifient les mots abstraits, vie , mort...? Non , tout est vu à travers un cercle trop rétréci. La vie , nous dit-on , ne s'applique qu'aux êtres organisés , c'est-à-dire , à ceux qui offrent quelques traces de fonctions animales ou organiques , tous les autres sont relégués impitoyablement parmi les corps bruts et livrés au pouvoir d'une nature , qu'on ose appeler morte. En vain , le géologue interrogeant les minéraux à l'aide d'un acide concentré , voit-il leurs molécules se mouvoir les unes sur les autres et donner lieu à des combinaisons nouvelles ; vainement ces combinaisons , ces aggrégations sont-elles plus aisées à l'aide d'un courant électrique... L'électricité , ce moteur qui , appliqué à l'économie animale , n'engendre que des phénomènes vitaux , ne détermine par son influence sur les corps bruts que des résultats chimiques de cohésion et d'affinité ; cependant ne pourrait-on pas comparer la chimie et la physique dans leurs investigations sur la matière , à la biologie des êtres organisés. Qu'était l'histoire de la vie de l'homme avant les travaux de nos jours sur la structure de son corps ? Offrait-elle autre chose qu'un tableau fantastique , brillant de coloris , mais dont le fond était dépouillé de toute physionomie ; des auteurs distingués avaient bien apporté à son aide les fleurs du langage , les tournoires élégantes et harmonieuses ; mais leur éclat,

leur résonnance ne produisaient qu'un sentiment fugace , qu'un tintement sonore sans expression.

Qu'ont amené jusqu'à ce jour les analyses chimiques faites sur divers points de la zoologie , en l'absence de toute vue biologique ? Rien ou presque rien. Cependant les destinées les plus brillantes n'attendent-elles pas cette chimie , à qui une aurore éclatante présage tant de succès.

Le mot *électricité* est prononcé et soudain l'univers apparaît à travers son prisme prestigieux. Franklin , le profond Franklin , dont le nom est également cher aux sciences , à la philosophie et à la liberté , défie le tonnerre dans la nue , l'oblige de descendre sur la ficelle d'un faible cerf-volant qu'il tient dans ses mains , et le constraint de rentrer dans les entrailles de la terre à dix pas loin de lui , montrant par là toute la puissance de l'homme , qui a le courage de s'élever jusqu'aux conceptions les plus hardies. Qui a suivi les traces périlleuses de ce célèbre physicien ? Qui a consolidé ses brillans travaux ? Qui a cherché à rallier ses découvertes à tout ce qui était connu pour y rattacher ensuite les découvertes ultérieures ? Tous les savans ont poussé des cris d'admiration , à la vue de ces gigantesques efforts , et ce n'est que long-temps après , qu'on s'est avisé d'ouvrir les yeux sur une foule de phénomènes , dont la nature intime nous échappe et dont le jeu mystérieux ne se cache , peut-être , que sous des voiles électriques. La cosmogonie cependant ne reconnaît peut-être pas d'autres règles ? La vie , la mort , tout enfin est soumis peut-être à cette force puissante qu'on

pourrait appeler l'agent indispensable , le flambeau du monde,

La mort..... la mort , que tous les êtres n'envisagent qu'avec horreur , est-elle appréciée à sa philosophique valeur lorsqu'on croit , que toutes nos molécules matérielles rentrent dans l'hypothétique néant , et qu'il ne leur survit qu'un principe immatériel , qu'on appelle *âme*. Le néant , la mort ne sont-ils pas des non sens ? Rien peut-il mourir dans le monde ? Un seul des innombrables atomes qui le composent peut - il lui manquer sans qu'il ne soit menacé d'une dissolution totale ? Les mouvements de décomposition qui s'emparent des cadavres des trois règnes ne sont-ils pas encore des expressions de la vie , dont les formes , dans leurs nombreuses variétés , ont des moyens divers de se manifester ; car , l'exercice des fonctions est toujours subordonné au nombre , à l'essence , à l'arrangement des matériaux ; aussi est-il probable que de ce mélange de cette dissociation de molécules , qui sont restituées à la masse toujours animée de la matière résultent de nouveaux produits et que de cette transmutation perpétuelle , vraie métémpsychose générale , dérive l'existence de l'univers.

La météorologie , cette digne fille de l'électricité nous a-t-elle dévoilé ses secrets dont elle ne cesse d'étaler à nos yeux le spectacle varié. Ici c'est un ciel pur et serein dans lequel se peignent le bonheur et la joie de la nature ; soudain son éclat se transforme , sous l'influence d'une brise légère dont la violence s'accroît graduellement , en

un voile obscur, noir et épais ; les nuages s'acculent, le soleil pâlit où cache son disque radieux, l'éclair brille, la foudre éclate, des torrens de pluie et de grêle inondent nos campagnes et l'homme, au milieu de ces scènes de désolation, l'âme atterrée, contristé, tremblant n'a la force que d'élever ses vœux au ciel et d'implorer la clémence d'un Dieu infini. Sentimens sublimes ! qui élevez sans cesse l'esprit des humains vers cette haute intelligence en qui tout réside, combien votre expression serait plus majestueuse si ces derniers surmontant par leur application à l'étude les obstacles qu'offrent à leur solution les problèmes météorologiques, pouvaient découvrir la nature intime des choses ? Qu'ils comprendraient mieux alors toute l'immensité de ce lien vital, qui coordonne, qui régit tout ! Leur indifférence se changerait en enthousiasme, et la foi s'appuyant sur l'évidence viendrait consoler le sceptique en l'arrachant à l'affreuse incrédulité. La culture des sciences fournirait des sources fécondes de morale et de religion. Oui, en ralliant la morale à la science on comblerait ce large abîme, que le philosophisme destructeur du dernier siècle a si profondément creusé autour de nous ; mais il faudrait que ce ralliement fût réciproque, franchement consenti, qu'il scellât à jamais l'union de la matière à l'intelligence.

Quitterai-je l'électricité, sans dire un mot du *magnétisme animal*, dont le nom seul provoque le sourire des esprits forts et semble vouer au ridicule les travaux des hommes, qui cherchent à en

agrandir le domaine? Il n'est cependant qu'une seule manière rationnelle de nier , c'est celle, qui consiste à repousser comme absurdes , les choses dont une étude profonde n'a pas démontré la réalité. Et pourquoi rejeterions-nous , sans les connaître , parmi les jongleries , les merveilleux résultats du magnétisme , cette somniloquie sympathique , aussi difficile à expliquer au magnétiseur , qu'aux personnes qui l'entourent et dont nous avons nous-mêmes des exemples si frappans ? Pourquoi les nier ? Connaissons-nous mieux les causes du sommeil naturel , de cet état dans lequel l'homme passe plus d'un quart de sa vie. Aussi qu'on multiplie les expériences , qu'une saine physiologie leur serve d'appui. Les découvertes les plus sublimes ont commencé par des tâtonnemens. Tous les faits qu'on délaisse , qu'on néglige , sont autant de matériaux dont on se prive et qui seraient peut-être très utiles aux progrès.

Qui peut méconnaître , dans ces analogies dont tout démontre la liaison , l'utilité de l'alliance de l'étude des corps simples et de celle des corps composés et l'indispensable nécessité du mélange de leurs fonctions biologiques. Que le creuset du chimiste s'associe donc au scalpel de l'anatomie , à la physique , biologie des corps bruts , à la science de la vie de l'homme , à sa morale , à sa religion et que ce vaste faisceau , enlacé dans les contours de l'histoire naturelle générale , forme une large base à une cosmographie exacte. Alors et seulement alors (car il n'est donné qu'à l'aigle de soutenir les regards de l'astre du jour) alors , dis-je ,

pourrons-nous peut-être soulever un coin du voile épais , qui est jeté sur l'admirable harmonie du globe , et arriver par là à des données cosmogoniques qui , se riant des hypothèses et des systèmes , nous éclaireront sur des points encore si vivement contestés de nos jours , malgré les élucubrations de tant de philosophes.

Toutes les tentatives particulières , tous les essais individuels que nous signalons ici dans la marche de l'entendement humain , s'acheminent cependant à leur insu vers un but unique. Les matériaux se rassemblent , se colligent pour s'offrir un jour à une main puissante , qui , les groupant en une masse compacte , les transformera en un foyer resplendissant de lumières. Les Newton , les Napoléon , les Cuvier ne passeront plus alors comme des météores , mais astres bienfaisans , ils ranimeront la nature de leur savante influence , et leurs traces suivies , fécondées , embellies , fortifiées par des auxiliaires utiles deviendront peut-être le pivot d'une théorie immense , qui mettra dans son vrai jour tout ce qui nous entoure.

A cette période des siècles le jour de l'union de l'association aura lui.....

Il est facile de juger , par la nature de nos citations , que ne sortant guère du cadre des études auxquelles notre profession médicale nous a forcé de nous livrer , nos paroles , quoique critiques , laissent elles-mêmes percer tous les vices de l'isolement , et que ne visant pas à l'encyclopédisme , elles ne peuvent démontrer l'enchaînement des connaissances pour leurs progrès ultérieurs. Mais

en exposant plusieurs faits analogues à ceux que je viens de citer , aurais-je eu le bonheur de produire une conviction plus profonde ?

Si l'industrie , vraie expression de l'activité matérielle , marchait toujours avec la science , si elle suivait graduellement ses pas , elle devrait participer aux vices que nous venons de signaler. Mais un spectacle plus pénible vient frapper nos regards : les sciences et l'industrie ne pactisent point entr'elles , un mur d'airain semble séparer leurs adeptes ; on ose même , qui le croirait ? songer encore à une distinction entre les bras et la tête... erreur contemporaine que le temps et l'expérience effacent tous les jours et que nous ne ferons pas ressortir ici. Bornons-nous à jeter un coup d'œil rapide sur l'état présent de l'industrie et démontrons , que cette branche de richesses des nations dépourvue de son appui le plus ferme , la science ; de son soutien le plus solide , les institutions politiques , qui devraient la guider et la diriger , n'offrira qu'une marche diamétralement opposée au bonheur des sociétés humaines.

L'agriculture , cette mère première des peuples , si prodigue de ses bienfaits , malgré nos injustes dédains , est-elle cultivée avec tous les soins qu'elle exige. L'infortuné paysan , qu'on peut considérer comme le prêtre de la terre , non seulement dépourvu de toute instruction , mais rebuté des heureux du siècle , est relégué aux champs où il traîne une vie délaissée et honteuse. Ses connaissances bornées à l'éducation naturelle , qu'il ne peut acquérir que par une expérience que rien n'éclaire ,

sont mêlées d'une foule d'erreurs , de préjugés sans nombre, qui ajoutent à ses maux journaliers, et qui , se propageant de proche en proche , viennent infecter le citadin dans ses demeures aisées , commodes , et gagnent jusqu'aux palais somptueux , splendides , où , l'oisive opulence s'endort au sein des voluptés....

Que sont devenus ces cours de mathématique , de chimie , de physique appliqués aux arts dont un savant de notre époque avait préconisé le besoin ? Pourquoi le lythographe ne connaît-il pas parfaitement les lois des réactifs , qu'il a tous les jours sous sa main ? Pourquoi l'architecte , le maçon ignorent-ils la théorie de leur équerre , de leur compas ? Pourquoi le mécanicien est-il étranger aux principes de la statique ? Pourquoi le peintre , le sculpteur ne puisent-ils pas dans leur initiation à l'histoire générale et particulière des peuples à la configuration pittoresque de toutes les parties du globe , des matériaux à leur imagination enchaînée ? Pourquoi ? c'est qu'on sacrifie tout à l'instruction classique , à l'éducation universitaire , et qu'on néglige les études professionnelles , spéciales , positives si utiles à la classe ouvrière « dont l'ignorance , quelqu'épaisse qu'elle soit , selon M. Emile de Girardin , est une surface « sans consistance , un préjugé en désuétude l'ébranle « en tombant ; une idée nouvelle , qui surgit , l'émeut autant qu'une commotion électrique . »

Comment concevoir une pareille scission entre la science et l'industrie , sur quels motifs plausibles s'étayera-t-on pour la justifier ? La science est-

elle autre chose que la théorie des arts ? Et l'industrie ne représente-t-elle pas la pratique des connaissances scientifiques.

Laissez faire , laissez passer , tel est le cri des Quesnai , des Turgot et de toute la secte des économistes qui supposait que l'intérêt de chacun était toujours en harmonie avec l'intérêt de tous. Mais le monopole est encore debout , mais des lois fiscales viennent obscurcir cette maxime de liberté. D'ailleurs cette liberté , que tout le monde réclame si avidement , et dont l'homme éclairé seul peut jouir avec avantage ; si elle ne prend pour guide la science , n'amènera que des fruits amers. Des exemples trop nombreux viennent à l'appui de notre assertion.

Le jeu par ses chances hasardeuses aggrave encore l'état des spéculateurs. La hausse inattendue des fonds publics nous a montré , à la dernière rentrée des troupes françaises , toute la profondeur de ce gouffre. Beaucoup de banquiers ont vu s'écouler des fortunes , qui leur procuraient aisance et bonheur , et si on nous objectait que ces calamités étaient les conséquences de leurs actes , nous répondrions pourquoi n'instruit-on pas mieux cette classe sur ses intérêts privés ? pourquoi déifie-t-on l'égoïsme ? pourquoi masque-t-on les précipices sous des guirlandes de fleurs.

Nous étions naguère dans les sommités industrielles , si nous abaissons nos regards , nous voyons la misère se disputant des populations entières , qui ont soif de travail et que la faim dévore. Quel spectacle ! quel tableau déchirant pour l'ami de l'hu-

manité, et qu'il serait facile d'y remédier, en rétablissant le terme commun vers lequel convergent naturellement et les moyens de l'expression intellectuelle et ceux qui traduisent l'activité matérielle!

Passons maintenant à l'art de peindre le sentiment, à ce mode de l'activité humaine, qui réunissant, liant les deux autres, est proprement la peinture de la vie passionnée de l'homme. Ici nos forces nous abandonnent et malgré notre peu d'aptitude à juger les monumens des arts, ce n'est qu'avec un sentiment de douleur, que nous considérons une époque aussi pauvre, aussi mesquine que la nôtre ; en vain nous réfugierons-nous vers notre positivisme, d'autres causes président à cette pénurie ; recherchons-les sans fiel, démontrons-les sans passions, car les passions comme des substances corrosives dégradent, détruisent tout ce qu'elles touchent.

La philosophie critique des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles a ébranlé toutes nos croyances ; en disséquant pièce à pièce le monde, elle l'a réduit à la condition de squelette, louragan de 89 a soufflé, tout a cédé à sa violence et ses effets ont retenti jusqu'aux limites de la terre. La littérature de cette époque, revêtue de longs habits de deuil, gardait le plus profond silence ; quelques poésies brûlantes d'un pur patriotisme en reflétaient seulement par intervalles les ardentes couleurs ; l'empire, comme une digue qui s'oppose au torrent, est salué par des cris de joie unanimes ; presque toutes nos bouches littéraires entonnent la louange, et son digné chef, ivre de grandeur,

de gloire et de succès , tombe comme une roche immense qui , après avoir résisté pendant des siècles se détache , roule avec fracas et va s'engloutir dans les abysses de l'Océan.... Tout rentre dans le calme ; les belles-lettres semblent renaître , mais frappées au cœur par un trait empoisonné , elles ne laissent plus exhaler que des cris plaintifs mal articulés ; notre poésie pâle , décolorée se meurt , le divin Lamartine déserte nos terres et va chercher sur des plages lointaines des inspirations plus conformes à ses goûts , à sa sensibilité ; le chantre du peuple , notre immortel Béranger , ne tire de sa lyre que des sons tous empreints de dégoûts , de mécontentement ; le romantisme dans son étonnante hardiesse lutte avec peine contre cette époque de mort ; les cœurs ne vibrent plus ; les douces émotions sont éteintes ; le peintre a quitté ses pinceaux , la palette des David s'est brisée avec le sceptre impérial ; nos Vernet ont senti leur verve se glacer ; l'architecture , la sculpture négligent leurs attributs ; notre tribune aux harangues , qui retentissait , il y a quelques années , des accens d'une fière et noble indépendance , morne maintenant ne laisse plus échapper que des soupirs qui se perdent dans l'espace... Et cependant la société marche toujours... Elle marche , mais ses pas sont vacillans , des tiraillements continuels la déchirent , elle n'a plus confiance en elle-même , elle n'ose espérer car elle sent tout le vide qui la mine , elle sent que tous ses appuis sont brisés , rompus.

Tels sont les faits. Qu'on me cite une seule pro-

duction, un seul monument qui, digne peinture de l'époque, soit marqué au coin du talent. La voix forte et retentissante de Barthélémy a pu s'éteindre de fatigue ou d'inanition ; une influence magique, que je laisse à d'autres le soin de caractériser, a pu engourdir les serpents qui armaient le fouet de sa déité infernale ; mais a-t-on vu son génie se pénétrer d'un bel élan, je ne dirai pas pour nos institutions politiques, car elles sont ce qu'elles peuvent être, mais pour ces sentimens tendres, élevés, généreux comme ceux qu'enfantent les beaux jours.

En nous occupant de littérature, nous ne devons pas négliger ces productions romanesques du siècle qui, tantôt travestissant notre histoire, nous en retracent sans la flatter des croquis ingénieux, et qui d'autres fois fouillant dans les chroniques anciennes, en déchirent quelques lambeaux hideux dont ils s'efforcent de faire ressortir la laideur. Un ton uniforme préside à ces sortes d'ouvrages ; l'attente et la plainte en forment le fond et viennent ajouter au rembruni du tableau de notre mal aise général littéraire. Productions d'aujourd'hui, elles sont oubliées demain, et semblent par leur existence éphémère appeler à grands cris une réforme littéraire complète.

Les faibles lueurs, que projettent encore quelques autres écrivains, ressemblent à des sillons lumineux dont la clarté affaiblie va s'abaissant par degrés.

Oserons-nous accuser de ce silence des beaux-

arts notre insensibilité, notre apathie ? « Mais l'intelligence, a dit M^{me} de Staël, n'est jamais oisive, son activité éternelle toujours enfante, toujours produit ; des siècles sans littérature et sans arts ne peuvent exister, le retentissement des passions se fait toujours entendre. » Et notre époque est assez marquée au coin de la critique, pour qu'on ne puisse se faire illusion sur son compte ; héritière du scepticisme, qui menace depuis trois siècles tout ce qui existe, elle entend gronder l'orage avec défiance et semble marcher en tremblant, vers un but mystérieux, inconnu ; les plus ardents se plaignent, ou portent des coups redoublés à l'édifice chancelant, et la foule consternée se tait, comme l'oiseau qui, sous la feuillée, redoute les efforts de la tempête. Des souvenirs récents nous commandent cette réserve.

C'est à l'union de la science, de l'industrie et des arts qu'est déséré le pouvoir de régénérer le monde; cette trinité seule, admirable reflet de la trinité divine, doit imprimer au globe une régénération si profonde, si large, si étendue, qu'elle semblera nous menacer d'abord d'un bouleversement universel, d'un cataclysme intellectuel, physique et moral. Mais prêtons sans crainte l'oreille à ces accens conciliateurs, rallions-nous sous l'immense bannière de l'humanité ; formons une alliance vraiment sainte, une vaste chaîne, où tous les sentiments sociaux confondus, n'aient qu'une même voix pour se faire entendre, qu'un cœur pour sentir, qu'une intelligence pour comprendre, et

de cette fusion merveilleuse naîtront la morale la plus pure , les doctrines religieuses les plus élevées , la politique la plus franche , la législation la plus juste , le bonheur , la félicité des nations.

P. S. Voir page 583 , ligne 5 , au lieu de : *l'heureux accord des actes vitaux renferme* , etc. , lisez : l'heureux accord des de ces conditions de la vie sociale renferme , etc.

POÈSIE.

A UNE ROSE EFFEUILLÉE TROUVÉE SUR SON PASSAGE.

A MADEMOISELLE DOLORCITA N***.

PAR M. PRADIER,
OFFICIER DE MARINE,
Membre de la Société des Sciences etc. de Toulon

Hodié·mihi , cràs tibi.

Rose, si belle au lever de l'aurore ,
Alors que ton calice était plein de ses pleurs ,
Toi que le papillon aux brillantes couleurs
Cherchait , fuyait et recherchait encore ;
Rose , dont chaque fleur enviait le destin ,
Alors que le zéphir amoureux et volage
Murmurant doucement dans ton tremblant feuillage ,
Accourait t'apporter le baiser du matin ,
Rose!... loin du bosquet tu languis effeuillée ,
L'ombrage épais de la verte feuillée ,
Ne vient plus ranimer tes mourantes couleurs ,
Pour toi l'aurore est désormais sans pleurs ,
Le zéphir sans baisers , le Bosquet sans mystère....
Le papillon , fuyant sur son aile légère ,
A tes soupirs d'amour , répond par un refus .
Ce matin , tu brillais.... chacun te trouvait belle ,
On t'enivra d'encens.... tu crus être immortelle ,
Voici le soir.... et déjà tu n'es plus .

Ah ! peux-tu regretter le futile avantage
De n'avoir pu régner sur l'empire des fleurs ?

Peux-tu pleurer encor ton verdoyant feuillage ;
Tes rameaux épineux , tes brillantes couleurs ,
(Vaines beautés d'un jour , que détruit un orage)?
Oh! non, non!... pauvre fleur !... tu ne vécus qu'un jour :
Mais en plaisirs du moins tu dépensas ta vie ,
Et c'est ton destin que j'envie ;
Car tu vécus et tu mourus d'amour !!!...



NOTRE DAME DE LA GARDE.

BALLADE PROVENÇALE.

PAR M. EDOUARD DE PUYCOURT,

Membre de la Société des Sciences, etc. de Toulon.

Toulon.

Batelier dont le cable file ,
Prends garde ; ta barque fragile
Va heurter un roc à fleur d'eau ;
Prends garde ; une lame bruyante
Pourrait dans cette mer béante
Engloutir ton frêle bateau.

Prends garde , batelier , prends garde ,
Ou recommande ton esquif
A notre Dame de la Garde ,
Qui te sauvera du rescif.

Là haut , dans sa simple chapelle .
Si tu voyais comme ellé est belle ,
Tu tomberais à deux genoux .
Tout le long de son corps chatoient
De grosses perles qui flamboient
Sur des ceintures de bijoux .

Prends garde , batelier , prends garde , etc.

Contre les murs de son église
Se pressent avec leur devise
Des myriades de tableaux ,
Ex votos qu'au saint hermitage
Des marins sauvés du naufrage
Suspendirent près des flambeaux .

Prends garde , batelier , prends garde , etc

Ce houchet ciselé d'ivoire
Que soutient un ruban de moire ,

C'est le jouet d'un bel enfant.
 Un jour de cruelle agonie
 L'enfant repoussé de la vie
 Dans ses langes était mourant.
Prends garde, batelier, prends garde, etc.

De sa petite bouche hâve
 Sa mère secouait la bave ;
 Dans ses bras elle le serrait.
 Elle l'approchait de la flamme ,
 Mais l'enfant allait rendre l'âme.
 — Et la pauvre femme pleurait.
Prends garde, batelier, prends garde, etc.

Tout-à-coup , en pèlerinage ,
 La mère monte à l'ermitage ;
 A Notre Dame elle a recours :
 Pâle , pieds nus et désolée ,
 Elle vient toute échevelée
 Implorer son puissant secours.
Prend garde, batelier, prends garde, etc.

Le lendemain de la prière ,
 L'enfant souriait à sa mère ;
 On ne l'entendait plus crier ;
 Et la pauvre mère joyeuse ,
 d'embrasser sa bouche rieuse.
 Ne pouvait se rassasier.
Prends garde, batelier, prends garde, etc.

Et devant cette belle vierge
 La mère fit brûler un cierge ,
 Puis de l'enfant , à son poignet ,
 Elle mit avec une moire
 Le riche jouet , en mémoire
 Du miracle qu'elle avait fait.

Prends garde, batelier, prends garde, etc.

LES SOUVENIRS.

ÉLÉGIE.

PAR M. ALEXANDRE GOURRIER,

Membre de la Société des Sciences, etc. de Toulon.

Qu'êtes-vous devenu doux printemps de ma vie,
Age heureux où j'aimais pour la première fois ?
Age heureux où mon cœur, de l'aimable Sylvie,
Ivre de volupté, suivait les douces lois !

Le temps qui détruit tout, le temps inexorable,
Du destin pour moi seul, devançant les arrêts,
Vous frappa sans pitié de sa faux redoutable
Et mon cœur, jeune encor, soupira des regrets.

Mon bonheur s'écoula comme une ombre légère
S'évanouit soudain aux rayons du soleil :
Fils de l'enthousiasme, il fut une chimère
Que produit un beau songe et qui fuit au réveil.

Des filles du printemps, reine superbe et fière,
La rose offre à nos yeux l'image du plaisir ;
Comme un éclair brillant, fournissant sa carrière,
Le même instant la voit naître, vivre et mourir.

Telle, je m'en souviens, plus éclatante encore,
L'adorable Sylvie apparut à mes yeux :
Son existence fut celle d'un météore ;
Je la vis, je l'aimai, je reçus ses adieux.

Sous cet ombrage frais où la mélancolie
En longs habits de deuil guide seule mes pas ,
J'ai promené souvent ma douce rêverie ,
Ah ! de mon sort je ne me plaignais pas.

Alors j'étais heureux ; l'objet de ma tendresse
 Y venait avec moi couler d'heureux instans ,
 J'aimais , j'étais aimé , toujours avec ivresse
 Mon âme y respirait la fraîcheur du printemps.

J'y connus le plaisir . j'y savourai la vie ,
 J'y puisai , j'y goûtaï le suprême bonheur....
 J'y trouvai chaque jour ma fidèle Sylvie
 Et son cœur chaque jour y battait sur mon cœur.

.

De ces jours fortunés , de ces jours pleins de charmes ,
 Il ne me reste plus hélas ! qu'un souvenir !...
 O souvenir trop cher tu fais couler mes larmes !...
 Mes beaux jours sont passés pour ne plus revenir.

Ne fuis point cependant : à ma triste pensée
 Sois présent à toute heure , abreuve moi de pleurs !
 Va , j'aime à les répandre et mon âme oppressée
 Ne connaît d'alimens que ses propres douleurs.

Que serais-je sans toi ? que me serait la vie ,
 Si j'oubliais jamais que les plus tendres nœuds
 Unirent mon destin à celui de Sylvie ?
 M'en souvenir encor , n'est-ce pas être heureux ?

Heureux !... oui je le suis. Quand la mort dans sa rage
 Des jours de ma Sylvie éteignit le flambeau ,
 De toutes ses vertus je conservai l'image ,
 Et l'amour dans mon cœur éleva son tombeau.



PAR M. ALEXANDRE GOURRIER.

Je me présente à toi sous des aspects divers ,
Et tu peux aisément, lecteur, me reconnaître:
D'abord enfant du ciel, je le suis des hivers
Et quand l'été revient, soudain je cesse d'être.

Mon plus grand ennemi fut toujours la chaleur ,
Je ne résiste point aux coups qu'elle me porte ;
Mais après , renaissant de ma propre sueur,
Je la tue à mon tour et j'en deviens plus forte.

En ce monde pourtant il est quelques recoins ,
Ou je ne meurs jamais , ou je suis toujours ferme ,
En d'autres lieux je dois à d'égoïstes soins
Le bonheur d'exister au delà de mon terme.

Alors plus d'un mortel me fête et me chérit ,
Dans le palais des grands on me voit sur la table ;
Trop heureux de m'avoir le gourmet me sourit ,
Il trouverait sans moi , le nectar détestable.

Pour moi seule jadis mon nom fut inventé ;
Cependant pour un autre on a vu , dans la France ,
Sans mon consentement ce nom m'être emprunté ,
Sous le prétexte vain de quelque ressemblance :

Cet autre je le peins : il pourra , cher lecteur ,
A moins que tu ne sois dépourvu de cervelle ,
Mettre un terme à ta peine , abréger ta lenteur ,
Et te dire comment en français on m'appelle.

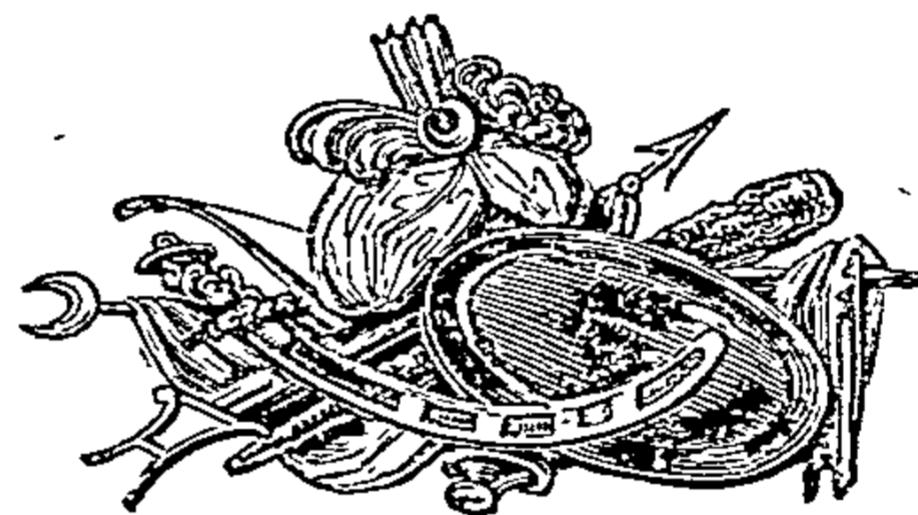
On le trouve partout au village , au hameau ,
Et surtout à la ville , à Paris il abonde ,

(608)

Qu'il soit grand ou petit, qu'il soit mesquin ou beau,
Il est indispensable, il est chez tout le monde.

La coquette ne peut s'en passer un seul jour,
Il reçoit le tribut et du fat et du sage ;
Le bon goût le consulte et la prude à son tour
Mystérieusement lui porte son hommage.

Le mot de l'éénigme est : GLACE.





Des divers Ouvrages dont la Société a reçu l'hommage pendant l'année 1833.

PAR LE COMITÉ DE RÉDACTION.

SCIENCES.

CONSIDÉRATIONS

Sur la nature et le traitement du Choléra-Morbus, suivies d'une instruction sur les préceipes hygiéniques contre cette maladie.

Par le chevalier J. N. L. de Kerckhove dit de Kirckhoff, docteur-médecin, ancien médecin en chef des hôpitaux militaires, etc., etc.

Les annales des nations nous apprennent que les événemens désastreux, que les révolutions sociales ont toujours enfanté de grands hommes. L'histoire de la médecine nous enseigne également qu'au sein des populations ravagées, décimées, détruites par des maladies terribles que la contagion promenait partout, les médecins, s'élevant à la hauteur des circonstances graves où ils se trouvaient, grandirent dans l'opinion de leurs semblables par leur science, la noblesse de leur courage, par leur éclatante humilité.

Le fléau asiatique, qui, après avoir jeté l'épouvante et la désolation parmi les nations du vieux monde, s'est élancé, par des voies inconnues, jusque sur le sol des deux Amériques pour y exercer des ravages plus affreux encore, a vu surgir aussi de toute part des médecins, grands par les vastes connaissances qu'ils ont déployées, plus grands encore par leur dévoûment et par les soins généreux que les jours et les nuits leur virent donner aux malheureux frappés du mal.

L'auteur de l'ouvrage duquel il est question ici, sera sans

doute placé, par la reconnaissance des nombreux malades qu'il a eu le bonheur de soustraire à la fureur du choléra indien, au rang de ces hommes que nul sacrifice, nul danger n'arrêtent quand l'humanité souffrante fait un appel à leur saint ministère.

M. de Kerckhove ne s'est pas contenté de prodiguer des secours multipliés aux cholériques Anvergeois que la confiance et la misère faisaient affluer au tour de lui; notant avec une rare assiduité toutes les circonstances qui accompagnent la naissance et le développement du choléra-morbus, il en recueillit de nombreuses et fort intéressantes observations; et c'est la coordination systématiquement colligée de ces observations qu'il a offerte à la méditation et au jugement du public médical.

Le travail de M. de Kerckhove présente d'abord une préface dans laquelle il expose, avec une grande noblesse de sentiment, les motifs qui lui ont imposé l'obligation de faire connaître les beaux résultats de sa pratique et de les recommander, avec conscience, à l'attention des hommes de l'art.

Et assurément il a bien raison; car du moment où, plus heureux que ses confrères, un médecin obtient de la composition de son traitement plus de succès, contre telle maladie donnée, que n'en retirent habituellement les autres médecins, il se doit à lui-même, à ses semblables et à la belle mission qu'il s'est choisie, d'en signaler au loin, par la voie de l'impression, les heureux fruits qu'il en a recueillis.

Afin d'établir d'une manière plus juste les rapports et la liaison qui existent entre le choléra sporadique que l'Europe connaîtait depuis long-temps; et celui dont la naissance mystérieuse s'est opérée dans *le Delta du Gange*, l'auteur a cru devoir faire précéder l'histoire de la seconde maladie par celle de la première. Aussi le lecteur, par ce double tableau comparatif, est naturellement amené à la compréhension plus facile du choléra indien.

L'exposé détaillé de cette horrible maladie vient ensuite, et l'auteur en parcourt successivement les différentes phases, les symptômes, le pronostic, les causes et le traitement.

Dans la partie qui traite des causes, M. de Kerckhove,

après avoir reproduit tout ce qui avait été émis par les auteurs relativement à la cause présumable du choléra , expose longuement à cet égard ses propres idées. La source d'où émane le fléau asiatique est encore trop profondément cachée pour que toutes les conjectures que les médecins ont jusqu'à présent hasardées puissent être l'expression réelle de la vérité. Tout le monde peut-être ne partagera pas l'opinion , d'ailleurs parfaitement discutée , de l'auteur , sur le mode de transmission du choléra-morbus indien. Il le déclare , avec conviction , non-contagioniste ; et pour lui cette maladie est essentiellement épidémique. Quoique les raisons qu'il apporte à l'appui de cette manière de voir ne soient pas toutes absolument incontestables , il faut avouer qu'elles sont toutes du moins présentées avec talent et habileté.

Quant au traitement , il est éminemment éclectique ; il porte partout l'empreinte d'une judicieuse sagacité. Aussi M. de Kerckhove en a-t-il retiré un succès immense, inespéré. Sur un nombre considérable de cholériques auxquels il a donné des soins , il en a à peine perdu huit , dont la mort même ne doit pas être attribuée exclusivement à cette maladie. Conséquemment il paraît hors de doute que cette méthode thérapeutique , généralisée et légèrement modifiée selon les circonstances et les climats , procurerait des avantages curatifs supérieurs à ceux que jusqu'à présent l'on a obtenus.

Cet ouvrage est terminé par une exposition des préceptes hygiéniques contre le choléra-morbus , qui sera toujours consultée avec fruit par ceux qu'une mission philanthropique appellera à formuler des instructions sur la salubrité publique et privée.

Ce travail , comme œuvre de science , est , en somme , digne de son auteur et de la classe des lecteurs à laquelle il l'adresse ; comme production littéraire , il est encore remarquable , bien que , de loin à loin , on aperçoive , par quelque defectuosité d'expression et de style , que la plume qui l'a écrit n'est pas originairement française.

Enfin cette analyse rapide sera close par une observation extrà-médicale. M. de Kerckhove a placé en tête de cette brochure son portrait dont la poitrine est fastueusement char-

gée de nombreuses décosrations.. C'est toujours avec une sorte d'intérêt que l'on contemple l'image ressemblante d'un personnage illustre, bienfaiteur de l'humanité , et à ce titre on doit voir avec plaisir celle du célèbre médecin Anvergeois. Mais pourquoi étaler , au dessous du portrait , des armoiries où le crayon s'est complu à tracer avec élégance toutes ces figures *Héracliques* que la vanité nobiliaire a désigné sous des noms si barbares? Que peuvent ajouter au véritable mérite ce *champs-de-gueule* , ce *chevron brisé-de-gueule* , ce *lion lampassé-de-gueule* , cette *séante partition* , ces *sautoirs* , ces *griffons* , etc., etc. , dont l'écusson de l'auteur est barriolé ? Toutes ces choses , véritables hochets , sont tout au plus propres à satifaire le petit amour-propre de celui qui pour tout mérite n'a guère qu'une naissance quelquesfois même équivoque. Un médecin , comme M. Kerckhove , dont la science et le talent sont dignement et généralement appréciés , n'avait besoin de rien emprunter au ridicule *blason* pour commander et obtenir la considération qui lui est justement due.

LAYET , D. M. P.

RELATION MÉDICALE

De la Commission envoyée à Paris , par l'intendance sanitaire et par la Chambre de commerce de Marseille , pour observer le Choléra-Morbus , par MM. les docteurs Ducros , Giraud , Martin , et Pierre Roux.

Cette relation , où le lecteur rencontre partout des preuves d'une judicieuse sagacité , est au nombre de celles que l'on consultera avec fruit, quand le moment sera venu de faire , de compléter l'histoire médicale d'une maladie dont la naissance , le développement , la marche , la nature et le mode de propagation sont encore couvert d'un voile épais , et qui nous paraît aujourd'hui si difficile à déchirer.

Comme tous les écrits de ce genre , ce travail est divisé en sections. Dans la première , les auteurs exposent les motifs de la formation et de l'envoi de la commission à Paris , à

l'époque où le choléra-morbus , ce terrible fléau , ravageait une population si cruellement surprise au milieu d'une inexplicable sécurité , et peignent , à larges traits , l'aspect étrange , inaccoutumé , qu'offraient alors les habitans de Paris en présence de l'épidémie qui les travaillait.

Dans la seconde section , ils énumèrent les causes présumables qui favorisent l'invasion du choléra asiatique , et ils discutent avec talent les raisons qui les retiennent dans un doute philosophique , relativement au mode de propagation du fléau indien. Cependant , tout en avouant que les faits leur manquent pour décider l'importante question de la contagion et de la non-contagion de la maladie , on s'aperçoit qu'ils inclinent sensiblement en faveur du caractère contagieux.

Si , à cette époque , les événemens survenus à bord de la frégate la *Melpomène* , quand elle vint de Lisbonne déposer au lazaret de Toulon le choléra-morbus qu'elle recelait dans son sein , leur avaient été connus , peut-être leur doute aurait-il commencé à s'éclaircir.

Dans les troisième et quatrième , ils tracent habilement le tableau général de cette effrayante maladie , où des observations bien choisies et clairement présentées accompagnent , comme tout autant de preuves , la description de chaque période du choléra.

Dans la cinquième , ils offrent la peinture comparative des divers phénomènes morbides sur lesquels il est facile d'établir un pronostic fatal ou heureux.

Dans la section qui suit , les auteurs se livrent à une savante discussion , fort remarquable par les rapprochemens nouveaux qui s'y rencontrent , et de laquelle ressort l'opinion probable que le choléra indien est identique avec la *miliaire cutanée* qui , dans les temps passés , fit , à différentes époques , tant de ravages en Europe ; mais à cela près que le mouvement éruptif , dans la première maladie , au lieu de s'opérer à l'extérieur , se fait à l'intérieur , dans le tube digestif ; ce qui paraît fondé sur les observations qu'ils ont recueillies , et dans lesquelles ils ont presque constamment constaté une *éruption miliaire intestinale*.

Enfin , après avoir offert l'exposé des altérations anato-

mico-pathologiques qui se rencontrent le plus ordinairement sur les cadavres des victimes de la contagion ou de l'épidémie , et avoir passé en revue quelques unes des méthodes de traitement préconisées par les médecins de la capitale , ils se hâtent d'exposer avec détail le traitement que l'observation et l'expérience leur ont signalé comme le plus capable d'obtenir des succès soutenus.

Cette septième section , c'est à dire tout ce qui a trait à l'emploi des moyens prophylactiques et curatifs , est présenté avec une rare sagacité. Aussi les médecins des contrées où le choléra-morbus doit malheureusement paraître pour la première fois , ne sauraient trouver un guide plus sûr , plus lumineux , que ce travail de la commission de Marseille ; et même on doit ajouter que , comme œuvre littéraire , cette relation médicale pourrait servir bien souvent de modèle aux médecins qui , à l'avenir , seraient appelés à remplir une si belle et si noble tâche.

LAYET , D. M. P.

LETTRE.

De M. le baron de Montbel , sur le Choléra-Morbus de Vienne , en Autriche , avec des notes , par M. Guyon , chevalier de la Légion-d'Honneur , ex-chirurgien en chef des Invalides d'Avignon , etc. membre de la Commission médicale envoyée en Pologne par le ministre de la guerre , chirurgien-major dans les hôpitaux d'Alger.

Cette lettre n'est , en résumé , autre chose que l'observation détaillée , circonstanciée , du choléra dont M. de Montbel lui-même a été violemment atteint , avec des développemens et des explications en forme d'annotations , par M. Guyon.

Ce ministre contumace , signataire des fameuses ordonnances dont les déplorables effets sont spécialement retombés sur leurs auteurs , vivait , soucieux , solitaire , infortuné , sobre surtout , au foud de l'exil où des hasards encore heu-

reux l'avaient fait parvenir ; quand le choléra vint le frapper soudain , et d'une manière profonde. Quelle que grande que fût la violence de l'attaque , la tête du malade se conserva parfaitement , au point qu'elle pût suivre pas à pas le progrès du mal , et en conserver un souvenir singulièrement fidèle , exact. Et c'est à la demande que M. Guyon lui fit que M. de Montbel envoya à ce dernier , à titre de renseignement , l'historique de l'invasion , de la marche , des symptômes , de la terminaison et du traitement de l'affreuse maladie à laquelle il venait d'échapper:

L'auteur dans cette lettre , a eu un avantage qu'il a acheté à la vérité bien cher , et que les médecins n'ont pas habituellement dans la composition de leurs ouvrages ; il a vu , il a éprouvé , il a senti lui-même , il a pour ainsi dire , palpé les différens phénomènes morbides qu'il décrit ; il les a comparés les uns aux autres , il les a raisonnés , il les a suivis de l'œil et par la pensée , du moment de leur apparition jusqu'à leur anéantissement. Aussi avec de pareilles conditions , quoique étranger aux sciences médicales , M. de Montbel , dont le mérite littéraire n'est point oublié , devait-il se montrer judicieux observateur , écrivain élégant et poli. C'est en effet ce qu'il a été.

Les notes explicatives et complétives dont M. Guyon a fait accompagner cette lettre , répondent toutes à l'idée que l'on avait du talent observateur qu'il a toujours déployé dans toutes les honorables et périlleuses missions auxquelles son savoir médical l'a appelé.

LAYET , D. M. P.

DES MOYENS

Préservatifs et curatifs du Choléra , d'après une expérience acquise en Pologne et en Autriche , ouvrage destiné particulièrement aux gens du monde , par le même.

Ce nouvel opuscule où M. le docteur Guyon a formulé , d'une manière claire et précise , les moyens préservatifs et

éuratis du choléra, ceux que l'expérience et les faits ont sanctionné comme les plus capables d'obtenir du succès contre cette maladie, offre le rare mérite de pouvoir toujours être utile à la classe des gens à laquelle il est destiné, sans lui faire courir la chance d'aucun danger.

On doit donc désirer que cette instruction hygiénique où de sages et judicieux conseils sont donnés avec intelligence et savoir, soit largement répandue dans tous les rangs de la société, aux époques malheureuses auxquelles le fléau indien éclate sur des populations entières.



RAPPORT

A M. de Pusy, préfet de Vaucluse, sur un voyage à Arles, en Provence, à l'effet de constater la nature de la maladie de cette ville, en octobre 1832, par le même.

La connaissance que l'on savait que le docteur Guyon avait acquise dans son voyage médical en Pologue et en Autriche, le fit choisir pour accomplir cette mission. En conséquence il partit, accompagné de M. Paquelin, pharmacien militaire, pour Arles où la maladie meurtrière qu'il avait charge d'étudier, sévissait depuis quelque temps.

Là entièrement voué à une observation de tous les instans, dans la journée il voit et revoit souvent les malheureux atteints de l'épidémie, soit dans les hôpitaux, soit dans les maisons particulières de la ville et de la banlieue. Enfin, après avoir étudié le mal, à son invasion, dans ses progrès et sa terminaison, et avoir complété cette étude pénible et dangereuse à la fois, par la scrutation des désordres anatomico-pathologiques observées sur les cadavres, il arrête ses idées ; et la maladie, qui a soufflé une juste terreur au sein de cette ville antique, est à ses yeux en tout point identique avec le choléra-morbus indien, celui qui, depuis dix-sept ans, promène l'épouvante et la mort sur la surface du monde ancien.

Ce rapport, qui renferme tous les éléments propres à établir la conviction que l'auteur recherchait, et rien de plus,

est écrit avec cette simplicité, cette clarté, premières conditions de la rédaction d'un pareil travail ; et ici, encore, tout en justifiant le choix qu'on avait fait de lui, M. le docteur Guyon a donné une nouvelle preuve de la *spécialité* qu'on lui connaît pour les missions ménicales qu'il a toujours remplies avec courage et talent.

LATER, docteur-médecin.

MÉMOIRES

De la Société royale d'Agriculture et des Arts du département de Seine-et-Oise, publiés depuis sa séance publique du 22 juillet 1832, jusqu'à celle du 21 juillet 1833. (33^e année.)

Ges mémoires se composent de quelques tributs académiques des membres de cette société ; ils sont précédés de deux discours d'ouverture, l'un de M. le président d'honneur, l'autre de M. le président ordinaire ; et du compte-rendu des travaux de la société depuis la séance de juillet 1832 jusqu'à celle de juillet 1833, par M. le secrétaire.

Les discours ont rapport à l'agriculture, source première des richesses d'un pays. Dans le compte-rendu, M. le secrétaire fait connaître les travaux auxquels se sont livrés les membres de la société, tels sont des mémoires et des notices sur le cyprès distique, dont le bois est incorruptible sous l'eau; l'abaca, plante textile dont la filasse peut être utilisée; les volcans; une maladie qui survient aux pieds des chevaux; l'attelage des taureaux; les animaux rongeurs qui attaquent les grains; la conservation des pommes de terre; un modèle de bail à ferme; l'élève des vers à soie; l'institution agricole de Grignon; la charrue Grangé; le semoir de M. Hugues; l'institution d'un jardin botanique à Versailles; les colonies agricoles; la gelatine considérée comme substance alimentaire; la loi de la police de roulage; les chemins vicinaux et cantonnaux; enfin sur les moyens d'effectuer à peu de frais des déblais et des remblais.

Plusieurs des ouvrages, dont parle M. le secrétaire dans

ce compte-rendu, font suite à cette première partie des mémoires. Ce sont les suivans :

Du *Paupérisme en général, et des colonies agricoles considérées comme un moyen de secourir l'honnête indigent et de réprimer la mendicité*, par le docteur Laurent.

Parmi les causes du paupérisme, l'auteur range le manque de travail, dans les villes surtout ; le défaut de prévoyance et d'économie ; la vieillesse et les infirmités ; la paresse, le jeu et la débauche ; les aumônes distribuées sans discernement ; l'espèce de protection qu'on accorde aux mendians dans certains pays.

Parmi les moyens à employer pour détruire le paupérisme, le meilleur, selon l'auteur, est l'établissement des colonies agricoles dont il fait ressortir les avantages, non seulement pour les pauvres, mais encore pour les pays où elles sont établies, en tendant à la culture des terres jusqu'alors inutiles.

Notice nécrologique de M. le Laurain, par M. Fremy, secrétaire perpétuel.

Notice sur la possibilité de faire des remblais sur les terrains en pente, au moyen des eaux, par M. Hauducœur.

Il était question de transporter, à une distance de 200 mètres environ, 2000 mètres cubes de terre, ce qui aurait coûté de 2,500 à 2,800 fr. L'auteur fit exécuter, par des amas d'eau sagelement recueillis et habilement dirigés, les déblais et les remblais qui semblaient ne pouvoir être faits qu'à bras d'homme; et en 17 jours de travail et une dépense de 500 fr., il convertit, en un chemin à pente douce, facile pour les piétons et pour les voitures, un ravin de plusieurs mètres de profondeur.

Notice historique sur l'Abaca, nouvelle matière textile récemment introduite et fabriquée en France, par M. Caron.

L'Abaca, plante origininaire des régions intertropicales, donne une filasse qui peut être blanchie et convertie en fil, puis en tissus qui servent à la fabrication des chapeaux de femme et de meubles de salon.

Rapport sur la magnanerie des bergeries de Sénart dirigée par M. Camille Beauvais, au nom d'une commission

composée de messieurs Petit de Champagne, Mattard de Villeneuve-Saint-Georges; et F. Philippot, rapporteur.

La commission a constaté que M. Beauvais cultive des mûriers dans le département de Seine-et-Oise, et qu'il est parvenu à éléver des vers à soie dans un climat qui jusqu'à présent était regardé comme contraire à leur éducation, en les maintenant à une température artificielle de 18 à 20 degrés.

Puisse cet exemple engager les habitans des départemens méridionaux de la France à ne pas négliger un genre d'industrie que les Anglais cherchent à leur enlever en favorisant, par toute sorte de moyens, la culture du mûrier dans leurs possessions asiatiques.

Notice sur une maladie qui survient à la fourchette des pieds des chevaux et qui est occasionnée par les chaumes et autres corps étrangers, par M. Berger Perrier, vétérinaire.

L'auteur décrit avec beaucoup de soin les phases de cette maladie; il indique les moyens préservatifs et les moyens curatifs.

Rapport fait par M. Féburier sur un mémoire de M. Tréviranus intitulé : De la génération des individus neutres chez les hyménoptères, et particulièrement sur les abeilles, traduit par M. Pierrard.

L'auteur du rapport conclut, contradictoirement à l'auteur du mémoire, que les ouvrières, grandes ou petites, ont toutes la faculté de faire les travaux de l'intérieur de la ruche comme celle de se répandre au dehors pour ramasser les provisions; et que, si l'on voit dans une ruche des abeilles ouvrières de grandeurs différentes, c'est par la réduction de l'espace dans les alvéoles; et non parce que la mère-abeille pond des œufs de deux sortes d'ouvrières. Ainsi cette femelle ne pond, comme celle de toutes les femelles des ovipares, que des œufs qui contiennent des mâles ou des femelles.

F.. t

ESSAI

Sur la Navigation dans l'air, note présentée à l'Académie des sciences de Paris dans sa séance du 11 décembre 1829, par M. Dupuis-Delcourt, avec cette épigraphe : En tout ce qui est possible, la persévérance est un des leviers les plus puissans. 1830.

Depuis près de dix ans l'art aérostatique est l'objet des recherches de l'auteur. Séduit par la magnificence de cette invention toute française et par la haute utilité dont elle doit être un jour, il a consacré ses loisirs à l'étude de cette science. Ces études l'ont porté à inventer une machine aérostatique qu'il croit propre à voyager dans l'air et à y cingler vers un but déterminé.

Avant de la faire connaître, l'auteur annonce qu'il a fait plusieurs ascensions en ballon, et, avec une modestie qui lui fait honneur, il déclare qu'en s'environnant de toutes les précautions possibles, il n'y a que peu de dangers à redouter dans ces sortes d'expériences. Il donne rapidement l'historique des aérostats depuis leur invention par les frères Mongolfier jusqu'à nos jours. Il cite Pilastre du Rozier, Charles et Robert, l'école aérostatique de Meudon qui n'eût que quelques instans d'existence, Comte qui en avait été nommé directeur, Monge et Meusnier qui avaient émis quelques idées sur la direction des aérostats, de même que le baron Scott et Pauly de Genève, les frères Robert, Guyton Morveau, Alban et Vallet, et plus tard le comte de Zambeccari.

Passant ensuite aux moyens employés pour diriger les aérostats, l'auteur désapprouve la forme sphérique donnée aux ballons. Il préfère la forme allongée des poissons. Les agents de direction qu'il croit devoir employer consistent principalement :

1^o En roues à ailes mues *horizontalement*:

2^o en une sorte de gouvernail posé comme la queue des poissons, dans le sens vertical et à l'extrémité d'un brancard sur lequel il repose.

3^o en contrepoids glissant, au moyen de ralingues, sur

toute la longueur de la machine , qu'ils servent à équilibrer , et à laquelle ils communiquent , suivant le besoin , une inclinaison ascendante ou descendante .

Il est à regretter que l'auteur n'ait pas joint à son mémoire une planche , ce qui aurait beaucoup aidé à comprendre la description qu'il donne de sa machine .

L'auteur termine son mémoire par un appendice en forme de note ; il cite les personnes qui se sont élevées en ballon depuis 1783. Sur 135 , on remarque vingt - une dames dont seize françaises , trois allemandes , une italienne et deux anglaises , et neuf victimes de l'imprudence , de l'incurie ou d'un concours de circonstances fortuites indépendantes de la volonté de l'homme .

F.....T.

RELATION

Du Voyage aérien de M. Dupuis-Delcourt , fait à Paris le 29 juillet 1831 , lors des fêtes publiques destinées à célébrer l'anniversaire des trois jours ; avec cette épigraphic :

A ce navire heureux , plus léger que les vents ,
Hâtons-nous d'ajouter ou la rame ou la voile ,
Que d'un art tout nouveau le secret se dévoile .

1832

Dans une sorte d'avant-propos , l'auteur , se laissant entraîner par son enthousiasme , avance que la navigation dans l'air offre des avantages bien plus grands que n'en présente la navigation maritime simple ou par la vapeur , et que ce nouveau mode de transport par air des hommes et des marchandises , laisserait bien loin derrière lui le système des canaux et des chemins de fer .

Ici nous devons l'avouer , malgré toutes les merveilles auxquelles la science et l'industrie nous ont , en quelque sorte , habitués , il faut une foi bien robuste pour croire ,

avec l'auteur, qu'un vaisseau de 120 canons se balancerait jamais dans l'atmosphère.

Ce voyage aérien fournit à l'auteur l'occasion de décrire avec force les sensations que réveillaient en lui les lieux sur lesquels il planait : « Mon imagination frappée, dit-il, relevait la Bastille, ses tours, son affreux donjon, et me faisait assister au réveil du peuple de Paris, lorsque, le 14 juillet 1793, il avait donné, à cette même place, le gage de ce qu'il s'est montré partout, il y a un an. »

Lorsqu'il crut devoir prendre terre, il fit, en ces termes, ses adieux aux contrées qu'il venait de parcourir : « Je vous quitte, contrées aériennes, pour la possession desquelles l'homme a tant de fois formé de stériles vœux ; je vous quitte, mais bientôt, demain, si telle est ma volonté, forcé par la puissance irrésistible dont s'est armé le génie de Mongolfier, vous prêterez de nouveau votre mobile appui à mon char si léger. »

L'auteur a joint à sa brochure une carte *aéro-graphique* dont la partie supérieure représente l'espace qu'a parcouru le ballon dans l'atmosphère.

Cette relation est écrite avec une verve et une pureté de diction qui annoncent que l'auteur sait unir aux connaissances physiques les grâces de la littérature.

F..... T.

PLANTES

Phanérogames qui croissent aux environs de Fréjus, avec leur habitat et l'époque de leur fleuraison, par M. Perreymond.

1^{er} septembre 1833.

Cet ouvrage est, comme dit l'auteur, le tableau de la végétation des environs de Fréjus, en y comprenant le territoire des Adreths jusqu'au torrent de Bianson, et la partie de celui de Ste.-Maxime, au sud de la route de Fréjus à cette commune jusqu'à l'extrémité de la plage de la Garonnète. L'auteur s'est servi de l'ordre alphabétique soit pour les

genres entr'eux , soit pour les espères de chaque genre. Il a suivi la nomenclature du *Botanicon gallicum* de M. Duby.

Cette énumération des plantes indigènes du pays qu'il habite a exigé de la part de M. Perreymond beaucoup de soins et de nombreuses excursions. Il a non seulement exploré toutes les parties du territoire de Fréjus , mais il doit l'avoir fait à des saisons différentes , puisqu'il indique l'habitat et l'époque de la fleuraison des plantes.

La description qu'il donne de quelques espèces fait regretter qu'il n'en ait pas décrit un plus grand nombre. La science n'aurait pu qu'y gagner.

Nous formons le vœu que son exemple soit suivi par les botanistes qui habitent les autres parties du département du Var, si riche en productions végétales. Depuis Louis Girard, qui publia en 1761 la *Flora Gallo-provincialis* , ouvrage assez complet pour l'époque où il parut , aucun botaniste n'a tenté ce que vient d'exécuter M. Perreymond pour les environs de Fréjus , et cependant cela serait utile non seulement à notre pays , mais cela faciliterait beaucoup les botanistes qui préparent une nouvelle Flore française.

Il faut , pour s'en occuper avec succès, comme l'a fait l'auteur, joindre à la connaissance parfaite de la science , cette perspicacité et cette patience minutieuse d'investigation qui font surmonter les obstacles.

M. Perreymond acquerrait de nouveaux droits à la reconnaissance de ses concitoyens et des botanistes de tous les pays , s'il faisait pour les Cryptogames ce qu'il a fait pour les Phanérogames.

F.....T.

BULLETIN.

De la société d'agriculture et de commerce du département du Var , séant à Draguignan , n° 36 (1833).

C'est avec un vif sentiment de joie que la société savante de Toulon , voit sa sœur de Draguignan relever sa tête couronnée de fleurs pour continuer ses utiles enseignemens in-

terrompus depuis quelques années. Son trente-sixième bulletin qui renoue la série de ses publications, offre comme les précédens, des pièces remarquables, surtout par l'intérêt local.

Après quelques documens sur la réorganisation de la Société, vient un mémoire de M. de Gasquet sur les moyens de rendre les plantations d'oliviers profitables à celui qui les entreprend, dans le département du Var. Guidé par sa propre expérience, l'auteur discute d'abord les moyens proposés pour se procurer les jeunes plants : passant ensuite au choix de l'espèce, il signale le *cayon* ou plant d'Entre-Casteaux, comme fructifiant plutôt et exigeant une culture moins dispendieuse que les autres espèces d'oliviers.

M. Carle, dans une courte note indique les avantages qu'on retire de l'emploi modéré du *fénugrec* dans les diverses maladies (la diarrhée entr'autres) qui peuvent atteindre les animaux domestiques.

La vesce noire est l'objet de sages observations de M. Audiffret, qui en recommande la culture dans les jachères. S'appuyant de l'opinion du savant Humphry Davy, il pense qu'il n'est d'aucun avantage de laisser dormir les terres une année entière, lorsqu'on pourrait les utiliser en les ensemençant de vesce noire. Cette plante une fois fauchée, peut être ou enfouie dans le champ qui vient de la faire germer, ou laissée à sécher pour servir de nourriture aux bestiaux : double avantage qui n'est certes pas à dédaigner.

Enfin une note ingénieuse sur le moyen de reconnaître l'âge des arbres, est suivie de quelques détails sur les variétés et la culture de l'amandier d'Asie.

Dezoul.

RECUEIL AGRONOMIQUE

Publié par la Société savante du département de Tarn-et-Garonne (Octobre et Novembre 1833).

Ce recueil, qui est à sa quatorzième année d'existence, contient toujours des articles instructifs sur l'économie ru-

rale. Dans la livraison d'octobre nous lisons deux pièces remarquables : 1^o la suite d'un savant mémoire de M. Giron de Buzareingues sur l'amélioration des moutons, des bœufs et des veaux ; 2^o de nouvelles observations sur les travaux intérieurs de l'abeille, extraites de la Revue Britannique. Viennent ensuite quelques réflexions sur l'influence de la température sur les récoltes de 1833 dans le département de Tarn-et-Garonne ; une note sur l'utilité de l'emploi du plâtrage, et enfin l'indication d'un moyen pour prévenir la mort des grosses boutures ou plançons de saules.

« Un cultivateur de Moissac soupçonnant que la mort de « ces plançons pouvait provenir de ce que la moelle mise à « nu dans le bas de la tige, augmente la déperdition de la « sève et favorise une absorption surabondante d'humidité, « qui en occasionne l'altération, a imaginé d'y remédier en « bouchant exactement le canal médullaire avec une cheville « de bois dur.... Ce moyen si simple lui a parfaitemen^t réussi. »

La livraison de novembre n'est pas moins intéressante. L'emploi des *fumiers nouveaux* est l'objet d'une note qui regarde surtout les départemens où règne l'assolement triennal.

Un article extrait du Journal des Connaissances utiles : *De la coupe entre deux terrés et de ses avantages*, est suivi d'une note des rédacteurs du recueil agronomique, qui en consultant l'expérience locale, doutent des avantages du procédé indiqué relativement au chêne, principale espèce de bois du département de Tarn-et-Garonne.

Le recueil est dignement terminé par un mémoire de M. le comte A. d'Augerville sur le produit comparatif du laitage (mis en fruitière) entre les vaches de grosse et celles de petite taille, et sur leur produit en fumier proportionnellement à la quantité de nourriture donnée. De ce mémoire il résulte : 1^o que les vaches de grosse taille ne sont pas plus productives que celles de petite, tout en entraînant une plus forte dépense ; 2^o que 100 kil. de nourriture donnent, terme moyen 16 kil. de fumier.

DOZOUL.

Encyclopédie de l'agriculture pratique ou cours complet et méthodique d'économie rurale ;

Contenant les meilleures méthodes de culture usitées particulièrement en France, en Angleterre, en Allemagne et en Flandre ; — Tous les bons procédés pratiques propres à guider le petit cultivateur, le fermier, le régisseur et le propriétaire, dans l'exploitation d'un domaine rural ; — Les principes généraux d'agriculture, la culture de toutes les plantes utiles ; — L'éducation des animaux domestiques, l'art vétérinaire ; — La description de tous les arts agricoles ; — Les instrumens et bâtimens ruraux ; — L'entretien, l'exploitation des vignes, des arbres fruitiers, des bois et forêts, des étangs, etc. L'économie, l'organisation et la direction d'une administration rurale ; enfin la législation appliquée à l'agriculture ; — Terminé par des tables méthodique et alphabétique, la liste des figures et celle des abréviations et ouvrages cités.

Maison rustique du dix-neuvième siècle, accompagnée de plus de 2,000 figures intercalées dans le texte, représentant les instrumens, appareils, races d'animaux, plantes, bâtimens ruraux, etc.

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas de rendre, dans notre quatrième bulletin, un compte détaillé des parties de cette Encyclopédie qui ont déjà paru, et qui promettent un des meilleurs ouvrages sur l'agriculture.

Nous remplirons cette lacune dans nos prochains bulletins, et nous nous appliquerons surtout à indiquer ce qui pourrait convenir au département du Var.

F.....T.

Mémoire sur les mûriers et les vers à soie, par M. Loiseleur-Deslongchamps, membre de la société royale d'agriculture.

(Voir le rapport de la commission chargée de l'examen de ce mémoire, n° 3 du bulletin trimestriel, pag. 36g.)

La Sténographie, ou l'art d'écrire, dans toutes les langues,

aussi vite que l'on parle, méthode inventée par E. L. Vidal.
Toulon, chez Laurent, libraire, sur le port.

(Voir le rapport de M. Dozoul, n° 3 du bulletin trimestriel, pag. 355.)

LETTERS.

REVUE ANGLO-FRANÇAISE

*Paraissant par trimestre à Poitiers sous la direction de
M. de la Fontenelle de Vandoré.*

Réunir et colliger les anciens souvenirs de la rivalité de la France et de l'Angleterre, vérifier sur les lieux certains faits historiques hasardés ou trouvés, retracer en même temps les circonstances qui établissent des points de contact entre deux nations long-temps ennemis ; tel est le but de cette nouvelle Revue qui s'annonce sous les plus heureux auspices.

Première livraison : juillet 1833. — Cette livraison, comme la suivante, offre, d'un bout à l'autre, un intérêt soutenu. L'érudition s'y pare des fleurs de la poésie ; l'histoire y déroule quelques uns de ces drames touchans dont elle est si féconde ; le moyen-âge vous y apparaît avec ses preux chevaliers, ses monumens gigantesques ; et la critique littéraire, vierge de toute prévention mesquine, y porte des jugemens pleins de sagesse et de goût.

Après une savante introduction où est esquissée à grands traits la fameuse lutte Anglo-Française et où le fondateur annonce l'objet de la nouvelle Revue, vient un morceau de poétique archéologie intitulé : *Le Château de Poitiers ou de Clain et Boivre.* On dirait que l'auteur est inspiré par la muse de Chateaubriand, tant sa parole est suave, naïve, pénétrante, quand il vous déroule les touchans souvenirs qu'éveille la vue de ces antiques débris. C'est là, c'est dans ces salles bâties par Jean de Berry (1375), et aujourd'hui désertes, que Charles VII vient chercher un asile, alors qu'encore Dauphin

il fuyait le poignard des Bourguignons et la haine d'une mère dénaturée. C'est là encore que, quelques mois plus tard, à la mort de Charles VI, tout un peuple dévoué le proclama roi. Grande alors fut la liesse, grandes furent les réjouissances dans ce magnifique château qui vit réunis dans son sein tant de vaillans guerriers, tant de nobles dames et belles damoiselles, surtout la *gente pucelle*, l'héroïne de Donremy; à qui était réservé l'honneur de porter le premier coup décisif à la domination étrangère. Jeanne est partie... Orléans succombe, la victoire revole à nos drapeaux : Charles VII quitte le château de Poitiers... Adieux les fêtes! adieux les tournois!... La solitude règne dans ces tourelles jadis si bruyantes de joie ; le génie des ruines y séjourne... et, ô douleur ! l'infâmie y oppose son sceau flétrissant : c'est aux pieds de ces tristes débris qu'on exécute les malheureux que la justice humaine a frappés...

La seconde pièce, œuvre toute d'érudition, présente dans un tableau court, mais animé, la coopération des Poitevins à la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.

Le personnage le plus marquant qui figure parmi ces Poitevins auxiliaires, c'est le brave vicomte de Thouars qui, à la tête du troisième corps d'armée, enfonça la *tortue anglaise* à la bataille d'Hastings et décida ainsi la victoire. Ce ne fut pas là le seul service qu'il rendit à Guillaume. Lorsque après la conquête, les chefs normands agitèrent la question de savoir si leur duc prendrait le titre de roi qu'ils semblaient peu disposés à lui déférer, Aymeri de Thouars se leva et à la suite d'une brève exposition de ses motifs, il s'écria : Que Guillaume soit roi!.... et chacun répéta ce cri si flatteur à l'oreille du conquérant. Comblé des dons du nouveau roi, le vicomte revint dans sa patrie avec plusieurs de ses compatriotes qui, comme lui, avaient suivi la bannière aventureuse du *Bâtard à la grande vigueur*.

La description du tombeau du Prince noir à Cantorbéry, fragment élégamment écrit et précieux pour l'archéologue comme pour le romancier, amateurs du moyen-âge, est suivie d'une notice sur Jeanne Grey, reine d'Angleterre. Cette jeune

reine de neuf jours, victime de l'ambitieux Northumberland, nous attache encore plus dans cette courte notice où l'auteur nous la montre avec ses grâces, sa douceur, son courage héroïque. Peu importe aujourd'hui qu'à 14 ans Jeanne Grey connut plusieurs langues anciennes et modernes. Ce qu'on aime, ce qu'on admire en elle, c'est la femme forte, la femme résignée. Son père est la cause, involontaire il est vrai, de sa mort : elle ne s'en plaint pas. Son jeune époux demande une entrevue ayant de la précédé sur l'échafaud ; elle refuse de peur d'amollir leur mutuelle force.... Et lorsque debout sur le même échafaud elle parle au peuple, loin de vouer à sa haine la cruelle Marie, elle s'accuse d'avoir touché à la couronne. Après cela se tournant vers le bourreau qui lui demandait pardon, elle lui *pardonna volontiers*, puis elle lui dit : « *Dépêchez volontement.* » Il faut lire la notice elle-même pour sentir tout ce qu'a d'attendris-
sant cette existence sitôt fanée au faîte des grandeurs. La bibliographie et la chronique qui terminent cette première livraison présentent nombre de détails curieux et de faits inté-
ressans qui concourent tous au but du fondateur.

2^e livraison, octobre 1833.

Dans cette seconde livraison l'intérêt devient plus vif, car on y traite entr'autres sujets une haute question de rivalité nationale dont l'actualité augmente encore le prix. La voici : A l'occasion du bill sur les cours locales proposé par le chancelier Brougham, lord Lyndhurst a soutenu à la tribune que « la justice s'exerce avec une équité et une incorruptibilité telle en Angleterre, que son organisation judiciaire est un « objet d'envie pour les autres peuples. » Il est allé jusqu'à dire que *les magistrats français chargés d'appliquer un système analogue à celui présenté par le chancelier, sont généralement taxés d'ignorance, de partialité, de corruption.* A la seconde assertion on ne répond pas parce qu'elle est absurde. Pour faire sentir la juste valeur de la première, on met en parallèle l'état de l'ordre judiciaire en France et en Angleterre. De ce parallèle il résulte que d'une part, en France, l'ordre judiciaire a une organisation forte, une hiérarchie

bien tranchée , la loi pour base de ses jugemens , l'uniformité , l'expédition dans les procédures. — Et que d'autre part , en Angleterre , le même ordre n'a qu'une organisation précaire , œuvre confuse du temps , des attributions mal définies , l'arbitraire pour guide au lieu de la loi , une procédure entravée de pitoyables chicanes et de lenteurs interminables , dont Blakstone lui-même a dit avec raison , que « c'est le système le plus embrouillé , le moins naturel et le « moins fait pour un peuple éclairé et libre. »

Autour de ceste pièce importante s'en groupent trois autres qui reposent agréablement la pensée :

Taillebourg , en Saintonge , est l'objet d'une notice archéologique remarquable par l'érudition , la clarté et la concision qui y règnent. L'auteur nous montre ce vieux château pris d'abord par Richard-Cœur-de-Lion sur un *Rançon* rebelle , plus tard par Louis IX qui battit les Anglais sous ses murs , ensuite par ces mêmes Anglais , rendu aux Français à la défaite du Captal du Buch devant Soubise , repris par les armées anglaises et retombé enfin sous la domination de la France. C'est à Taillebourg que Charles VII vint établir sa joyeuse et brillante cour quand il eut concentré les Anglais dans la Guienne. Taillebourg joua encore un rôle dans les guerres de la Réforme , où il fut tour à tour pris et repris par les Catholiques et les Protestans. Maintenant c'est un lieu inactif , sans industrie , sans commerce , presque abandonné.

A cette notice succède un essai historique sur la poésie romane en Aquitaine et particulièrement en Poitou. — C'est une fleur que M. André dépose sur la tombe de ses aïeux , comme il le dit lui-même , ou plutôt c'est une couronne dont les fleurons portent inscrits les noms de Guillaume de Poitiers , Bernard de Ventadour , Bertrand de Born père et fils , et Savari de Mauléon , célèbres troubadours aussi habiles dans l'art des combats que dans celui moins bruyant des Sirventes et des Virelais.

Enfin sous le titre *Amours et Mariage de sir Walter Scott* , on nous apprend comment il advint que le romancier écossais épousa une femme française.

Le marquis de Downshire s'était lié à Paris avec un maître de poste nommé Charpentier et avait fini par enlever sa femme. Le bonhomme Charpentier ne jugea rien de mieux à faire que d'expédier à son ex-épouse le garçon et la fille qu'il avait eus d'elle. La dame mourut bientôt et le marquis ayant sur les bras ses deux enfans, fit partir le garçon pour les Grandes-Indes avec un emploi lucratif et se chargea de la fille. Or, la petite s'étant *énamourée* d'un jeune Anglais qui ne convenait pas à lord Downshire, il vous envoie sa pupille sous la garde d'une gouvernante à un sién ami doyen de Carlisle. Le doyen allait aux eaux avec sa moitié à l'arrivée des voyageuses ; il leur propose d'être de la partie : elles acceptent. On part. On s'arrête à une auberge sur les frontières de l'Ecosse. Un jeune Ecossais assis à la table des nouveaux venus, lie connaissance avec eux, il paraît se plaire à leur compagnie.... Bref, M. Scott, avocat d'Edimbourg, ainsi se nomme l'Ecossais, est devenu amoureux de la jeune Française qui ne dédaigne pas ses hommages : le marquis agréa ce nouveau prétendant, et miss Carpenter échange son nom en celui de mistress Walter Scot.

La bibliographie et la chronique renferment deux articles à signaler : l'un c'est un curieux aperçu des ouvrages publiés en France et en Angleterre sur l'architecture religieuse du moyen-âge, par M. de Caumont (de l'Institut) ; l'autre donne sur lord Lyndshurt quelques détails qui expliquent sa sortie contre le bill du chancelier Brougham. D'abord au dire des Anglais, lord Lyndshurt n'est pas des plus savans de l'Angleterre, ensuite il a été chancelier, il appartient enfin à la haute aristocratie, toutes raisons qui motivent son étrange langage dans la séance du 17 juin 1833.

DOZOUL.

PROMÉTHÉIDES.

Revue du salon de 1833, par MM. F. Chatelain et F.

Cet ouvrage se compose de huit livraisons dont six en vers et deux en prose.

La première *Prométhéide* intitulée : ENTRAVES, est l'histoire d'un jeune artiste au cœur élevé, à la tête brûlante, qui croit que la probité, le savoir et le génie suffisent pour réussir, et qui ne rencontre partout dans son début, qu'avidité, injustice et tyrannie. La généreuse indignation du jeune peintre est exprimée avec une verve remarquable.

Après avoir lu cette *Prométhéide*, on croirait que Barthélémy, en condamnant sa Némésis au silence, a remis à M. Chatelain son fouet et ses pinceaux.

La seconde *Prométhéide* a pour titre : PUISSANCE DES ARTS.

Dieux charmans dans la paix, Dieux vengeurs dans la guerre,
Délices des cités, merveilles de la terre,
Les arts émoussent l'arme aux mains des conquérants,
Font asseoir la laideur sur le front des tyrans,
Et des grands citoyens fondant l'idolâtrie,
Ravivent dans les cœurs l'amour de la patrie.
Par eux, un peuple est sûr de l'immortalité ;
Sans eux, il meurt perdu pour la postérité !

Le développement de cette pensée fournit à l'auteur de belles inspirations sur la Grèce qui a survécu à la domination des mahométans ennemis des arts et conséquemment condannés à ne laisser aucune trace de leur passage, et sur Rome qui ne vit plus que par ses grands artistes et ses monumens. Puis arrivant à l'époque récente et à jamais déplorable où les barbares du nord vinrent se partager nos dépouilles, il s'écrie :

Ils avaient prétendu vandaliser la France,
Les Rois !... sans réfléchir qu'à David exilé
Plus d'un maître chez nous brillait assimilé ;
Que Gros était le peintre élu par la victoire ;
Que Lothiers des Brutus évoquait la mémoire ;
Que Guérin des proscrits prédisait le retour,
Prudhon l'effroi du traître au redoutable jour.
Ils ignoraient qu'auprès du serment des Horace,
L'œil de nos vétérans exprimait la menace !...

Sur l'appel des vainqueurs cent mille citadins
Venus pour nous verser l'outrage ou les dédains ,

Déjà vantaient nos mœurs , prenaient notre langage ,
 A nos lois , à nos arts , rendaient un juste hommage ,
 Et nous restituaienr par des moyens divers ,
 L'or dont nous dépouillaient leurs monarques pervers.

O prodige ! du sein de sa chute profonde
 La France remontant au gouvernail du monde ,
 Punit ces potentats en semant leur mépris
 Avec le goût des arts.

Après avoir ainsi célébré en beaux vers la puissance des arts , l'auteur , par une heureuse transition , passe à la revue du salon de 1833 ; et si quelques tableaux excitent son admiration , il critique les autres avec une sévérité qui ne respecte aucun antécédent. M. Chatelain s'est placé au dessus de toute influence ; il l'a dit dans son épigraphe de la troisième *Prométhéide* : « Je jure devant Dieu et devant les hommes de dire la vérité , toute la vérité , rien que la vérité. »

La troisième *Prométhéide* intitulée , l'INSTITUT , est le tableau vif et passionné des abus qui de nos jours déshonorent le domaine des arts : côteries , cabales , patronages , partialité révoltante , fatuité ridicule , hideuse avidité pour l'or et les honneurs. Si ce tableau est fidèle , l'institut des beaux arts est autorisé à redouter une révolution prochaine. Cette *Prométhéide* me paraît supérieure aux deux précédentes sous le rapport de la poésie.

La quatrième *Prométhéide* qui porte le titre de CONTRASTES , est la suite de la revue du salon.

Il faudrait être sur les lieux , examiner soi-même les tableaux , pour bien apprécier la critique de M. Chatelain ; mais ce que nous sommes à portée d'apprécier , c'est le charme qu'il met à raconter les faits historiques que le peintre a mis en scène sur la toile , c'est l'heureuse facilité avec laquelle , il passe d'un sujet à l'autre , en soutenant toujours l'intérêt du récit , et en piquant la curiosité du lecteur , par une satire fine et mordante , une poésie facile et animée.

Dans la cinquième *Prométhéide* , l'ÉCOLE DE ROME , l'auteur console un jeune artiste désespéré de n'avoir pu obtenir une bourse à l'école de Rome. Il retrace avec une chaleu-

reuse indignation le despotisme de l'institut y exerce, et les entraves qu'il y met au génie. Pendant la longue période de cinq années, les élèves n'y produisent rien de remarquable, parce qu'on les y soumet à une servile imitation. Ce n'est que lorsqu'ils ont brisé leurs fers,

A l'âge où Raphaël
Sous le poid de sa gloire expirait immortel ,
qu'il leur est permis de suivre l'impulsion de leur génie et de se livrer à la création. La plupart de nos grands artistes à la tête desquels paraissent Gros et Gérard, n'ont jamais été pensionnaires à Rome. L'entretien de cette école est une charge inutile pour l'état, et la source de mille abus. Ces abus, M. Chatelaiu s'est chargé de les stigmatiser, mais pourra-t-il les détruire? Il ne le croit pas. J'espère mieux que lui de sa persévérance.

La sixième *Prométhéide*, LES SINGES, renferme peut-être plus de beautés poétiques qu'aucune de ses sœurs.

L'auteur se place dans un coin du Musée, et là sous l'emprise des diverses impressions qu'il a reçues, il s'endort, sans s'apercevoir que la nuit est arrivée.

Soudain un météore étrange , hors nature ,
De reflets diaprés teignit la voûte obscure.
Le palais tout entier s'échappant du cahos ,
Sembla perdre à l'instant son nocturne repos.
Pariout , isolément , de graves personnages ,
De nos célébrités contemplaient les ouvrages.
Je les voyais agir , mais le bruit de leurs pas
Malgré l'écho du lieu, ne me parvenait pas.

Voulez-vous savoir quels étaient ces graves personnages ? C'était Rembrant, Titien, Raphaël, Michel Ange, Guide, Corrège, Albane, Léonard, Vendick et toutes les autres célébrités artistiques des temps passés, venant avec autorité, reprocher à la plupart de nos célébrités contemporaines leurs impudens larcins, et leurs ridicules singeries. Cette sévère critique placée dans la bouche de tous ces grands maîtres, donne à la sixième satyre quelque chose de grandiose et de solennel.

Les deux dernières *Prométhéides* : PEINTURE, SCULPTURE ET GRAVURES, écrites l'une et l'autre, en prose élégante et facile, ne font pas moins d'honneur au beau talent de M. Chatelain. Ici comme ailleurs il se montre homme d'esprit, de jugement et de goût.

Avant de finir, je dois dire que la confiance que j'ai dans l'avenir de la France, ne me permet pas d'accepter les prévisions de M. Chatelain sur la décadence des arts, sous le gouvernement représentatif. Les ouvrages dignes de passer à la postérité sont le produit du génie ; or le génie ne s'achète pas ; il ne se vend pas non plus ; la récompense qu'il ambitionne n'est point la richesse, c'est la gloire. Que M. Chatelain ne se décourage pas dans la guerre qu'il a déclarée aux abus qui se sont introduits dans le domaine des arts et avec sa plume éloquente, sous un régime de liberté, il rendra aux arts des services plus importans, qu'un despote orgueilleux avec toutes ses prodigalités.

CUREL.

M. Chatelain a adressé à la société académique de Toulon, un autre ouvrage intitulé : *ÉTRENNES À LA JEUNESSE*. Je regrette de ne pouvoir en donner l'analyse.

Il se divise en trois parties.

1^o *Lettres à Elisa sur la Mythologie comparée à l'histoire*. Aussi bien écrites que judicieusement pensées, ces lettres portent la lumière dans le cahos de la mythologie. On doit en recommander la lecture aux jeunes gens qui veulent étudier avec fruit la religion des anciens.

2^o *Lettres sur les beaux-arts*. C'est encore un excellent compte rendu de l'exposition de 1832.

3^o *Poésies diverses*. Pleines de douceur, de sentiment et de correction, les jolies poésies de M. Chatelain ne subiront jamais les caprices de la mode ; elles seront toujours lues avec plaisir.

PROMENADE

Pittoresque et statistique dans le département du Var, ou études historiques, géologiques, minéralogiques, botaniques, agricoles, industrielles et manufacturières sur ce département, par Alphonse Denis, président de la société des sciences du Var; ornée de vues lithographiées par Courdouan, professeur de dessin, imprimée par Canquoin, éditeur, imprimeur et lithographe, Toulon, 1833.

(PREMIÈRE LIVRAISON.)

Cette importante publication est non seulement une entreprise utile au département, par les documens statistiques qu'elle doit fournir à l'administration ; elle est encore un grand et noble exemple donné à la Provence entière, c'est-à-dire, à tous ceux que leur fortune, leur position, ou la nature de leurs études appellent à exhumer ses touchants souvenirs, soit en mettant au grand jour les trésors que recèlent ses bibliothèques, soit en interrogeant les ruines dont est parsemé le sol de ce pays qui fut à la fois le berceau et la tombe d'une civilisation brillante et originale. N'y-a-t-il pas en effet quelque chose de noble et de généreux, dans ce retour de la pensée, dans cet adieu aux anciens âges, en présence des âges nouveaux, de leurs progrès, de leurs merveilles, de leur triomphe sur le passé ?

Tels sont du moins les souhaits avec lesquels M. Denis, nous permettra de l'accompagner aujourd'hui dans sa promenade, aujourd'hui, disons-nous, qu'elle n'a pour objet et pour but, que de reconnaître le passé.

Hyères, son histoire, ses légendes et ses traditions, tel est le point de départ de l'auteur. Nous ne le suivrons pas dans ses ingénieuses conjectures sur les origines Romaines du pays. Nous nous empressons d'entrer avec lui dans le domaine de l'histoire du moyen-âge. » Ici, dit-il, tout vient à notre aide : constructions encore debout, chartres, titres, chironiques, poésie, tout a une voix qui répond à la nôtre et la grandit. »

Les premiers monumens écrits qui font connaître l'exis-

tence de la ville d'Hyères , datent du dixième siècle , et le petit état de ce nom , commence à s'organiser vers 1140. Résumons les principaux faits de son histoire , depuis cette époque jusqu'au quatorzième siècle inclusivement. Il nous sera plus facile ensuite , autant que les bornes de cet article nous le permettent , d'apprécier les riants détails dont M. Denis a embelli son sujet , et les poétiques épisodes dont il l'a semé.

La maison de Foz , qui eut pour chef Pons , frère de Bozon-I , comte de Provence et roi d'Arles , a *seigneurie* , comme dit l'auteur , sur Hyères et les terres adjacentes , durant l'espace de 134 ans , et l'histoire de cette famille , se lie à tout ce que l'on sait de positif sur le pays qui lui fut soumis. Ainsi donc , dès le temps des croisades , nous voyons un Amiel de Foz conduisant dans la Palestine quelques gentilshommes et quatre compagnies levées dans le territoire d'Hyères. En 1192 , un Amelin de Foz , appellé communément le *grand marquis* , assiège sa cité que la perfidie a mise au pouvoir des troupes d'Ildephons I , comte de Provence et de Forcalquier ; parvient à y rentrer en forçant celles-ci à se réfugier dans la citadelle ; en sort pour présenter la bataille à son adversaire , le défait , et oblige la citadelle à se rendre. Ses enfans furent après lui assez heureux pour se maintenir en leurs possessions.

Au 12 juillet 1254 , nous les voyons faire un courtois accueil au roi Saint-Louis , arrivant de Palestine avec sa femme et ses trois enfans , et plus inquiet pour ses quatorze navires que pour lui-même. « A cette nouvelle inattendue , continue M. Denis , la bannière de France fut déployée sur le donjon du château , et le peuple se porta en foule sur les remparts , pour saluer à son passage le frère du comte de Provence. « Eh sire , lui dit Joinville , vitez-vous pas le pavillon de France , qu'on a hissé sur le donjon du Castel ? Ces témoignages d'honneur et de bon accueil , acheveront peut-être de décider le roi à quitter sa nef... Au châtel d'Yères , séjourna donc le roi , la royne , et leurs enfans , et nous tous , tandis qu'on pourchassait des chevaux pour s'en venir en France , l'abbé de Cluny , qui fut depuis évêque de

« l'Olive, envoya au roi , deux palefroys , l'un pour lui ,
 « l'autre pour la royne , et disait-on alors qu'ils valoient
 « bien chacun cinq cents livres.... A Yères , en ce moment ,
 « y avait nouvelles d'un très vaillant homme cordelier qui
 « alloit prêchant parmi le pays , et se appelait frère Hugues...
 « et disoit qu'il avoit leu la bible et les autres livres de l'es-
 « criture sainte! mais que jamais il n'avoit trouvé fust entre
 « les princes et hommes chrétiens , ou entre les mécréants
 « que nulle terre ni seigneurie , n'eust été transférée ni muée
 « par force d'un seigneur à autre , fors que par faute de faire
 « justice et droiture. »

Quelques années plus tard le 15 octobre 1257 , après bien des hostilités et des négociations , l'opiniâtreté de Charles d'Anjou fit entrer dans le domaine des comtes de Provence , le château et la ville d'Hyères , et abandonna aux anciens possesseurs , à titre d'indemnité , Pierrefeu , la Môle , Collobrières , Saverne , Cavalaire , le Canet , Curbar , etc.

Pendant tout cet espace de temps , M. Denis pense que la population d'Hyères , devait être considérable et florissante ; il le prouve par les ruines de ses antiques murailles , le nombre et l'illustration des nobles familles qui y résidaient , par divers traités de commerce , soit avec de simples citoyens , soit avec le roi d'Aragon , enfin , par le séjour qu'y firent ainsi qu'à ses environs , dans la délicieuse vallée de Sauvebonne , les templiers , ordre à la fois religieux et militaire dont on sait que le luxe et l'opulence firent le crime aux yeux de l'avide Philippe-le-Bel.

Le 24 janvier 1307 , le décret fatal les trouva au nombre de huit à Hyères , où leurs bienfaits et leurs pieux monuments les faisaient chérir. Le comte de Provence , Robert , parut , en cette circonstance , comprendre les vœux du pays : car il leur permit d'y achever paisiblement leur existence , peu de temps après que les bûchers venaient de s'allumer pour eux à Paris , et au moment même où la vengeance des rois et des papes les exterminait sur tout le reste du globe.

Ici , existe une longue lacune historique.

Puis enfin , nous voyons la reine Jeanne , céder et repren-

dre-tour à tour le château d'Hyères , démembrer un immense domaine en faveur de ses habitans , et se dépouiller, moyennant une redevance de quinze ducats d'or, du droit de récolter le *vermillon* sur les chênes qui bordent le littoral.

Que le lecteur ne s'Imagine pas retrouver dans l'aperçu historique qu'il vient de lire , et dont M. Denis nous a fourni les élémens , l'histoire entière d'Hyères , pendant les douzième , treizième et quatorzième siècles. Il n'en a vu que l'écorée : pour pénétrer jusqu'au cœur , il faut suivre le spirituel écrivain sous la voûte des cloîtres , et remarquer leurs pacifiques révolutions ; contempler avec lui ces forteresses aux tours menaçantes , théâtres ou témoins de sanglans événemens ; puis se reposer en sa compagnie auprès de l'âtre du *Castel* , à l'heure où l'on *devise* , au moment où le récit de quelque touchante féerie , vient captiver l'imagination et réveiller les romantiques souvenirs des ancêtres. C'est le temps , c'est le pays des cours d'amour , de la gaie science , de Guillaume , de Rambaud , troubadours célèbres , dont les chants retentissent alors dans ces contrées où ils ont vu le jour. Il faut surtout lire , ce gracieux conte *du jardin de la Croix de Fer* , où l'auteur semble avoir déployé tout ce qu'il a de richesse d'imagination , de délicatesse de sentimens , de fraicheur et de coloris de style. Il serait difficile de citer dans nos romanciers modernes , quelque chose de mieux conçu et de plus fini. Comment ne pas s'attendrir en suivant la destinée de cette fille du duc d'Afrique , qui inspira une vive passion au génie des tempêtes ? « Pour plaire à la princesse , cet amant d'une nouvelle espèce , s'y prit de vingt manières différentes. L'une des formes les plus heureuses , selon nous , sous lesquelles il lui apparaissait pour la séduire , était celle du zéphir d'Orient. Pendant les ardeurs du soleil d'été , tout embaumé des parfums des roses et des jasmins , il se glissait auprès d'elle sous les épais feuillages du sycomore et du platane , et la rafraîchissait mollement , en se jouant amoureux et timide dans sa longue chevelure ; d'autrefois plus impétueux , indiscret et plein d'audace , il excitait chez sa belle maîtresse les folles joies et les rires , auxquels , passé quinze ans , la jeune fille devenue réservée sans motifs et

grave sans réflexion , craint de s'abandonner ; quelquefois encore vibrant des sons harmonieux de quelques sérénades castillanes et portugaises , portés sur les ailes des vents du Nord , il charmait son oreille et commençait sur ses sens endormis , un système de séduction d'autant plus difficile à combattre que l'ennemi était invisible et inconnu. Puis , enfin , tout chargé des soupirs amoureux des Abencerages de Grenade , les plus tendres et les plus discrets des chevaliers Maures , il berçait son âme de voluptés indicibles et de molles langueurs . » Enfin , pour mettre un terme à tant d'obsessions et d'inquiétudes , le duc d'Afrique , songe à chercher un époux à sa fille , et ici , s'ouvre une scène aussi terrible , aussi funèbre , que la première a été touchante et voluptueuse. Les lecteurs de M. Denis en jugeront , et l'analyse ne pourrait être que glaciale et décolorée.

Signalons , en finissant les belles gravures de MM. Courdouan et Canquoin : ils n'ont rien oublié pour enchanter notre vue , comme l'auteur , pour éclairer notre esprit et émouvoir notre sensibilité.

(DEUXIÈME LIVRAISON.)

Félicitons l'auteur d'avoir ici agrandi le cadre de sa narration , et de nous avoir présenté le tableau des plusieurs événemens qui agitèrent la Provence entière depuis le commencement du quinzième siècle jusque vers la fin du seizième. Bien loin de lui savoir mauvais gré de ces épisodes , nous aimons à croire que sa publication peut , par elles seules acquérir un intérêt puissant et général , surtout lorsqu'ils se rattachent aussi naturellement au sujet principal. La littérature contemporaine qui s'est enrichie depuis bien des années de l'histoire de Bretagne , de l'histoire des ducs de Bourgogne , a attendu long-temps son histoire de Provence , ce berceau de la civilisation moderne : elle devra aux consciencieux travaux de M. Denis les lumières nouvelles que sa publication ne peut manquer de répandre sur ce champ trop négligé.

Les efforts opiniâtres de Raymond de Turenne , pour faire valoir contre la maison d'Anjou les droits que la Reine

Jeanne lui avait concédé sur une portion considérable de ses états, la peinture des mœurs, des caractères, de la physionomie de ce fameux partisan que M. Denis compare fort justement, au Captal de Buch, à Arnaud de Cervolles, peuvent nous faire apprécier l'esprit turbulent, avide et parfois héroïque de la haute noblesse de cette époque.

En lisant ces récits, on sent que c'est à cette école qu'a dû se former plus tard cette forte génération de la ligue, qui ne fit que développer sur un théâtre plus national ces passions de rivalité haineuse, d'ambition effrénée qui avaient tourmenté ses ayeux dans un cercle plus circonscrit.

Cependant les entreprises courageuses de Raymond de Turenne ne furent pas couronnées de succès, et les états qui se tinrent à Aix, en 1391, protestèrent de leur dévouement sans bornes à Louis II.

Le rang même que les députés d'Hyères occupaient dans ces assemblées fait penser à M. Denis que cette cité était municipale et non simple commune: qu'à ce titre elle avait le droit d'élire ses magistrats et d'administrer ses affaires. Cette importance politique ne l'affranchissait pas, il est vrai, de la juridiction ecclésiastique exercée sur elle par l'évêque et par le haut clergé de Toulon. Mais il est juste de le remarquer: la métropole ne signala son autorité que par des bienfaits, et ce fut le sieur d'Embrun, avocat de Toulon, qui par l'autorisation de l'évêque de cette ville, fonda à Hyères, en 1689, le collège de l'Oratoire, dont Massillon fut un des premiers élèves, et qui forma en lui un des plus grands orateurs du grand siècle. Protégée d'un côté par une administration municipale, embellie de l'autre par des monuments et d'utiles institutions, on conçoit sans peine que de tous temps Hyères ait offert un séjour agréable tantôt aux comtes de Provence, tantôt aux rois de France eux-mêmes, et qu'au seizième siècle la reine-mère ait prié Charles IX de lui bâtir en ces lieux *une maison royale entourée de jardins*. C'est dans l'ouvrage de M. Denis qu'il faut lire le récit de l'entrée solennelle de ce prince à Hyères, en 1553, des fêtes qui lui furent données au milieu de la joie universelle

qu'allait bientôt troubler hélas! le plus coupable et le plus lâche des attentats!

Sous Henri III, les guerres de religion déchirent de nouveau le sein de la patrie, et le comte de Carces succèdant à Honoré de Savoie comme lieutenant du roi dans le pays, continue ses violences. Au milieu de ces scènes de sang, de ces luttes intestines, on aime à se dire avec M. Denis « Que « si ces populations entières prirent les armes, et se levèrent « en masse pour protéger les religionnaires, ce n'est pas « qu'elles les aimassent et fussent disposées à adopter leurs « principes; mais qu'elles étaient poussées uniquement par « le désir de rétablir l'ordre et la tranquilité autour d'elles. » Il fallait bien du reste que les racines de ces funestes discussions fussent vivaces et profondes, pour qu'à la suite de la peste qui commença vers 1586 à fondre sur la Provence et la désola pendant deux ans, « le pauvre peuple « hâve, maigre, au corps débile, à la démarche chancelante, se traînât de nouveau sur les champs de bataille ; « la guerre civile venait de secouer ses torches. »

Je termine cette froide et sèche analyse d'un récit où respirent encore toute la fraîcheur et toute la grâce naïve des annales provençales, par une remarque qui doit appeler sur cette publication l'intérêt des hommes pratiques, des esprits positifs : c'est que M. Denis, obligé par son sujet même de retracer toutes les phases, toutes les transformations de la propriété territoriale dans cette partie de l'ancienne Provence qui forme maintenant le département du Var, doit nécessairement aider les jurisconsultes à fixer plusieurs points de jurisprudence locale encore obscurs ou mal éclaircis.

RICARD.

DICTIONNAIRE

Historique et topographique de la Provence ancienne et moderne, par E. Garcin.

Un fait général dont il doit découler de larges conséquences, que l'on doit mettre de l'empressement et du plaisir à constater; c'est que la centralisation des sciences, des lettres, des lumières à Paris, tend tous les jours à perdre de sa compacité, à se dissiper. Le mouvement intellectuel n'est plus seulement dans la moderne Athènes; le monopole des sciences littéraires n'est plus fixé, à demeure, sur un seul point de la France. Cédant à leur vie essentiellement expansive, elles se sont irradiées vers la circonférence qui incessamment se recule et s'agrandit, et cultivées, dignement appréciées dans des provinces où jadis elles étaient à peine connues, on les voit prendre un essor qui leur promet un brillant avenir.

La Provence long-temps déshéritée des faveurs dont les lettres, pendant trois siècles, avaient été pour ainsi dire prodigues, occupait naguère un rang peu élevé parmi les contrées où la civilisation s'était établie. Il n'y avait pas de province, en France, qui n'eût la juste prétention de laisser loin, bien loin derrière elle, sous le rapport des connaissances humaines, le beau pays que nous habitons. Aujourd'hui, et il faut le dire bien haut, avec orgueil, la Provence n'est plus attardée; les lumières qui s'y sont glissées, à la vérité, lentement et comme en silence, la pénètrent de toute part; les lettres y sont étudiées avec amour, et elles y sont devenues presque un besoin.

Ces réflexions ne paraîtront point hasardées à l'observateur qui se sera attaché à suivre, avec assiduité, cette activité d'intelligence qui s'opère dans cette contrée, ainsi que les productions savantes et littéraires qu'elle y fait naître tous les jours.

On sait qu'il n'y a rien de plus naturel pour les Provençaux que le désir de connaître l'histoire, la topographie et la statistique du pays qu'ils aiment. Toujours ils ont accueilli avec empressement les ouvrages qui avaient pour but d'en

raconter les annales , d'en peindre les mœurs , d'en signaler les élémens de prospérité.

Aussi les historiens modernes de la Provence , ceux qui ont écrit avant le dix-neuvième siècle , tout incomplets qu'ils sont , tout inexacts qu'ils peuvent être sous quelques rapports , ont-ils été constamment lus , avec cet intérêt qui s'attache naturellement aux récits des événemens , des actions qui concernent le pays natal.

Cependant on s'aperçoit que Nostradamus , Bouche , Papon , d'Anville , Bérenger , laissant encore beaucoup à désirer , soit sous le rapport de la distinction des lieux qu'ils ont décrits , soit sous celui des dates , des distances mal déterminées et des actions mal appréciées , commencent à ne plus être aussi recherchés qu'auparavant par les Provenceaux qui veulent connaître l'histoire de leur pays.

Les auteurs contemporains du siècle où nous vivons , s'aidant des lumières acquises par leurs devanciers , et mettant à profit les documens qu'ont produits les nouvelles découvertes dans les bibliothèques , ainsi que les monumens récemment exhumés , ont eu la gloire de publier des histoires où la Provence ancienne et moderne , apparaît avec ses mœurs , ses idées et ses superstitions , ses hauts faits , ses combats et ses expéditions , ses malheurs , ses joies et sa vie , en un mot , avantageuse , noble et dramatique.

MM. de Villeneuve , de Villeneuve-Beauregard , Fabre , Méri , Denis et autres , dans les publications dont quelques unes se continuent encore , ont senti , en atteignant toutefois la fin qu'ils se proposaient , que pour achever un travail complet , sans la moindre lacune , sur la Provence , il fallait poursuivre des recherches non seulement sur tous les points de sa surface , mais encore dans les vieilles bibliothèques nationales et étrangères.

Un homme laborieux , patient , entraîné par la passion de l'exploration ; dans l'ouvrage qu'il publie en ce moment , a atteint , quant à la partie topographique de l'histoire de la Provence , le but que les auteurs avaient signalé ; c'est M. Garcin , de Draguignan , qui a consacré dix-huit années de son existence à l'étude exclusive de la Provence , telle

qu'elle fut jadis, et telle qu'elle est à l'époque actuelle.

Après avoir parcouru tous les lieux, visité tous les monumens, gisant en débris ou encore debout; fouillé partout où les renseignemens historiques, les souvenirs du moyenâge et les traditions locales, populaires, lui indiquaient quelque chose à exhumer; après avoir exploré toutes les sources, toutes les montagnes, toutes les grottes, tout le littoral maritime, tous les accidens pittoresques du terrain, tous les sites curieux; après avoir séjourné long-temps aussi dans chaque ville, chaque village, où pouvait se rattacher quelque souvenir ancien, quelque intérêt moderne, il a rassemblé ses observations, noté le produit de ses recherches, coordonné ses réflexions, et de tout cela, il a formé un livre qu'il donne aujourd'hui au public sous le titre de *Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne.*

Dans cet ouvrage, M. Garcin ne s'est pas borné à une répétition compilatoire de tout ce qui avait été dit avant lui. Ainsi tout ce qui a trait au sol de notre pays, à ses productions, à ses institutions, à ses monumens, à ses ruines, à ses usages, à ses superstitions mêmes, tout par lui a été vu, examiné, étudié. L'auteur n'a voulu s'en référer exclusivement aucun de ceux qui l'ont précédé dans la carrière. Ses opinions relativement au gisement des villes, des ports, des routes antiques, sont toutes le résultat de l'examen comparatif de ce qu'on en a dit et de ce qu'il a lui même observé.

Cette manière d'observer et de juger, conscientieuse et féconde à la fois, l'a conduit à la découverte de la véritable position qu'occupaient jadis des villes dont on croyait les vestiges mêmes tout-à-fait disparus. Ainsi, dans le seul arrondissement de Draguignan, département du Var, M. Garcin a fait connaître, pour la première fois, cinq lieux anciens, fort remarquables, que les géographes et les historiens modernes n'ont complètement ignoré que parce que leurs explorations ont été ou insuffisantes ou faites avec peu de soins.

Voici quelques uns de ces lieux qui se révèlent aujour-

d'hui encore aux yeux de l'explorateur par des vestiges très évidens :

Athénopolis dont les *Phocéens-Marseillais* avaient jeté les premiers fondemens sur un plateau de la montagne de l'Estérel, entre la *Napouille* et *Agay*, même au fond de la grande caranque d'*Antéa*. Ces restes de maisons dont la construction est antérieure à celle des Romains, paraissent avoir appartenu à un établissement destiné à défendre les navires de toute attaque, lors de la guerre contre les Carthaginois.

Epulias, qui désigne un lieu où les plaisirs et la bonne chère réunissaient de joyeux convives, venus de *Forum-Julii* (Fréjus), était placé sur la côte, non loin du village de Saint-Raphaël, dont on découvre encore aujourd'hui, entr'autres ruines, celles d'un vaste local baigné par les eaux de la mer et où l'on allait prendre des bains au temps des chaleurs caniculaires.

Ligaunia, capitale des *Ligauni*, dont les traces gisent encore apparentes, sur l'emplacement de l'emphithéâtre nommé *Cavaroux*, dans le territoire de Calian.

L'ancienne station militaire romaine, appelée *Forum Vaconii* dont la position réelle est restée jusqu'à présent indéterminée dans les auteurs qui s'en sont occupé, et que l'auteur est parvenu à fixer avec justesse dans le territoire de Taradeau, sur une des rives de l'Argens, au dessous de la tour romaine qui subsiste encore et qui servait de défense à cette station. Ces ruines sont aisées à apercevoir non loin du pont jeté sur cette rivière, en face du point où Antoine et Lépidus établirent leur camp.

Le cadre de cette notice ne permet pas de détailler plus au long tout ce que M. Garcin a découvert, tout ce qu'il a rectifié, en matière de topographie. Son ouvrage se composera de douze livraisons dont les quatre premières ont déjà paru. Une lecture attentive fait acquérir la conviction que rien d'important à connaître, de curieux à savoir n'a été oublié, et que c'est avec une entière sécurité qu'on peut l'invoquer comme autorité et le prendre pour guide dans les voyages d'agrément ou d'exploration, dans toute la Provence.

Les articles rangés, selon l'ordre alphabétique et compris dans le premier volume, sont tous plus ou moins distingués. L'aperçu sur la Provence est tracé avec cette science et cette clarté qui prouvent de l'étude et de l'observation. Parmi ces articles on remarque celui d'Aix, un des plus intéressans à lire ; il offre une curieuse description de la procession de la *Fête-Dieu*, qui, à cette époque et pendant plusieurs siècles, attirait de loin, dans cette ville, un grand concours de peuple, pour venir admirer la pompe de cette étrange cérémonie religieuse et profane tout à la fois.

Les articles *Antibes*, *Argens*, *Arlès*, *Avignon*, *Aubagne*, *Aups*, *Sainte-Baume*, *Brignoles*, *Cagnes*, *Callian*, *Camargue*, *Carpentras*, *Celto-Lygie*, *Ciotat*, etc. etc.... dont il n'est pas possible de faire ici l'analyse, méritent d'être signalés. Cependant pour donner une juste idée de la manière de voir, de penser et d'écrire de l'auteur de ce dictionnaire, je citerai textuellement quelques morceaux détachés et pris indistinctement ça et là dans les livraisons parues.

En parlant d'Aups, M. Garcin dit « qu'anciennement il s'appelait Alps, *Castrum vel opidum de Alpibus*. Cette petite ville, chef-lieu de canton, est à 6 lieues de Draguignan, sur la voie romaine qui conduit de Fréjus à Riez. Aups fut visité par plusieurs Romains illustres et notamment par Jules César. Ce fut là qu'on montra à ce grand conquérant le premier magistrat du lieu, couvert de bure et s'occupant à labourer la terre, et qu'à cette vue, César assura qu'il préférerait être le premier *citoyen* à Aups que le second à Rome. »

A l'occasion de la description de la grande forêt connue sous le nom d'Averne, située dans le territoire de la *Molle* département du Var, près du littoral, entre le golfe de Grimaud et Hyères, l'auteur avance que « dans le douzième siècle un certain nombre de religieux de l'ordre de Saint-Bruno, vinrent s'établir dans cette solitude où ils vécurent longtemps en paix et dans une félicité peu connue des hommes avides qui troublent fréquemment la société.

« La chartreuse de l'Averne se trouve sur le penchage d'une colline. Elle fut bâtie avec de la pierre ollaire grise,

« dure , mêlées de filets d'asbeste tâchetée de noir , et qui a
 « l'apparence du plâtre gris. Une partie de ce vaste bâti-
 « ment a été détruit ; il n'en existe plus que le corps qu'ha-
 « bitaient les supérieurs et celui qui était destiné aux voya-
 « geurs. Ce lieu si long-temps habité par des hommes pieux
 « et hospitaliers , cette maison de prière et de charité , n'ont
 « maintenant pour habitans que des valets de ferme et des
 « gardiens de Chèvres. Au lieu du son d'une cloche qui
 « rappelait autrefois les heures de la prière , du travail et
 « du repos , on n'entend plus que le bêlement des grands
 « troupeaux de chèvres blanches qui se nourrissent là où les
 « brebis mouraient de faim. »

L'auteur fait connaître Bandols , village sur le littoral , à 4 lieues de Toulon. « Quoiqu'il soit d'une origine très ré-
 « cente , il est fort mal bâti ; mais il est dans un site riant
 « et sain , et sous un climat chaud. La gelée n'y est pas
 « connue , ce qui rend ses vins excellens et fort recherchés
 « pour les colonies ; les orangers y viennent en plein vent ;
 « la plupart des productions de l'Afrique y viendraient éga-
 « lement bien ; le sol quoique pierreux et sec , donne des
 « primeurs ; au cœur de l'hiver , on y recueille des artichaux
 « et même des pois verts ; le terroir serait productif s'il y
 « pleuvait souvent ; mais les vents de la mer forcent les nua-
 « ges à aller se décharger un peu plus avant dans l'intérieur
 « des terres ; un seul ruisseau arrose quelques jardins. »

Il ne sera point fastidieux de répéter ici les idées de M. Garcin sur l'importance de la position de Bandols comme point maritime ; elle s'accorde trop avec la prospérité de cette partie de la Provence. « Le port de Bandols serait le plus
 « sûr et le plus commode de la Provence , s'il plaisait au
 « gouvernement de le faire confectionner sur un bon plan.
 « Il y aurait l'emplacement d'un superbe arsenal de marine
 « qui rivaliserait avec celui de Toulon. Le comte d'Estaing ,
 « qui connaissait parfaitement la localité , le proposa au mi-
 « nistre du roi , mais quelques mauvaises considérations em-
 « pêchèrent què ce projet ne s'effectuât ; la France a plu-
 « sieurs établissements de ce genre sur l'Océan , pourquoi
 « n'en aurait-elle pas deux sur la méditerranée ? Celui de

« Bandols, assez fort par sa position, n'aurait pas besoin
 « d'une nombreuse garnison pour repousser toute attaque
 « ennemie. D'ailleurs, Marseille et Toulon serviraient de
 « boulevards à Bandols, si le gouvernement daignait en
 « faire un nouveau Cherbourg. Le projet qu'il a d'ouvrir des
 « établissements de charité pourrait fort bien lui faire en-
 » voyer à Bandols de pauvres ouvriers propres à être em-
 « ployés aux travaux de la marine. »

L'auteur se plaît évidemment à satisfaire le goût descriptif qui lui est propre ; « la Sainte Baume, dit-il, est une « montagne du département du Var, à sept lieues de Bri- « gnoles. Son nom dérive d'une grotte, en provençal *uno baoumo*, célèbre dans l'histoire de l'église et dans les an- « nales de la Provence. Cette grotte se trouve sur la monta- « gne de ce nom. Un énorme rocher de nature calcaire, es- « carpé sur ses deux faces, domine de beaucoup une vaste « forêt dont les arbres, d'une hauteur prodigieuse et d'une « belle verdure, présentent du haut du rocher, l'aspect « d'une vaste prairie couverte d'un gazon uni. L'œil du « voyageur ne peut se figurer que cet immense tapis, d'un « vert uni, soit formé par les cimaux des chênes, des ifs, « des pins, des érables, la plupart aussi vieux que le monde, « quoique d'une vigueur égale à celle de leur premier « âge. »

« C'est sur cette élévation qui domine cette antique forêt « et d'où l'on découvre toute la basse Provence; c'est sous « un climat aussi froid que le sommet des Alpes et des Al- « pines que l'on aperçoit au nord et à l'ouest; c'est enfin « dans ce lieu sauvage et silencieux que selon la tradition po- « pulaire, la Magdelaine de l'évangile vint faire pendant « trente ans une pénitence rigoureuse. »

Je terminerai ces citations par celle d'une contrée dont les habitans et leurs mœurs sont peu connus, et qui rappelle à la mémoire un peuple intéressant et généralement aimé, les Savoyards. La vallée de Barcelonette, ainsi que toute la haute Provence a sans doute été plus habitée qu'elle ne l'est au- « jourd'hui ; les terres y étaient mieux cultivées et mieux « soutenues, et les récoltes plus assurées ; aussi les habitans

« n'abandonnaient-ils pas leur pays à l'approche de l'hiver,
 « comme ils font aujourd'hui ; beaucoup de villages sont
 « tombés en ruines , ou ont été détruits par les maures et
 « par les guerres dont ce pays a été le théâtre ; le manque de
 « bras et la nonchalance des agriculteurs sont les deux prin-
 « cipales causes de la médiocrité des récoltes et de la pau-
 « vreté des habitans ; aussi la plupart des cultivateurs vont
 « avec leurs familles passer l'hiver dans la basse Provence.
 « Les femmes ramassent des olives et des châtaignes ; les en-
 « fans travaillent avec leurs mères ; s'ils sont jeunes , ils
 « demandent l'aumône , font les décroteurs , les souillons
 « de cuisine , ou font danser les marmottes et les marion-
 « nettes ; les hommes servent de goujats aux maçons , fen-
 « dent le bois à brûler , jouent de la vielle , font voir la
 « lanterne magique , ou gagnent leur vie en dansant au mi-
 « lieu des rues , etc. les habitans du vallon de Fours pren-
 « nent un plus grand essor. Au lieu de s'arrêter en Provence
 « ils vont exploiter les provinces du nord ; il en est même
 « qui poussent leurs courses jusqu'en Belgique , en Saxe et
 « même en Danemarek. Ils restent plusieurs années sans re-
 « tourner dans leurs pays , mais il n'y reviennent jamais sans
 « être chargés de numéraire et d'objets précieux. »

« Ceux à qui l'âge ou les infirmités n'ont pas permis de
 « quitter le chaume paternel , s'occupent en hiver à carder ,
 « à filer la laine , et à en faire un drap commun et grossier
 « pour les vêtemens des deux sexes. La pauvreté ou l'avarice
 « est cause que les hommes se nourrissent fort mal. Ils con-
 « servent leur sobriété même dans leur migration , et no-
 « tamment quand ils sont obligés de se nourrir à leurs frais ;
 « aussi tout le numéraire qu'ils touchent peut être considéré
 « comme bénéfice. La plupart emploient le fruit de leurs éco-
 « nomies à l'achat de quelques marchandises qu'ils colpor-
 « tent d'abord , qu'ils étalement ensuite sur les places publi-
 « ques ; ils finissent toujours par s'établir dans quelque ville ,
 « et deviennent en peu d'années de riches marchands. Enfin
 « les moins heureux retournent dans leurs climats pour y
 « cultiver l'héritage de leurs pères sans désespérer de faire
 « fortune un jour. » Cette peinture est pleine de vérité , et il

n'est pas de ville en Provence qui offre des exemples aussi multipliés que Toulon des différentes assertions de M. Garcin.

Je m'attacherais volontiers à reproduire quelques morceaux encore de l'intéressant ouvrage de M. Garcin, bien persuadé qu'ils seraient lus avec plaisir par les Provenceaux jaloux de connaître le pays qu'ils affectionnent tant; mais cette notice déjà bien longue me force à m'arrêter.

Toutefois j'ajouterai avant de terminer que le premier volume, le seul qui ait paru, donne la garantie certaine que l'ouvrage arrivera à bonne fin, et qu'il obtiendra tout le succès dont il est digne; surtout si l'auteur s'attache à y apporter plus de correction dans le style, plus de propriété dans l'expression, et parfois plus de justesse et de clarté dans la pensée.

LAYET, D. M. P.

Compte rendu de la séance annuelle de l'académie d'Aix.

Réochure in-8.

M. L'abbé Castelan, doyen de la faculté de théologie, professeur d'histoire ecclésiastique, et président de l'académie, a ouvert cette séance par un discours fort remarquable. Nous félicitons l'académie d'avoir à sa tête un savant si distingué, digne compatriote des Pagi et des Thomassin dont il égale l'érudition. Les travaux de monsieur le conseiller Castelan sur la littérature égyptienne, ceux de M. le conseiller Rouchon, de M. l'avocat-général Vallet, de M. Rouard, bibliothécaire d'Aix, ne contribuent pas moins à l'illustration de cette société qui paraît reprendre une vie nouvelle, et qui ne peut manquer d'avoir de l'avenir au sein d'une ville essentiellement littéraire.

RICARD.



PROPOSITION

D'ACCORDER AUX

DAMES ARTISTES

ET LITTÉRATEURS

La faculté de jouir du Titre et des Priviléges attachés à la qualité de Membre Correspondant ou Associé de la Société des Sciences , Arts et Belles-Lettres du département du Var, séant à Toulon.

PAR M. CUREL,
Chef d'institution à Toulon,

Membre de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département du Var.

(Séance du 4 Novembre 1833.)

MESSIEURS ,

Notre époque est marquée par un phénomène singulier dans l'histoire des temps , phénomène qui prélude certainement à quelque chose d'extraordinaire ; je veux parler de cette prodigieuse activité morale et intellectuelle qui remue toute la société.

La liberté de la pensée long-temps demandée comme un bienfait , long-temps refusée comme un fléau , est proclamée aujourd'hui par ses détracteurs eux-même , une véritable nécessité. Les opinions les plus contradictoires , les croyances les plus bizarres , les erreurs les plus extravagantes sont admises sans restriction , et l'opinion la plus répugnante est reçue comme la plus sûre et la plus sûre .

gantes circulent, se croisent, se heurtent, et de ce conflit journalier, universel, jaillit un déluge d'écrits,

Pour alimenter notre curiosité et satisfaire à l'inconcevable mobilité de nos goûts, tous les genres ont été tour à tour exploités; et nous devions espérer qu'après le romantisme auquel sa constitution monstrueuse ne promettait pas une longue existence, les plumes tomberaient enfin d'épuisement et d'inanition, lorsque d'audacieux novateurs, en proclamant l'émancipation de la femme, fournirent à la presse de nouveaux alimens et de nouveaux auteurs.

Jusqu'ici impuissant à rien édifier, le Saint-Simonisme a pourtant mis à nu maintes plaies de notre ordre social. Sa voix devait avoir du retentissement quelque part; et la femme aussi rêva à l'indépendance et à la gloire.

Fière du pouvoir de ses charmes, mais humiliée de leur fragilité, elle ambitionna, après les illusions de l'amour et les plaisirs de la maternité, des jouissances d'une autre nature: après un doux printemps, une belle automne; après le culte dont elle fut l'objet, de l'estime et de la considération. Elle voulut donc occuper une place plus élevée dans le domaine intellectuel.

La révolution de juillet favorisa ses prétentions; car elle effaça la ligne qui séparait la ville de la cour, proclama illégitime toute aristocratie excepté celle du mérite, et désormais le beau sexe bourgeois, dans les soirées du château, peut s'asseoir sur le duvet royal, sans avoir à redouter

aucune atteinte à sa susceptibilité de femme. Il n'y eut plus assaut de titres nobiliaires , mais assaut de talens et de grâces. L'esprit occupa la place et reçut les hommages auparavant accordés à la naissance. Les femmes du tiers-état se jetèrent donc dans le mouvement universel , et l'activité générale s'accrut de toute leur activité.

Autrefois les femmes n'écrivaient que lorsque le hasard les avait placées dans un rang élevé. C'était un privilège comme un autre , qu'on ne pouvait usurper sans se donner un ridicule. Aujourd'hui , grâces à l'impulsion imprimée au beau sexe par le St-Simonisme et la révolution de juillet , elles font gémir toutes les presses , et l'on peut dire que là comme ailleurs , la démocratie coule à pleins bords.

Au lieu des romans futiles , des lettres légères , des quelques poésies suaves , des quelques ouvrages sur l'éducation , seule richesse que les nobles dames d'autrefois aient léguées à la postérité , nos jeunes bourgeois ont débuté dans la carrière littéraire par des articles de journaux profondément pensés , des poésies pleines d'inspiration , de verve et de noblesse , par des contes et de longs romans écrits avec une pureté , une chaleur , une philosophie qui les ont placés au dessus de tout ce qui avait été fait en ce genre. M^{me} de Staël si justement orgueilleuse de son talent , serait morte de dépit , si elle avait pu prévoir les triomphes de l'auteur [d']Indiana et de Lœlia , et les riches productions qui ont accompagné l'enfantement de ces chefs-d'œuvre.

L'homme revendique le privilège de la force et du courage , la femme celui des grâces et du sentiment ; mais dans les œuvres d'art et d'imagination , il y a partage égal d'intelligence. C'est un fait qu'on a pu contester ; mais que nous sommes obligés de reconnaître et d'accepter , sous peine de justifier les plaintes et les récriminations que les dames élèvent contre nous dans la plupart de leurs écrits.

Leur exclusion de toutes les facultés est une anomalie dans notre organisation sociale ; et si la proposition de l'effacer eût été absurde ou ridicule , il y a soixante ans , elle sera regardée aujourd'hui comme une chose tout à fait raisonnable et opportune. Oui , Messieurs , le temps est venu , sinon de demander la modification de quelques articles du code civil , du moins d'ajouter un article aux règlements des sociétés savantes et d'admettre le beau sexe au partage des honneurs que nous accordons à l'intelligence.

C'est une innovation que je vous demande , et une innovation extraordinaire , je n'en disconviens pas. Mais vous aurez à examiner si elle n'est pas assortie aux idées de l'époque , et surtout si votre société , en ouvrant ses portes aux dames qui se distinguent dans les sciences et dans les arts , ne recevra pas un reflet de la gloire attachée à leur nom.

Pour moi , je crois qu'en prenant l'initiative dans cet acte de justice et de haute raison , notre société acquerra spontanément l'extension et la

célébrité qui n'est la récompense que de longs et d'immenses travaux.

Je crois que tout ce que le beau sexe fournit d'esprits supérieurs , tiendra à honneur d'obtenir vos suffrages , de joindre au nom d'auteur , le titre glorieux et nouveau de membre d'une société savante , et d'ajouter par des productions de tout genre à la richesse de vos archives.

Je crois enfin que toutes les autres académies nous envieront le bonheur d'avoir conçu et accompli les premiers une idée civilisatrice qui peut avoir une influence salutaire sur l'avenir de notre organisation sociale.

Nota. Cette proposition a été adoptée , dans la même séance , à la presqu'unanimité.

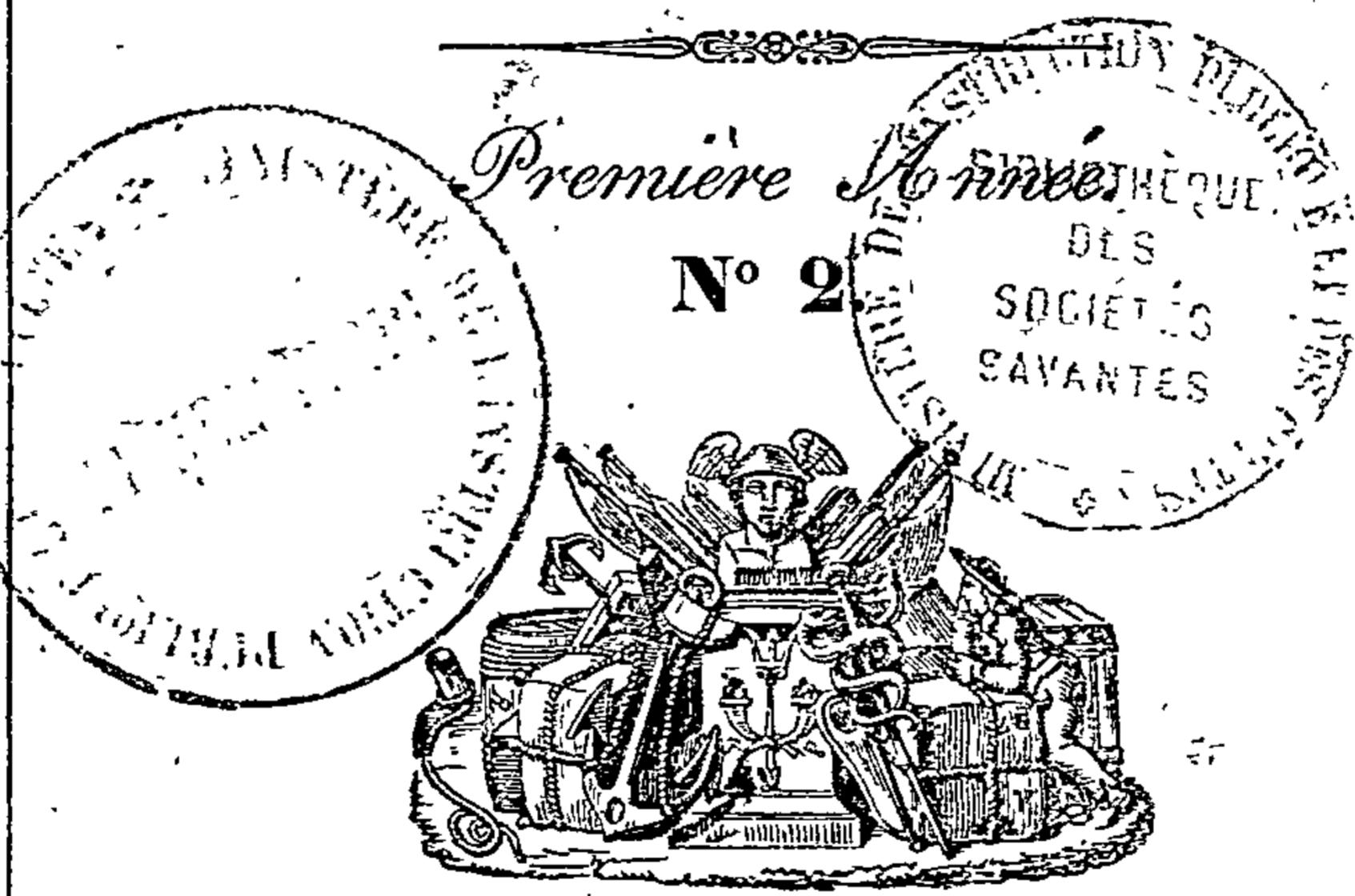
ERRATA. — *Texte de la note qui est au bas de la page 516 :*
Neque est facile dictu externa verba atque ineffabilia dero-
gent fidem validius , an latina inopinata , et quœ ridicula vi-
deri cogit animus , semper aliquid expectans ac dignum deo
movendo imò verò quod nominis imperet.

BULLETIN
TRIMESTRIEL
DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENCES,

Arts et Belles-Lettres
DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON,
ET DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE ET DE COMMERCE

DU DÉPARTEMENT DU VAR,
SÉANT A DRAGUIGNAN.



TOULON,
IMPRIMERIE DE J. M. BAUME,

1833.

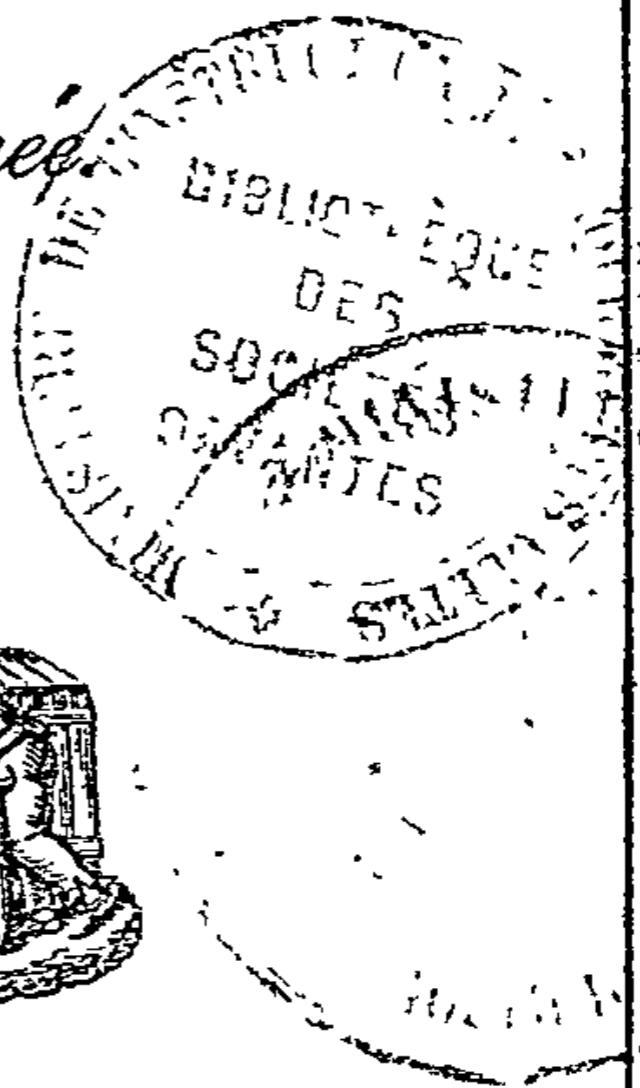
1081

BULLETIN
TRIMESTRIEL
DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENCES,

Arts et Belles-Lettres
DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON,
ET DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE ET DE COMMERCE
DU DÉPARTEMENT DU VAR,
SÉANT A DRAGUIGNAN.

Première Année

N° 3.



TOULON,
IMPRIMERIE DE J. M. BAUME,
PLACE D'ARMES.

—
1833.

BULLETIN
TRIMESTRIEL
DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENCES,
Arts et Belles-Lettres
DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON,
ET DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE ET DE COMMERCE
DU DÉPARTEMENT DU VAR,
SÉANT A DRAGUIGNAN.

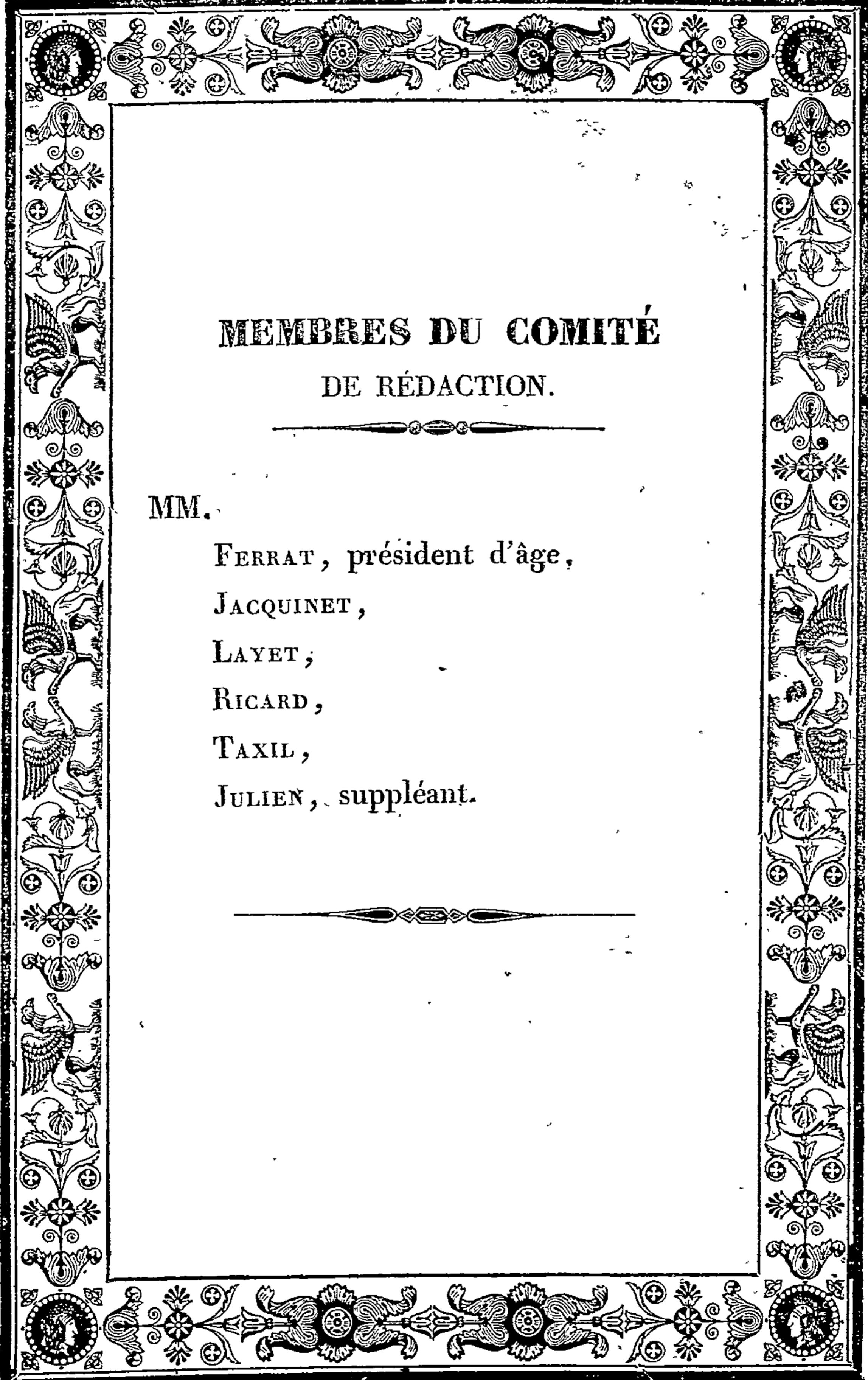
Première Année.

N° 4.



TOULON,
IMPRIMERIE DE J. M. BAUME,
PLACE D'ARMES.

1833.



MEMBRES DU COMITÉ
DE RÉDACTION.

MM.

FERRAT, président d'âge,

JACQUINET,

LAYET,

RICARD,

TAXIL,

JULIEN, suppléant.

**MEMBRES DU COMITÉ
DE RÉDACTION.**

MM.

FERRAT, président d'âge.

JACQUINET,

LAYET,

RICARD,

TAXIL,

JULIEN, suppléant.

MEMBRES DU COMITÉ
DE RÉDACTION.

MM.

FERRAT, président d'âge.

CUREL,

LAYET,

RICARD,

TAXIL,

JULIEN, suppléant.

DOZOUL, *Idem.*

BULLETIN
TRIMESTRIEL
DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENCES.

